Extraordinaire du Mercure galant

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

BnF Gallica

. Extraordinaire du Mercure galant. 1678-07.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisation.commerciale@bnf.fr.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

LL2
24
(496)
1119. Sanch. Lag. 2.
350
1400
M

EXTRAORDINAIRE
DU
MERCVRE
GALANT.

QUARTIER DE JUILLET 1678.

TOME III.



G. 1563.

A PARIS.

A. V. PALAIS.



A PARIS,

Chez GUILLAUME DE LUYNE, au Palais, dans la Salle des Merciers, à la Juſtice.

CHARLES DE SERCY, dans la Grande Salle, à la Bonne-Foy couronnée.

ESTIENNE LOYSON, dans la Gallerie des Priſonniers, au Nom de Jeſus.

JEAN GUIGNARD, dans la Grande Salle, à l'Image S. Jean.

THEODORE GIRARD, dans la Grande Salle, à l'Envie.

CHARLES OSMONT, dans la Grande Salle, à l'Eſcu de France.

Dans la Salle Royale, à l'Image S. Louïs.

M. D. LXXVIII.

AVEC PRIVILEGE DV ROY.

PREFACE.

TOUT ce qui porte le titre de Lettres dans cet Extraordinaire, ne doit point estre regardé comme Lettres. La plûpart renferment des Réponses à la Question galante, ou d'ingénieuses Fictions sur les Mouches ; & comme chacun a trouvé des manieres diférentes de s'expliquer, & a mesme pensé diféremment, il n'y a aucun de ces Ouvrages qui ne puisse estre

leu avec plaiſir. On peut envoyer des Deſſeins de Fables à l'imitation de celle de l'origine des Mouches. Les Queſtions & les Hiſtoires Enigmatiques ne ſont point ceſſées ; mais pour diverſifier davantage les Extraordinaires, on ne veut pas propoſer les meſmes Sujets de ſuite, & c'eſt ce qui a fait demander ſur la fin de celuy-cy des Feſtes & des Galanteries ſur la Paix. Cette matiere eſt du temps.

On s'eſt ſervy de l'idée de la Lettre en Chifres, avec

des Monnoyes qu'on a reçeuës de Roüen. Une Piece mal marquée qu'on n'a pas compriſe, a empeſché de la mettre telle qu'elle eſtoit. On ſe ſerviroit du deſſein de l'Autheur de la Table Archangélique, s'il s'eſtoit donné la peine d'en envoyer l'explication; mais on ne propoſe point au Public ce qu'on n'entend pas. Il en eſt de meſme des Notes de Muſique, ou des Lettres en Chifres.

On prie toûjours de n'envoyer que des Pieces courtes,

afin que plus de Gens puiſſent avoir place dans l'Extraordinaire. C'eſt avec chagrin qu'on ſe voit réduit à n'y mettre que les Ouvrages de ceux qui ont eſté plus prompts que les autres à les envoyer.

Avis pour toûjours.

ON prie ceux qui envoyeront des Memoires où il y aura des Noms propres, d'écrire ces Noms en caracteres tres-bien formez & qui imitent l'Impreſſion, s'il ſe peut, afin qu'on ne ſoit plus ſujet à s'y tromper.

On prie auſſi qu'on mette ſur des papiers diférens toutes les Pieces qu'on envoyera.

On reçoit tout ce qu'on envoye, & l'on fait plaiſir d'envoyer.

Ceux qui ne trouvent point leurs Ouvrages dans le Mercure, les doivent chercher dans l'Extraordinaire; & s'ils ne ſont dans l'un ny dans l'autre, ils ne ſe doivent pas croire oubliez pour cela. Chacun aura ſon tour, & les premiers envoyez ſeront les premiers mis, à moins que la nouvelle matiere qu'on recevra ne ſoit

tellement du temps, qu'on ne puiſſe differer.

On ne fait réponſe à perſonne, faute de temps.

On ne met point les Pieces trop difficiles à lire.

On recevra les Ouvrages de tous les Royaumes Etrangers, & on propoſera leurs Queſtions.

Si les Etrangers envoyent quelques Relations de Feſtes ou de Galanteries qui ſe ſeront paſſées chez eux, on les mettra dans les Extraordinaires.

On avertit que le Sieur Blageart a preſentement une Boutique dans la Court Neuve du Palais, vis-à-vis la Place Dauphine, AU DAUPHIN, où l'on ne manquera jamais de trouver toute ſorte de Volumes en telle Reliure qu'on les voudra.

Il donnera tous les Volumes de l'année 1678. & les Extraordinaires à Trente ſols reliez en veau, & à vingt-cinq reliez en parchemin.

AVIS.

Les dix Volumes de l'année 1677. ſe donneront toûjours à Vingt ſols en veau, & à Quinze en parchemin.

On donnera un Volume nouveau du Mercure Galant, le premier jour de chaque Mois ſans aucun retardement.

L'Extraordinaire du Quartier d'Octobre ſe diſtribuëra le 15. Janvier 1679.

On prie qu'on affranchiſſe les Ports de Lettres, & qu'on les adreſſe toûjours chez ledit Sieur Blageart, Imprimeur-Libraire, Ruë S. Jacques, à l'entrée de la Ruë du Plaſtre.

Extrait du Privilege du Roy.

PAr Grace & Privilege du Roy, Donné à S. Germain en Laye le 31. Decembre 1677. Signé, Par le Roy en son Conseil, JUNQUIERES. Il est permis à J. D. Ecuyer, Sieur de Vizé, de faire imprimer par Mois un Livre intitulé MERCURE GALANT, presenté à Monseigneur LE DAUPHIN, & tout ce qui concernera ledit Mercure, pendant le temps & espace de six années, à compter du jour que chacun desd. Volumes sera achevé d'imprimer pour la premiere fois: Comme aussi defenses sont faites à tous Libraires, Imprimeurs, Graveurs & autres, d'imprimer, graver & debiter ledit Livre sans le consentement de l'Exposant, ny d'en extraire aucune Piece, ny Planches servant à l'ornement dudit Livre, mesme d'en vendre separément, & de donner à lire ledit Livre, le tout à peine de six mille livres d'amende, & confiscation des Exemplaires contrefaits, ainsi que plus au long il est porté audit Privilege

Registré sur le Livre de la Communauté le 5. Janvier 1678. Signé, E. COUTEROT, Syndic.

Et ledit Sieur D. Ecuyer, Sieur de Vizé, a cedé & transporté son droit de Privilege à C. Blageart, Imprimeur-Libraire, pour en joüir suivant l'accord fait entr'eux.

Achevé d'imprimer pour la premiere fois le 15. Octobre 1678.

Avis pour placer les Figures.

LA Tour de Porcelaine, doit regarder la page 136.

La Lettre en Chiffres doit regarder la page 286.

L'Air qui commence par, *Laissons-là les Flamans & le Prince d'Orange*, doit regarder la page 252.

L'Air qui commence par, *Héros dont les grands noms émbellissent l'Histoire*, doit regarder la page 301.

Le Feu d'artifice doit regarder la page 393.

EXTRAORDINAIRE DU MERCVRE GALANT.

QUARTIER DE JUILLET 1678.

TOME III.

IE vous l'ay deja dit, Madame. Mes Lettres Extraordinaires ſont un Suplément des Ordinaires, & vous les trouverez compoſées en partie de ce que je ne

puis faire entrer dans celles que vous recevez de moy tous les Mois. Ainsi vous les devez regarder comme un Recüeil de ce qui m'est envoyé de tous costez. N'y cherchez point d'ordre pour les matieres, la diversitè en est trop grande pour y en pouvoir garder aucun. Les Vers seront indiferemment meslez à la Prose, & le nom de l'Autheur que vous verrez au bas de chaque Ouvrage, quand cet Autheur voudra bien estre connu, sera bien souvent tout ce que je vous en diray. Ie commence par les Sentimens de M. Lausſel Avocat à Montpellier, sur quelques endroits de ma Lettre du mois de Iuin.

L'HEUREUX INFORTUNE'.

IE viens de lire le Mercure;
Mais quel plaiſir ne m'a-t-il pas dõné?
Trois fois en un matin j'en ay fait la lecture,
Et j'ay pleuré trois fois l'Heureux Infortuné.
Quand ie voyois dans cette Hiſtoire
Qu'il quitoit l'Amour pour la Gloire,
Que n'eſt-il malheureux, diſois-je, en ſes combats?
Amour, ſi d'une main favorable & cruelle,
Mars qui ſçait t'obeïr luy caſſe encor le bras,
Il reviẽdra guerir aupres de cette Belle.
Et la Belle ne mourra pas.
Mais helas! mes deſirs ont tous eſté de reſte,
L'honneur l'a toûjours retenu,
Et cet Amant n'eſt revenu,

Apres s'estre défait d'un employ si
funeste,
Que pour souffrir à son retour
Ce qu'ont de plus cruel Mars, la Mort,
& l'Amour.

LA JONQUILLE.

Quant à l'éloquente Ionquille,
Elle charme l'oreille, elle ravit le cœur,
Flore n'a jamais eu de plus aimable
Fille,
Tout cede à cette belle Fleur.
Aupres d'elle les Tubéreuses
Ne seroient pas les plus heureuses,
Si les Zéphirs avoient les mesmes yeux
que moy.
Ils seroient penétrez d'une douceur si
grande,
Et pour un seul Zéphir que sa beauté
demande,
Elle les verroit tous se soûmettre à sa
Loy.

LES FAUX CHEVEUX.

Lors que la Rousse devient Blonde
Aux yeux du Vieillard amoureux,
Qu'elle luy prend le cœur avec de faux
cheveux,
S'il en ressent une douleur profonde,
Il est en droit de se mettre en cour-
roux.
Ie ne m'étonne point qu'il gronde,
Mais je m'étonnerois que cela vinst de
vous,
Mercure ingénieux, sans charmer tout
le monde.

LE MARY PATISSIER.

Qu'il est plaisant de voir l'amoureux
Officier
Surpris du Mary Patissier,
Apporter le Cadeau, s'aller placer à
table!
Iamais Gens préparez n'eurent moins
d'appétit,
Iamais Collation ne fut moins agreable,

Et jamais Cuiſinier ne ſera plus maudit.
Il eſt pourtant vray qu'on peut dire,
Bien que tout fuſt de meſchant gouſt,
Que puis qu'il nous a fait tant rire,
Iamais pompeux Repas n'eut un meil-
leur ragouſt.

LETTRE DE M. LE DUC de S. Aignan.

Cette Lettre éloquente & belle
Nous dit quel eſt le Duc genéreux & fidelle
A qui le Roy répond, & qu'il eſtime tant;
Mais quand elle euſt caché le Nom de
SAINT AIGNAN,
On l'auroit ſçeu ſans elle;
Ce qu'il fait pour LOÜIS LE GRAND
Eſt connu par ſon Nom bien moins que par ſon zele.

L'AMOUR BLESSE'.

Mais ſans y ſonger, j'ay paſſé
Ce Idille galant qui peint l'Amour bleſſé.

Qu'il ait déja paru, ce n'eſt pas une affaire;
Il eſt ſpirituel & beau,
Et l'Ouvrage eſt toûjours nouveau
Lors qu'il a le ſecret de plaire.

Ce que j'ay propoſé ſur l'origine des Mouches, a donné lieu à pluſieurs Perſonnes d'eſprit d'imaginer de fort agreables choſes. Voicy ce que M. Gardien Secretaire du Roy en écrit à une Dame d'un fort grand merite.

A MADAME
LA MARQUISE DE FL.

VOus me demandez, Madame, une Fable ſur l'origine des Mouches dont les Da-

mes ſe parent, ſuivant ce qu'a propoſé l'Autheur du Mercure Galant dans ſon dernier Extraordinaire. Je vous obeïs ſans raiſonner, & voicy ce que mon foible génie m'a dicté ſur ce ſujet.

Vénus, cette Reyne des Belles,
Vénus, la Reyne des Amours.

Ce ſont deux petits Vers qui m'échapent. J'ay preſque autant de peine à retenir les Vers quand je ne les appelle pas, qu'à les faire venir quand j'en ay beſoin. Quoy qu'il en ſoit, c'eſt tout ce que vous en aurez icy.

Vénus donc eſtant un jour venuë ſur la terre pour quelque affaire d'amour, comme vous pouvez bien penſer, l'eſprit content, mais un peu laſſe & fati-

guée, s'endormit insensiblement sur un Lit de gazon à l'ombre des Myrtes, des Palmes, & des Oliviers. Son sommeil fut tres-profond, & les Graces qui la suivent toûjoûrs de pres, la voyant en cet état, ne s'en écarterent qu'autant qu'il le faloit pour ne pas troubler son repos. Cependant afin de ne pas demeurer oisives, elles employerent le temps á discourir de quelques Questions qu'il n'appartient qu'à elles de bien décider. Tandis qu'elles disputoient entr'elles (car il est rare que trois Filles soient d'un mesme sentiment) voicy, Madame, ce qui arriva. Ce lieu qui pour sa fraîcheur & pour son ombre, sembloit un azile assuré contre

l'importunité des Mouches, qui naturellement ſe plaiſent à la chaleur & à la lumiere, ſe trouva neantmoins acceſſible par un endroit, à quelques rayons du Soleil, à la faveur deſquels une petite troupe de Mouches de diferentes eſpeces eut le moyen de voler ſur le viſage de noſtre Belle endormie. Elles ne s'y placerent que dans le deſſein de l'inſulter, ſoit qu'elles cherchaſſent à faire plaiſir au Soleil qui leur avoit ſervy de guide, & qui eſt une Divinité peu amie de Vénus, ſoit que la chaſteté vraye ou controuvée qu'il plaiſt aux Poëtes & aux Naturaliſtes de leur attribuer, les rende ennemies de cette Déeſſe, qui comme vous ſçavez s'aban-

donne un peu licentieuſement aux plaiſirs. Ces impertinentes Mouches qui depuis ce guet-à-pend ſont devenuës le ſymbole de l'impudence, ne demeurerent pas longtemps ſur ce beau viſage ſans y laiſſer des marques de leur animoſité. Chacune ſe ſervit pour cela des armes qu'elle avoit reçeuës de la Nature. Les moins malfaiſantes luy cauſerent des rougeurs & des élevûres par les picotemens de leurs petites trompes. Le Couſin inſolent & traiſtre Moucheron s'il en fut jamais, qui par une maniere de chant flate nos oreilles, au moment qu'il tient le poignard preſt pour nous bleſſer, fut ſur le point de porter dans cette chair délicate ce

ſubtil venin dont l'ardeur fait de chaque piqueure une petite montagne de feu. Mais une choſe dont la ſeule penſée fait trembler, c'eſt que déja une Abeille furieuſe avoit choiſy un œil de Vénus pour y exercer ſa cruauté au travers de ſa paupiere fermée, & cette enragée alloit y enfoncer ſon aiguillon, aux deſpens de ſa propre vie qu'elle s'eſtimoit heureuſe de ſacrifier à la gloire d'un attentat de cette importance, quand les Graces s'appercevant de ce péril qui les mit preſque hors d'elles-meſmes, s'avancerent en toute diligence vers leur Souveraine. La premiere choſe qu'elles firent, fut d'exterminer ſans pitié tous ces inſolens In-

sectes : mais comme cette foible vengeance sur ces miserables Victimes, ne reparoit pas le dommage fait à la beauté de Vénus, ces belles Filles touchées de douleur pour son interest, & pour le leur propre, dans la crainte qu'estant éveillée elle ne leur reprochast leur peu de soin, s'aviserent d'un expédient. Il y avoit là un Meurier sur lequel se trouverent tout à propos des Vers à soye, dont quelques-uns avoient déja fait leurs coques. Elles en tirerent des filets, dont en moins de rien elles firent un ouvrage assez mince, qui fut enduit d'un costé d'un peu de gomme que fournit un autre Arbre voisin. Quoy qu'il n'y ait rien de si propre que

les Graces, neantmoins l'empreſſement où elles eſtoient leur fit oublier en filant cette ſoye, qu'elles avoient les doigts encor teints du ſang & de l'humeur noire des Mouches exterminées. C'eſt ce qui en donna la couleur à cette foible Etoffe qui fut decoupée en autant de petites pieces que les Mouches avoient cauſé d'élevûres & de rougeurs. Les Graces les appliquerent ſur ces rougeurs, & elles ne douterent point que tout ne fuſt guery, & qu'elles ne pûſſent lever ce leger appareil avant le reſveil de la Déeſſe; mais elles furent trompées en leur attente, & ſoit que Vénus fuſt effectivement au bout de ſon ſommeil, ſoit qu'elles n'euſ-

ſent pû appliquer ces petits morceaux découpez ſans qu'elle en euſt ſenty quelque choſe, elle s'éveilla un moment apres. Jugez de ſa ſurpriſe, quand ayant demandé le Miroir pour rajuſter ſa coiffure, elle vit ſon beau viſage, ce Ciel ordinairement ſi ſerain, chargé pour lors de petits Aſtres tenebreux. Les Graces luy conterent l'Avanture. Elle reçeut la nouvelle du mal qui luy avoit eſté fait avec ſa douceur ordinaire, & loüa le zele qui les avoit portées à y chercher du remede. Elle admira le bizarre effet qu'il faiſoit ſur ſon viſage, & trouva tant d'agrément dans toutes ces petites pieces découpées, que les ayant appellées ſes Mouches par

raport à leur origine, elle réſo-
lut de s'en faire honneur en de
bonnes occaſions. L'Invention
fut bientoſt perfectionnée. L'A-
mour en trouva ſa Mere plus
belle, & elle en plût davantage
dans les Aſſemblées celeſtes.
Les Déeſſes & les Dieux, à la
reſerve de Mome qui en rit
quelque temps, y donnerent
leur approbation. Le Soleil
meſme ſe vit obligé de faire
comme les autres, & diſſimula
le déplaiſir ſecret qu'il ſentit
d'avoir eſté cauſe que la beauté
de Vénus fuſt augmentée. Mars
le bon amy de cette Déeſſe, luy
fit voir ſa complaiſance ordi-
naire, en conſacrant ce qu'elle
nomma ſes Mouches, par le
digne employ de couvrir & de

marquer en meſme temps les plus honorables cicatrices de ſes Guerriers. Il choiſit pour cela ce qu'elle en avoit de plus grandes, & en fit faire encor de plus étenduës. Vénus de ſon coſté en accommoda les Déeſſes qui voulurent ſe ſervir de cet agrément, & permit aux Graces d'en inſpirer l'uſage aux Beautez mortelles. Elle trouva bon auſſi que ces meſmes Graces à qui l'invention en eſtoit deuë, fuſſent conſultées pour les bien placer. Depuis ce temps-là les Dames s'en ſervent avec l'avantage que nous voyons; quelquefois par neceſſité, & en d'autres temps par caprice. En effet il eſt des rencontres où il ſeroit aſſez difficile de pouvoir dire

quelle Mouche les a piquées; & ſi l'on en veut croire bien des Amans, elles prennent ſouvent la Mouche pour peu de choſe. Je m'étendrois volontiers, Madame, ſur la diverſité de ces Mouches, & ſur les raiſons de leurs noms diférens; mais quelque divertiſſant que pût eſtre ce détail, je craindrois enfin qu'il ne devinſt ennuyeux. C'eſt pourquoy je me contenteray de vous dire ſur ce ſujet, que cette Mouche temeraire & barbare qüi en vouloit aux yeux de Vénus, en a retenu avec juſtice le nom d'aſſaſſin. Au reſte ſi vous voulez un ſens moral, il n'eſt pas fort difficile à trouver. Quiconque outrage la Beauté, eſt une Beſte des plus malignes & des

plus viles ; il ne peut échaper á ſon ſuplice ; & la Beauté offenſée, ſçait toûjours tourner à ſon avantage toutes les injures qu'on luy fait. Je ne ſçay, Madame, ſi j'ay bien rencontré, & ſi cette Fable aura le bonheur de vous plaire ; mais ſi une verité tres-conſtante & tres-reſpectueuſe venant de moy, pouvoit ne vous déplaire pas, je ſerois aſſuré d'eſtre heureux, puis que perſonne n'eſt avec plus de verité & de reſpect que je le ſuis, voſtre tres, &c.

Tandis que nous ſommes ſur les Fables, il faut vous apprendre une Métamorphoſe dont beaucoup de Gens devroient profiter. Vous la trouverez dans cette Lettre.

A MADEMOISELLE

D. S. C.

MOnsieur D. L. G. vous donnera les Palettres & les Volans que je vous avois promis. J'eusse bien voulu vous les porter moy-mesme, mais par un malheur le plus grand du monde, les Portes de Paris sont fermées pour moy & je n'espere pas d'en sortir de tout ce Printemps. Je ne veux point icy vous entretenir de mes plaintes; c'est un fort mauvais régal pour des personnes qui sont à la Campagne & qui ne doivent songer qu'a se réjoüir. Ie vous averti-

ray ſeulement en qualité de Poëte, que ſi quelques-uns de vos Amis ſont par hazard de la partie quand vous joüerez au Volant, vous eſtes obligée de leur dire que ce Volant fut autrefois le Cœur d'un Amant, que l'Amour metamorphoſa de la ſorte pour punir ſa legereté.

Oüy, l'on dit que ce jeu qui plaiſt ſi fort
aux Belles,
Et qui regne à la Ville auſſi-bien qu'à
la Cour,
N'eſt qu'un effet du couroux de l'A-
mour
Contre un Cœur embraſé de flames in-
fidelles.

Ce Vagabond ſans reſpecter les Loix
Dont l'Empire amoureux reconnoiſt la
puiſſance,
Sur les aiſles de l'Inconſtance

Couroit inceſſamment les Villes & les Bois.

Là ſuivant ſon libertinage,
Il voloit chaque jour
De Philis en Philis, & d'Amour en Amour,
Sans jamais embraſſer un ſincere Eſclavage.

C'eſtoit l'Amant commun de toutes les Beautez,
Et ſans eſtre à pas-une,
Il ſe donnoit tour-à-tour à chacune,
Et répandoit ainſi ſes feux de tous coſtez.

Mais l'Amour qui ſous ſes Drapeaux
Ne ſouffre point de Volontaire,
Réſolut de punir enfin ce temeraire,
Et de chercher pour luy des ſuplices nouveaux.

A l'inſtant ce Cœur volage,

Par l'ordre de ce Dieu, fut en Volant changé;
Et chacun des Amours dans son poste rangé;
Aussitost à ce jeu fit son apprentissage.

Cette Histoire obligera ces Messieurs de penser à leur conscience, & leur aprendra ce que c'est que l'infidelité en matiere d'amour. Je vous prie en mesme temps, Mademoiselle, de faire un peu de reflexion sur le merite de la constance & sur les récompenses qui luy sont deuës en considérant comme l'on punit son contraire. C'est là le vray moyen de joindre l'utile à l'agreable. Je suis vostre tres, &c.

ALCIDON.

Il faut commencer à vous faire part du commerce que je continuë d'avoir avec le Public. Vous trouverez fort peu de Lettres de suite. I'auray soin de diversifier par tout les matieres. C'est le moyen de vous rendre cet Extraordinaire plus agreable.

LETTRE I.

A Lyon.

BIen en prend à vostre Mercure, qu'il n'y a plus de Dieux parmy-nous, il n'y auroit pas grande seureté pour luy. Je pense que le feu seroit le moindre de ses suplices. Quoy qu'il ne le merite pas, le crédit qu'il s'est

s'eſt acquis & qu'il continuë de s'acquerir tous les jours, ne manqueroit pas d'allumer leur jalouſie, & ſous quelque peau qu'il ſe miſt, il auroit lieu de trembler. Mais graces au Ciel nous ſommes delivrez de toutes ces inquiétudes pour luy. La Fable n'eſt plus qu'un jeu pour nous, & de tous ces noms fameux & fabuleux, il n'en reſte qu'un qui conſerve extrémement ſa reputation. C'eſt à vous, Monſieur, à qui il en doit toute la gloire, le ſoin que vous prenez de le rendre celebre a tout le ſuccés poſſible. On n'entend par tout que ce nom, & il eſt plus connu dãs ce Siecle qu'il ne l'eſtoit dans l'Antiquité. Auſſi n'eſt-il pas ingrat des biens qu'il reçoit de

vous, puis qu'il fait rejallir sur voſtre Extraordinaire cet éclat que vous luy donnez, en luy procurant des Lettres ſi ſpirituelles & ſi galantes qui en font le plus bel ornement. Ce n'eſt pas que tout le reſte n'en ſoit merveilleux. Les Queſtions que vous y propoſez ſont admirées d'un chacun. La derniere me paroiſt fort problématique; mais comme j'ay eſté touché du triſte ſort du Prince de Cleves, je panche plus à taire une confidence de cette nature, qu'à la faire. Bien que la probité d'une Femme la mette à couvert de tout ſoupçon, elle ne doit jamais ſe hazarder à donner des allarmes à un Mary. La jalouſie eſt un Monſtre tellement à

redouter, qu'on doit fuir toutes les voyes qui y conduiſent. En peut-on voir une plus infaillible qu'un aveu de cette force ? Les feux d'un Amant, quelques reſpectueux & quelques mal reconnus qu'ils ſoient, font toûjours trembler un Mary. On a beau le raſſurer, il craint que la vertu d'une Femme pour ſevere qu'elle ſe montre, ne ſuccombe à la tendreſſe d'un Amant. En effet il eſt bien malaiſé de ne pas ſe rendre quelque jour à ſes pourſuites, quand il a trouvé le ſecret de plaire. La retraite peut bien donner quelque repos à un jaloux, mais non pas le guerir. Ainſi le plus ſeur eſt de travailler à étouffer une paſſion dont on prévoit de fâ-

cheuſes ſuites. Il faut éviter la rencontre d'un Ennemy qui nous paroiſt dangereux, & puis que c'eſt une Femme de vertu, elle peut bien ſacrifier un peu de ſon repos à celuy de ſon Mary, juſqu'à ce que le temps qui eſt un grand Medecin, rende la ſanté à ces cœurs languiſſans. Voila, Monſieur, le ſentiment de voſtre tres, &c.

LE CELESTE ALLOBROGE.

LETTRE II.

IL faut, Monſieur, vous faire connoiſtre l'eſprit d'une tres-charmante Solitaire, qui en ſe faiſant un plaiſir de ne voir que fort peu de monde, ne laiſſe

pas d'avoir toûjours quelque agreable commerce avec des Amis choisis. Elle en entretient un depuis quelque temps avec une Personne qui n'a pas moins d'estime pour sa vertu que d'admiration pour sa beauté, & qui tient quelque rang dans vostre Mercure. Elle l'appelle son Petrarque, & elle a pris le nom de Laure. Vous pouvez juger par ces noms de quel caractere leur galanterie peut estre. Quoy qu'elle soit fort éloignée des folies ordinaires de l'Amour, celuy qu'ils ont l'un pour l'autre n'est pas si austere qu'il les empesche de se divertir, & de badiner quelquefois.

Son Petrarque portant le mesme nom qu'elle, ils s'avi-

ſerent de ſe faire un préſent le jour de leur Feſte. Ils s'en aquiterent avec adreſſe, & pour mieux cacher le miſtere, ils changerent leurs noms & leur écriture. Petrarque trouva dans ſa Toilette en s'habillant une Cravate & des Manchettes d'un Point admirable, accompagnées de ces Vers.

Graces, mon aimable Tirſis,
A l'invention du Sapate,
I'oſe vous preſenter Manchetes & Cravate,
Comme au meilleur de mes Amis.
Mais quelque ſoupçon qui vous flate,
De peur que ce préſent n'éclate,
Vous ne ſçaurez point qui je ſuis.

N'allez dõc point vous mettre en teſte
Que ce peut eſtre Aminte, Amarante, ou Cloris;

Il eſt aujourd'huy voſtre Feſte,
Il faut avoir d'autres ſoucis.
Parez-vous ſeulement du preſent qu'on
vous donne.
Si vous en faites cas,
Du nom de la Perſonne
Ne vous informez pas.

Pour tout remercîment, c'eſt ce que l'on
ſoubaite.
On vous aime, il ſuffit, vous n'en pouvez
douter.
La choſe doit eſtre ſecrete,
Vous ne devez pas l'éventer.

Laure trouva auſſi dans ſa Toillette une riche coëffure avec ces Vers.

Comme il n'eſt point de Rime en oiffe,
On ne ſçauroit ſur une Coiffe
Faire Madrigal ny Sonnet,
Mais s'il en faut une douzaine,
On les fera ſur un Bonnet.

Cependant, aimable Climene,
Celuy-cy n'en vaut pas la peine.

Il me suffit de quatre Vers
Pour empescher qu'à cette Feste
Vous ne mettiez sur vostre teste
Vn méchant Bonnet de travers.

Bonnet, quoy que sans ornement,
Coiffez donc anjourd'huy Climene,
Mais coiffez-la bien proprement,
Sans soin, sans chagrin, & sans peine,
Et qu'elle soit comme une Reyne
Avec ce simple ajustement.

Car enfin je le dis tout net,
Quand à Climene je vous donne,
Ie voudrois au lieu d'un Bonnet
Luy presenter une Couronne.

Quelques précautions qu'ils eussent prises, la Feste ne se passa point sans que la galanterie fust découverte. Il est difficile de

cacher un grand engagement. Laure aime avec chaleur, & ne fait pas de myſtere de ſa tendreſſe. Elle ſe plaignoit un jour à Petrarque qu'il n'aimoit que foiblement, & qu'il n'avoit point ces empreſſemens qui paroiſſent dans les moindres choſes qu'on fait pour la Perſonne qu'on aime. Voicy ce qu'il luy répondit.

En vain ſur ce ſujet on fait de beaux
diſcours;
Laure, pour bien aimer, il faut aimer
toûjours.
On croit, dans le moment qu'un fort
amour nous preſſe,
Qu'on ne verra jamais la fin de ſa ten-
dreſſe;
Helas! qu'ils durent peu ces grands
empreſſemens!
Aimez plus doucement, pour aimer plus
longtemps.

Il m'eſt ſi doux de faire connoiſtre le merite de cette charmante Solitaire, que je ne finirois pas ſi-toſt, ſi je n'avois impatience de vous aſſurer que je ſuis voſtre tres, &c.

L. Ch.

LETTRE III.

A Tournay.

JE me preſſe, Monſieur, de peur que je ne ſois des derniers à vous donner des marques de la reconnoiſſance particuliere que j'ay de toutes les peines que vous vous donnez pour le Public. Voſtre Mercure a paſſé l'Eſcaut, & ſe lit avec tant de

plaiſir par le beau Sexe de ce Canton, qu'il eſt à croire qu'il a de l'impatience de revoir le calme que noſtre Auguſte Monarque s'eſt propoſé de remettre dans nos Provinces. Si tant de Perſonnes differentes ſe font une joye d'y avoir place, il n'eſt pas moins avantageux à nos Guerriers d'y voir immortaliſer leurs noms. Ceux qui ſe ſont rencontrez dans les Sieges de Puycerda & de Leuve, en reçoivent aujourd'huy des témoignages tres-grands par la deſcription que vous en avez faite. Il faut avoüer que s'il y a de la gloire à combattre ſous les Etendarts d'un auſſi grand Monarque que le noſtre, il y a auſſi du plaiſir pour ceux

qui ſe ſignalent par leurs belles Actions à rencontrer un Autheur auſſi exact & auſſi fidelle que vous. Si le ſtyle d'un Homme de ma profeſſion n'eſtoit pas ſi Cavalier, je m'étendrois davantage ſur ce que je penſe de voſtre Mercure, mais je dois me contenter de vous envoyer l'Explication de vos Enigmes, & de vous aſſurer que je ſuis voſtre, &c.

LE BRAVE ARDENNOIS.

LETTRE IV.

A Compiegne.

DEpuis que le Mercure Galant va par toute la France, on peut dire, Monſieur, qu'il

y a répandu une certaine ſe-
mence d'eſprit ſi generale, & ſi
féconde, qu'il n'y a point de lieu,
ſi ſauvage & ſi rude qu'il puiſſe
eſtre, qui n'en reſſente l'effet.
Je commence à m'apercevoir
par moy-meſme de cette verité;
car quoy que je ne me ſois jamais
attaché qu'aux choſes de ma
profeſſion, & aux affaires de
mon Chapitre, je remarque de-
puis quelques jours que voſtre
Mercure m'a inſpiré des lumie-
res & des ſentimens que je ne
me croyois point capable d'a-
voir. Je les dois à l'envie que
j'ay euë de trouver le ſens de vos
Enigmes. J'en ay expliqué plu-
ſieurs ſans me hazarder à vous
le faire ſçavoir : Mais ſi je ſuis
aſſez heureux pour avoir encor

reüſſy cette fois, cela me donnera le courage d'entreprendre davantage à l'avenir, & c'eſt à vous, Monſieur, à qui j'en auray l'obligation. Ayez donc la bonté de voir ſi j'auray bien rencontré, & me croyez voſtre, &c.

CHARMOLUE, *Doyen de S. Clement de Compiegne.*

LETTRE V.

Des Rives de Iüine.

TOut ce qu'un galant Homme peut ſouhaiter, vous l'avez obtenu, Monſieur; C'eſt de plaire également aux deux Sexes. Quoy que le mien ne puiſſe voir ſans jalouſie que vous ſoyez ſi bien aupres de

l'autre, il ne m'eſt poſſible de vous cacher que nos Bergeres n'ont plus d'œillades pour nous. Elles ſont toutes pour le Mercure, & cet adroit Meſſager des Dieux ne s'eſt jamais metamorphoſé plus heureuſement que ſous la figure d'un Livre. S'il prit autrefois celle d'un Berger pour endormir Argus au ſon de ſa Fluſte, il m'avoüera que ſous l'habit qu'il porte, il a trompé bien plus d'un Argus. Il s'eſt attiré l'amitié de toutes nos Bergeres au grand deſ-avantage de leurs Marys qu'elles quittent à tous momens pour voir ce nouueau Galant. Pour nous, nous ne ſommes jamais mieux reçeus d'elles que quand elles nous voyent aprocher avec un

Mercure à la main. Elles sautent alors de joye, & je croy qu'elles nous récompenseroient volontiers d'un baiser, si leur retenuë n'y mettoit obstacle. Mais mon dessein n'est pas de vous informer icy de tout ce que vostre Mercure produit d'extraordinaire en ce Païs. Il est à propos de vous dire que la Princesse de Cleves n'y est pas inconnuë, mesme chez les Bergers. Quoy qu'une déclaration pareille à celle de cette Princesse ne se soit jamais faite parmy eux, ils demeurent d'accord qu'elle a pû se faire dans un temps où les Marys n'estoient pas si délicats & si raffinez qu'au jourd'huy ; mais ils prétendent que si Madame de

Cleves avoit autant d'eſprit que cette Hiſtoire luy en donne, elle en a peu manqué quand elle a pû ſe réſoudre d'en venir à cette déclaration. Pour moy, je ſçay bien que par toutes les Rives de Jüine, où l'on n'eſt pas plus beſte qu'ailleurs, elle ne ſera imitée d'aucune Bergere. Mais c'eſt auſſi ce qui fait le merite de la Princeſſe de Cleves, que de s'eſtre renduë inimitable.

J'oubliois, Monſieur, à vous parler de la mort du Serin d'une de nos Nymphes. Il l'avoit divertie pendant plus de dix années, & c'eſtoit le plus ancien Domeſtique de ſa Maiſon. Caliſte, l'une de nos plus belles Bergeres, le trouva couché ſur le coſté dans ſa cage. Il avoit

les aiſles étenduës, & ſe debatoit encor. Elle le mit dans ſon ſein pour le faire revenir, mais je croy que ſi la douleur l'avoit réduit à l'extremité, le plaiſir acheva lors de le perdre. En effet elle l'en retira mort peu de temps apres l'y avoir mis, & l'on diſputa vainement de la qualité de la maladie qui l'avoit fait mourir. L'opinion la plus probable & qui tomba le mieux dans le ſens de la Nymphe, fut que c'eſtoit une vapeur, puis qu'il avoit tant d'eſprit. Une autre qu'elle ſe ſeroit conſolée par cette reflexion ; mais elle l'avoit trop aimé pour ne le pas regreter davantage. Apres avoir apris qu'il eſtoit mort de la maladie des beaux-Eſprits, elle de-

meura plus de deux heures inconsolable, & je fus obligé pour la remettre, de luy dire, qu'à la verité son Serin meritoit une vie plus longue, mais qu'elle trouveroit peu de Personnes raisonnables qui n'enviassent le bonheur qu'il avoit eu, d'estre mort dans le sein de la charmante Caliste. Si l'on sçavoit, me répondit-elle, quel estoit le merite de mon Serin, on me plaindroit sans-doute plûtost que de me consoler. Il est vray Madame, luy repartis-je, que tout le monde ne peut pas venir vous consoler, & que tout le monde vous peut plaindre. Je sçay mesme un moyen assez facile pour vous attirer la compassion de toute la Terre. Je prieray

l'Autheur de ce Mercure qui va jusques aux Indes, de parler de cet accident. On ne luy refusera pas des larmes, s'il en demande pour vous ; il donne trop de satisfaction à tout le monde pour n'en pas obtenir des plaintes quand il en souhaitera. Je m'offre à luy envoyer l'Epitaphe du Defunt. La Nymphe goûta ma proposition. Elle y consentit, & me pria de m'aquiter de ma promesse le plûtost que je pourrois. Dés ce moment-là elle commença d'estre moins triste, & je ne doute pas qu'elle ne reprenne sa gayeté ordinaire quand elle verra son Serin immortalisé dans le Mercure. Voicy l'Epitaphe de cet Oyseau.

Ie vins exprés de Canarie
Pour le ſervice de Silvie;
Ie la ſervis fidellement,
Et cette Nymphe eſtoit ſi belle;
Que je ne chantay que pour elle,
Et pour ſes Amis ſeulement.
Enfin apres dix ans de vie,
Vne ſecrette maladie
Me vint attaquer un matin;
Ma Maiſtreſſe en fut toute triſte,
Caliſte me mit en ſon ſein,
Ie mourus au ſein de Caliſte;
Fut-il un plus heureux Serin?

A fin de vous faire connoiſtre, Monſieur, que nos Bergeres ne ſont pas des Bergeres du commun, il faut vous dire ce que me répondit l'autre jour une d'elles, qui ſe pique d'eſtre reconnoiſſante juſqu'à ne vouloir jamais rien devoir à perſonne. Je luy reprochois que c'eſtoit injuſte-

ment qu'elle faiſoit tant la gene-reuſe, puis qu'elle n'aimoit point quoy qu'elle fuſt fort aimée. *Il eſt vray*, me répondit-elle, *que je n'aime pas à eſtre long-temps re-devable aux Gens, & que je ne ſoufre qu'on m'oblige que dans le deſſein d'obliger de meſme ; mais comme je mets l'amour qu'on a pour moy au nombre des injures qu'on me peut faire, je ne me ſens pas aſſez vindicative pour rendre jamais la pareille.*

Je viens à l'origine des Mouches. Soufrez que je vous en diſe ma penſée par ces Vers.

Vn jour Bacchus en voyageant,
Devint amoureux d'une Belle;
Il n'avoit pas l'air engageant,
Et ſa Belle luy fut cruelle.
Il pleure des larmes de Vin,

Et ſoûpire d'une maniere
A faire tourner un Moulin;
Sa Belle n'en eſt pas moins fiere.
Il fait retentir les Échos
Par tout du nom de ſa Maiſtreſſe,
Et ne laiſſe rien en repos,
Afin que ſa Belle l'y laiſſe.
Déja les Maiſons d'alentour
Par ſes ſoûpirs ſont abatuës,
Et ſes cris pouſſez nuit & jour,
Font trembler la terre & les nuës:
Ses larmes au travers des Champs
Se font de rapides paſſages,
Et par d'invincibles torrens
Entraînent toits, grains, & ménages.
L'Amour qui du plus haut des Cieux
Connoit que Bacchus en eſt cauſe,
Eſt auſſitoſt commis des Dieux
Pour pacifier toute choſe.
Il le rencontre pres Paris
Qui ſoûpiroit toûjours de meſme,
Ses boutons eſtoient défleuris,
Ses yeux mourãs & ſon teint bléme;
Alors le tirant à l'écart,

Avec une livre de gomme,
Et le ſecours du plus beau fard,
Il en fait un joly jeune Homme;
Mais, dit Bacchus à Cupidon,
Elle bait une rude trogne,
Et ne ſçauroit ſouffrir bourgeon
Sur le viſage d'un Yvrogne.
Laiſſez-faire, luy dit l'Amour,
I'en ay prévû la conſéquence,
Mais chaque choſe aura ſon tour,
Ayez ſeulement patience.
Lors il luy coupe les cheveux,
Laiſſe derriere une Couleuvre,
Le poudre & friſe de ſon mieux,
Et jamais du Mont n'y fit œuvre;
Certain jus qu'il y fait couler
Fait apres luy ſentir ſa trace,
Puis il prend des Mouches en l'air,
Noircit leurs aiſles & les place.
La Bonne Faiſeuſe à quartier
Profita de tout ce myſtere;
C'eſt là qu'elle apprit ſon métier,
Tant à les placer qu'à les faire.
Alors frais comme un Iouvenceau,

Bacchus

Bacchus court finir son ſuplice,
Et la teſte comme un Boiſſeau,
Il ſe croit plus beau que Narciſſe.
En effet, Philis le croit tel
D'abord qu'elle le vit paroiſtre,
Et ne voyant rien du mortel,
Iugea bien qu'il ne pouvoit l'eſtre.
Ses boutons ne paroiſſant plus,
Nos Amans unirent leurs bouches;
Ainſi devint heureux Bacchus,
De là vint la mode des Mouches.

STEDROC, Berger des Rives de Jüine.

LETTRE VI.

IL y a quelque temps, Monſieur, que je me mets ſur le pied de bel Eſprit, c'eſt à dire de bel Eſprit de Province, & perſonne ne s'eſtoit encor aviſé

de m'en disputer le Titre, que dans une Compagnie où je me trouvay hier apres dîné. Je tâchois là de debiter mes Fleurettes à demy-flétries entre cinq ou six Belles, & je me faisois attentivement écouter par deux ou trois Sots qui se récrioient à chaque parole, quand un nouveau venu, lequel apparamment n'avoit pas accoûtumé de demeurer sans rien dire, ennuyé de m'entendre toûjours parler, & se fâchant de me voir trop applaudy; Mon Dieu! dit-il, il semble que Monsieur est icy quelque Oracle; il veut faire le bel Esprit, & son nom n'est point dans le Mercure. Je vous avoüe, Monsieur, que ce reproche me toucha. Je sortis brusquement

ſans répondre une parole, & j'allay chercher un Mercure, avec lequel je me vins enfermer dans mon Cabinet, où apres avoir vû vos Enigmes avec attention, j'invoquay plus de ſix fois Apollon & les Muſes, leſquelles m'inſpirerent ces penſées.

Ce petit Nain avec ſon gros teignon,
Qui d'un pied vient en diligence,
Et comme un rude Compagnon
Peut terraſſer un Hõme d'importãce,
Sçavez-vous bien ce que i'en penſe?
Ce n'eſt ma foy qu'un Champignon.

Sans tant tourner autour du pot,
Pour trouver de ces Vers le veritable Mot,
Qu'à deviner chacun s'appreſte,
Ie ne me dis pas grand Prophete,
Mais c'eſt la Barbe, *ou je ne ſuis qu'un* Sot.

Qu'il eſt doux de s'imaginer
Ce que dans ce Tableau cette Enigme
nous marque!
C'eſt le fruit des travaux de noſtre
grand Monarque,
C'eſt la Paix *que* LOVIS *s'appreſte*
à nous donner.

Apres cela, Monſieur, je demeuray fort ſatisfait de moy, & je pris bien deſſein de me vanger de l'Homme qui m'avoit mépriſé, en luy faiſant voir dans le premier Mercure, entre les autres noms imprimez, celuy de voſtre tres-humble ſerviteur,

Y. Z.

LETTRE VII.

I'Explique, Monſieur, l'Enigme du Serpent d'Epidaure ſur la Paix. Elle vient cette Paix, l'amour & les délices des Peuples, ſous la figure de ce ſalutaire Serpent, qui accourt au ſecours des Romains qu'une mortelle peſte avoit réduits aux derniers abois, apres avoir fait mourir un ſi grand nombre d'Hommes, que ce vaſte & orgueilleux Empire ſembloit eſtre devenu celuy de la mort.

Parmy les dangereuſes piqueures du Serpent, la Medecine feconde en puiſſans Remedes, en a heureuſement tiré

de grands Antidotes, qui n'ont pas une mediocre reſſemblance à ce divin ſecours, dont le Rameau d'Olives tant deſiré, fut autrefois un ſi heureux préſage.

Ces Peuples qui accourent en foule, ces Affligez, ces Mourans & ces Malades, ſont ces Villes & ces Provinces réduites aux dernieres extremitez. Ces Figures qui portent & jettent des fleurs en habits longs & courts, avec des Tambours de Baſque & des Trompetres, ſont les Electeurs & Princes de l'Empire, qui s'empreſſent d'honorer le retour de cette divine Paix, pour laquelle ils ont tant ſoûpiré.

Ces trois Figures élevées ſur une eſpece de Trône, ſont les

trois mobiles de la Guerre. L'Empereur est placé au milieu portant un Monde à la main gauche, & à costé la Hollande & l'Espagne qui témoignent en dansant une tres-grande joye de voir renaistre le repos par le retour de la Paix.

Cet Enfant sur la corniche d'un Pillier, est l'Innocence qui se vient joindre à la Paix pour regner ensemble avec douceur, où la perfidie & la malice ont tant fait commettre de crimes.

L'Explication seroit fort juste sur les Empiriques ou Vendeurs d'Orvietan. Voila, Monsieur, ce qu'a pensé de cette Enigme vostre tres, &c.

PANTHOT, *Doct. Med. & Profess. Aggreg. au College de Lyon.*

LETTRE VIII.

Au Mans.

JE ſuis fort trompé, Monſieur, ſi la premiere de vos deux Enigmes du mois de Juillet n'eſt un *Champignon*. Il n'a qu'un pied avec une groſſe teſte. Il vient dans une nuit. Ses Freres baſtards ſont les Potirons. Quand on le prend dans ſa mauvaiſe humeur, c'eſt à dire ſans en faire ſortir quelquefois une certaine eau, il fait beaucoup de mal. Pluſieurs Perſonnes ſont mortes pour en avoir mangé. Il terraſſe le plus fort, témoin l'Empereur Claude que Neron fit mourir avec des

Champignons. Il eſt vray qu'il y meſla un peu de poiſon, & c'eſt pourquoy il les appelloit un manger de Dieux, parce que les Empereurs morts eſtoient mis au nombre des Dieux par de ſuperbes Apotheoſes. C'eſt auſſi ce qui fit faire à Seneque ce plaiſant diſcours ſur la mort de Claude qu'il intitula, *Apocolokyntoſis*, c'eſt à dire, *Immortalitè acquiſe par le moyen des Champignons.* Dioſcoride n'en compte que de deux ſortes, les uns qui ſont bons à manger, & les autres qui ſont venimeux; mais j'ay veu un Gentilhomme qui en connoiſſoit de trente-ſept eſpeces differentes, & qu'il accommodoit d'une maniere admirable. Je ſuis voſtre tres, &c.

DESGALLESNIERES.

I'ajoûte icy quelques autres Explications en Vers sur cette premiere Enigme, & sur la seconde dont le vray Mot est la Barbe. Mademoiselle Vigueulle m'a envoyé celle de cette derniere par ces Vers. Ils sont fort spirituellement tournez, sur ce que l'année 1678. est la seconde année du Mercure.

LE vieux Mercure de la Fable,
Est encor jeune en nostre temps,
Cela paroist presque incroyable;
Mais n'est-il pas plus admirable,
Que le Vostre ait déja de la Barbe *à deux ans?*

Mr Miconet de Châlons sur Saone, a expliqué ainsi toutes les deux. Il n'a pas trouvé le vray sens de la seconde.

I. ENIGME.

LA Nature ne fait qu'en Septembre paroiſtre
Le friand Champignon *ſi propre à tout ragouſt;*
Mais celuy qu'en Juillet le Mercure a fait naiſtre,
Aux eſprits les plus fins eſt d'un merveilleux gouſt.

II. ENIGME.

L'Enigme de dix Vers tient mon eſprit en doute,
I'attens qu'un plus habile ait tiré le rideau;
Mais ſans Chandelle *ou ſans* Flãbeau
Peut-eſtre n'y verra-t-on goute.

AUTRE EXPLICATION de la premiere Enigme.

VN Amour outragé des froideurs d'une Belle,
Demandoit à Vénus le secret de charmer.
Vénus qui sçavoit l'art d'aimer,
Pour avoir triomphé de plus d'un Cœur rebelle,
Luy dit en soûriant; ah mon petit mignon,
Ne vous chagrinez point de cette resistance,
Vous braverez Iris & son indiférence,
L'Amour en une nuit vient comme un Champignon.

AUTRE.

PHilis, vous m'avez ordonné
De vous dire le Mot que j'auray deviné
De l'Enigme qu'on nous propose.
I'obeïs, & je crois que ce n'est autre chose

Qu'un Champignon qui parmy les
Ragouſts
Eſt le meilleur morceau dont on les aſ-
ſaiſonne,
Et quelquefois dõt on les empoiſonne.
Belle, ſouvenez-vous,
Pour ne vous point laiſſer ſurprẽdre,
Qu'il eſt des faux Amans comme des
champignons,
Dont ſouvent on choiſit les mauvais
pour les bons.
Je ſçay que vous avez le gouſt fin, le
cœur tendre,
Ainſi gardez-vous bien, Philis, de vous
méprendre.

Par le Fils d'un Auditeur des Comptes de Dijon.

AUTRE.

VN des jours de l'autre Semaine,
En liſant l'Hiſtoire Romaine,
Ie remarquay que Claudius
Finit étrangement ſa trame,

Vn Champignon le tuë, & vá porter
ſon ame
Au Ciel où regne Iulius.

Ah Prince, que ton ſort eſt bizarre en
ſa ſource,
Dis-je alors! Il auroit bien mieux valu
pour toy,
Que le Ciel, de tes jours euſt differé la
courſe,
Pour vivre heureux ſous noſtre Roy.
Son Regne eſt floriſſant, tout y paroiſt
tranquile,
L'Empoiſonneur n'a point d'azile;
On le punit de mort, ſi-toſt que du
poiſon
On voit une preuve aſſez ſeûre;
Mais on aime celuy qui donne un
Champignon
Semblable à celuy du Mercure.

M. DU MONT, Avocat à
Chaumont en Vexin le
François.

Explication de toutes les deux.

LA Barbe *nous vient au menton*
Aussi viste qu'un Champignon.
A chaque instant on la sent croistre.
On a beau la faire périr,
Chaque moment la voit mourir,
Chaque moment la voit renaistre.

NEPTUNE.

AUTRE.

QUoy donc, *avoir tousjours des*
Enigmes en teste,
Estre tousjours en queste
D'un Mot qui leur convienne bien?
Apres cent vains efforts voir que l'on
ne tient rien,
Qu'un traistre Vers vous rompt toute
mesure,
Ah je jure par Apollon
De n'y penser jamais, si du dernier
Mercure
L'une n'est pas la Barbe, *& l'autre*
un Champignon

Mc NOMAN ANORY, de Poitiers.

AUTRE.

LE Champignon *parmy les Gens de Guerre*
Eſt un Ragouſt tres-précieux,
Et ſi l'on fait la Barbe *dans ces lieux,*
Ce n'eſt qu'à coups de Cimeterre.
Ecrit ſur le dos d'un Tambour,
Au Cáp pres du Põt de Straſbourg.

MARS.

EXPLICATION DE L'ENIGME en Figure.

QVe le ſçavoir du Peintre eſt icy rare!
Sans s'ériger en Charlatan,
Sous cette forme ſi bizarre,
Il nous donne l'Orvietan.

LE FAUX CRISANTE, de Roüen.

Voyez, Madame, comme les gouſts ſont diférens. Des deux premieres Pieces que vous allez voir,

la premiere est toute pour Bacchus, & la seconde fait connoistre que le plaisir d'aimer doit estre preferé à tous les autres plaisirs. Vous les trouverez suivies de quelques Ouvrages de Vers que je ne croy pas indignes de vostre approbation.

AUX CHEVALIERS DE BACCHUS,

ALCIPE ET PHILANDRE.

Salut, bon feu, bon vin & bonne chere.

COmme je prens part à tout ce qui vous regarde, je crois estre obligé de vous avertir du mauvais tour qu'une méchante Langue vous a joüe, &

de la dangereuſe accuſation qu'elle a formée contre vous devant le plus redoutable Juge que nous autres Chevaliers de Bacchus reconnoiſſions. Vous ſçaurez donc, mes chers Camarades, que Bacchus ſeant hier ſur un Tonneau à l'ombre d'un bouchon, & aſſiſté de ſix ou ſept de ſes Favoris Yvrognes qui compoſent ſon Conſeil; une venerable Langue de Porc, ſecondée de quelques Cervelats ſes Complices, vint faire de groſſes plaintes de vous, de ce qu'eſtant ſommez de venir ſecourir ce bon Roy dans une preſſante neceſſité, lors que la Pluye ſon Ennemie ſe fiant ſur ſes forces râchoit de l'opprimer injuſtement, & que ſes bons &

fidelles Serviteurs hauſſant le temps faiſoient tous leurs efforts pour détourner cet orage de deſſus la teſte de leur bon Maiſtre, vous vous eſtiez tous deux amuſez à reſver dans voſtre Cabinet ſongeant à toute autre choſe qu'à le ſecourir. D'où elle concluoit que vous euſſiez à eſtre déclarez incapables de manier le verre ſous ce Monarque. Déja meſme ces braves Conſeillers par un branlement de teſte qui leur eſt aſſez ordinaire, ſembloient approuver la demande de voſtre Accuſatrice, lors qu'ayant demandé d'eſtre entendu à mon tour, (voyez ce que valent les Amis au beſoin (je repreſentay fort au long le merite des deux Ac-

cuſez, & combien ils avoient ſervy dans les occaſions; enſuite je ſuppliay Bacchus de vous continuer & maintenir dans les droits, privileges & immunitez de ſes Chevaliers, à la charge neanmoins & condition que vous viendrez Dimanche prochain, malgré la Pluye & la Neige, vous juſtifier plus amplement dans la Chambre où Bacchus préſide d'ordinaire. Icy finit ma Harangue, & ſi vous le trouvez bon, icy finira ma Lettre.

ALCIDON.

A MADAME**

De la préférence que le plaisir d'aimer doit avoir sur tous les autres.

IE n'estois pas trop d'avis, Madame, de vous vanter le plaisir d'aimer. Vous avez eu si peu de soin de me le faire sentir, que si je vous en avois creuë, loin qu'il passast chez moy pour un bien à souhaiter, je l'aurois mis au nombre des plus grãds maux que nous puissions craindre. Cependant, à ne vous rien déguiser, je vous dois plus que je ne pense. J'ay estimé le bien que vous pouviez faire, par le mal que vous faisiez aux Gens, & c'est

là dessus que j'ay compté. On m'a dit qu'on en usoit ainsi en Amour.

Il suffiroit pour prouver la préference du plaisir d'aimer par dessus tous les autres, de faire réflexion que les Hommes qui portent tous un caractere differend, s'accordent dans la poursuite de ce plaisir, & regardent l'inclination qui les y porte comme si elle estoit née avec eux.

Ils ne sont pas plûtost au monde, que la Nature découvre l'instinct qu'elle leur a donné pour aimer. Ils s'occupent d'abord à lier de petits commerces avec ceux qui les aprochent de quelques sexes qu'ils soient, car la Nature qui est encor

imparfaite, & qui n'eſt qu'ébauchée dans les Enfans, ne leur inſpire que cette premiere inclination qui eſt dans l'Homme pour la ſocieté en general ; mais inſenſiblement elle ſe perfectionne. Elle démeſle un ſexe d'avec un autre, & ſatisfait à cette autre fin qui a fait naiſtre les Hommes pour les Femmes. Ils s'y attachent, & réparent l'inſenſibilité de leur enfance par l'empreſſement qu'ils ont à leur plaire dans leur jeuneſſe.

Sans faire fond ſur ce conſentement univerſel, & ſans employer les raiſons qu'ils ont euës d'obeïr à la Nature, on en trouve d'autres qui les ont attachées à ce plaiſir dés leurs premieres années.

Les autres passions nous vendent bien cher les plaisirs qu'elles nous donnent. L'on n'en joüit qu'apres bien des peines & bien des fatigues, & pour adoucir ce passage l'on est obligé d'emprunter quelques plaisirs sur les plaisirs de la fin. L'amour seul nous propose d'arriver à un but sans nous obliger a passer par un chemin difficile & épineux Il a ses propres plaisirs, & dans cette passion on va de plaisir en plaisir.

N'est-il pas raisonnable de donner la preference à un plaisir qui s'aquiert auſſi agreablement qu'il se possede, dont la fin mesme n'est pas plus douce que les moyens qui y conduisent, qui n'est point peine pour devenir

vir plaisir, & qui nous flate aussitost que nous y pensons?

Y a-t il rien de plus agreable que de voir pour la premiere fois l'Objet que l'on doit aimer? La réverie qui suit ordinairement cette premiere entreveüe recüeille & ramasse toutes les forces de nostre imagination. Elle oblige nos sens à raporter ce qu'ils ont gardé de l'idée de cette aimable Personne. Elle conçoit & forme une passion de toutes ces pieces differentes, & represente ensuite un portrait achevé à nostre esprit. Tous les pas que nous faisons pour informer de nostre passion la Personne qui l'a fait naître, ne font-ce pas de nouveaux plaisirs? Le dessein que l'on prend

d'attaquer régulierement son cœur par un commerce de Lettres ou de Visites ; ces éclaircissemens, ces esperances, ces confidences, les douceurs de l'amitié qui se joignent à celles de l'amour, & qui nous font trouver une Amie aussi-bien qu'une Maistresse ; les inquietudes mesmes, les chagrins, les alarmes que donne souvent une passion délicate, ne sont que des aiguillons qui fortifient l'envie de posseder le cœur de ce que nous aimons, & nous rendent plus précieuse cette conqueste par toutes ces petites defenses qu'il faut repousser, & ces petits dehors qu'il faut prendre pour venir à bout de nous faire aimer.

Dans les autres entrepriſes de nos paſſions, plus on aproche de la fin, plus il nous en coûte. Nos ſoins croiſſent, & noſtre eſprit eſt occupé du ſuccés qui eſt preſque toûjours douteux dans la recherche des autres plaiſirs; mais dãs l'Amour, à peine faiſons nous deux ou trois viſites ſans eſperance. On entre-voit auſſitoſt qu'on nous ſçait bon gré de nos chagrins & de nos ſoûpirs. On voit qu'il n'y a qu'à attaquer; que la Dame à qui nous en vouſons ne penſe plus qu'à aſſaiſonner le plaiſir d'aimer par une foible defence & par une réſiſtance étudiée. Les froideurs qu'elle fait paroiſtre au dehors ſont une ſemence de plaiſirs pour nous. Ils ne ſont chagrins

que pour nous donner la joye d'en faire des plaiſirs, & de les diſſiper par de nouveaux efforts que nous faiſons pour plaire, & dont nous ſommes preſque toûjours aſſurez qu'on nous tiendra compte.

Ce qui augmente le plaiſir d'aimer, eſt qu'on ne le reçoit jamais qu'on ne le donne. Ce commerce mutuel contribuë à le rendre plus agreable. Il pique & ſe fait ſentir davantage par cette communication, & par cette ſocieté. Nous ne ſommes pas moins contens de voir dans les autres les effets du plaiſir que nous leur donnons, qu'à reſſentir nous meſmes celuy que nous recevons de leur paſſion. S'il eſt doux de nous voir

obligez à aimer, il ne l'eſt pas moins de connoiſtre que l'on n'a pas plusde liberté de ſe defendre d'avoir de l'amour pour nous.

Les autres plaiſirs que noſtre vanité & noſtre ambition nous fourniſſent, ce ſont des plaiſirs farouches & ſolitaires qui ne ſouffrent point de compagnon. Ils ne conſiſtent le plus ſouvent que dans une ſuperiorité qui nous tire de pair d'avec le reſte des Hommes. Ils ne ſont plaiſirs que parce qu'ils ne le ſont que pour nous.

Ils ne peuvent eſtre que faux, puis qu'ils ne s'accommodent pas avec la Nature, & qu'ils détruiſent, pour ainſi dire, la ſocieté qui en eſt le premier principe. Outre qu'ils n'ent

pas tant de douceur & tant d'agréement, il s'en faut bien qu'il y ait la mesme sureté à les suivre, car ils dépendent des autres, & cessent d'estre plaisirs dés qu'ils ne le trouvent pas à propos. Ils ne subsistent que dans l'opinion de ceux qui nous croyent heureux, & tous les honneurs seroient fort à charge à un Ambitieux, si on ne levoit point les yeux vers luy pour regarder toute cette pompe.

Dans l'Amour vous estes heureux en dépit de tout le Genre Humain. Deux testes tiendront bon contre toute la mauvaise volonté des Hommes. Vous n'estes point obligé d'estimer vostre bonheur par les suffrages de ceux qui vous croiront

heureux ; il ſuffit qu'une perſonne le ſçache avec vous, & qu'elle y conſente.

Ce n'eſt pas mal raiſonner, Madame, pour un Homme qui n'a éprouvé que les chagrins de cette paſſion, & qui, graces à voſtre inſenſibilité, n'en connoiſt le bien que par le mal.

LE SILENCE D'UNE Belle qui ſe défendoit d'écrire ſur ce qu'elle ne ſçavoit pas bien s'expliquer par Lettres.

LA main eſt engourdie où le cœur
n'eſt pas pris ;
Eſt-ce ainſi de vous, belle Iris ?
Amour eſt un bon Maiſtre, & qui ſçait
bien inſtruire ;
Les ſentimens qu'il donne, il les fait
exprimer,

Et vous ne sçavez pas aimer,
Si vous ne sçavez pas écrire.
On dispense de petits soins
Vn cœur, que l'on est seur qui n'en pense
pas moins;
Et pour le vostre, il doit suffire
Que je ne luy demande pas
Du Voiture, ou du Vaugelas.
Le brillant du discours, belle Iris, est un
piege;
Marquez-moy seulement sans ordre &
sans façon
Ce petit J'aime *de College*
Qui fait d'un Ecolier la premiere leçon.

CONSULTATION D'AMOUR.

Voir une Belle, admirer ses attraits,
La regarder sans cesse, étudier ses
charmes,
En sentir dans le cœur d'innocentes
alarmes,

Et pousser malgré soy quelques soûpirs
secrets.

Laquitter tout chagrin, y resver nuit
& jour,
Rougir en la nommant, se plaire à
parler d'elle;
Amy, pour qui l'Amour n'est pas chose
nouvelle,
Est-ce-là ce qu'on nomme Amour?

Ie n'ay point, il est vray, de ces fortes
ardeurs
Qui mettent, dit on, tout en cendre;
Ce que je sens n'est que fort tendre,
Et mes plus grands chagrins ont de
grandes douceurs.

Cependant aux transports dont mes
sens sont ravis,
Mon cœur m'ose assurer que c'est ainsi
qu'on aime.
Amy, donne-m'en ton avis,
Car je ne l'en crois pas luy-mesme.

ALCIDON..

RONDEAV

Sur un Moineau que la perte de ſa Femelle a fait mourir de douleur.

MOurir d'amour eſt un fort grand ſuplice,
Le mal de dents, la galle, la jaunisſe,
Et d'un Fievreux les accés ravageans,
Sont moins cruels, & bien moins affligeans;
D'un ſi grand mal le Ciel nous garantiſſe.

Heureuſement, pour peu que l'on gémiſſe,
On trouve aſſez quelque Beauté propice;
Auſſi voit-on aujourd'huy peu de Gens
Mourir d'amour.

Le ſeul Moineau de l'aimable Clarice,
Pour ſa femelle ardent cõme un Novice,
Se trouvãt veuf, ce Phénix des Amãs,
Il en eſt mort dans la fleur de ſes ans;
Il n'eſt qu'un Sot, ou qu'un Moineau,
qui puiſſe
Mourir d'amour.

M. DE BRETEÜIL DE LA LANE,,
Conſeiller du Roy, Lieutenant
General du Bas Armagnac.

SONNET.

LE cœur d'Iphis ſe laiſſa prendre
Aux yeux brillans d'une Beauté,
Dont la jeuneſſe & la fierté
Ne voulurent jamais l'entendre.

Cet Amant malheureux & tendre
Se voyant toûjours mal-traité,

Et ſans eſpoir d'eſtre écouté,
Fut aſſez fou pour s'aller pendre.

La Belle qu'il ne pût toucher,
Fut déslors changée en Rocher,
Pour avoir eſté trop ſauvage.

Le Ciel n'a pas moins d'équité,
Et je ne ſuis en verité
Ny moins amoureux, ny plus ſage.

L'Inconnu, de Meſle en Poitou.

EXPLICATION

Sur l'Origine des Mouches Galantes.

L'Amour ne pouvoit ſouffrir ſans chagrin l'indépendance des Mouches. On ſçait

qu'elles ſe multiplient & ſe conſervent ſans le ſecours de cette Divinité. Il devenoit encor plus chagrin contre elles par les plaiſanteries de Momus, qui faiſoit rire quelquefois les Immortels par une comparaiſon badine de l'Amour & des Mouches. N'ont-elles pas, diſoit-il, un aiguillon qui leur ſert de flêches, & des aiſles comme luy ? Il n'y a que l'Amour & la Mouche qui oſent diſtraire par leur importunité l'Homme le plus Philoſophe du Monde. L'Amour piqué de ces railleries ſe fit une affaire d'exterminer les Mouches, comme cet Empereur Romain, qui s'enfermoit dans ſon Cabinet, pour en prendre. La belle Vénus approuvoit la

vangeance de ſon Fils, & nourriſſoit de cette chaſſe les Moineaux de l'attelage de ſon Char. Ces Moineaux prirent gouſt à ce Gibier, & c'eſt ce qui les porta à faire une ligue offenſive avec l'Amour contre les Mouches, qui n'ont pas aujourd'huy de plus terribles Ennemis qu'eux. Pour ce qui eſt de l'Amour, il ſe reſervoit les aiſles des Mouches comme autant de marques de ſa Chaſſe. Il avoit remarqué que Diane en uſoit ainſi, & que la porte de ſon Palais eſtoit couverte ou de Bois de Cerfs, ou de Teſtes de Renard, de Loup, ou de quelque autre Beſte. Il eſtoit preſt de ſuivre cet exemple, lors que Vénus luy remontra que c'eſ-

toit une Loy établie dans tout l'Univers de servir à l'Amour; que les Precieuses de ce Monde devenoient Coquettes dans l'autre, & par conséquent qu'il estoit à propos de faire un usage galant de ces Aisles de Mouches. Elle luy fit comprendre qu'elle fourniroit assez de gomme, pour en attacher sur toutes celles qui dépendoient de luy, autant qu'il seroit necessaire pour donner de nouveaux charmes à leur beauté. L'Amour obeït à sa Mere, & les Mouches servirent si bien à la galanterie, que l'Amour ne pouvoit attendre une plus entiere satisfaction, puis qu'il y en a mesmes qui luy servent d'assassins. Pourquoy donc resister à l'Amour,

puis que toſt ou tard il a de nous, ou pied, ou aiſle ?

M^r L'ABBE' DE LA VALT
d'Aix en Provence.

PROBLEME

Tiré du Mercure Galant du Mois de Iuin 1678.

UN Vieillard fort riche, charmé des cheveux blons d'une jeune Fille qui avoit peu de bien l'épouſa. Quelque temps apres ſon Mariage, ayant reconnu l'artifice de ſa Femme, & que ſes beaux cheveux n'eſtoient à elle que parce qu'elle les avoit payez, il luy ordonna de ſe retirer chez ſa Mere, & depuis il

ne l'a pas voulu voir. On dit meſme qu'il prétend que cette tromperie eſt une cauſe ſuffiſante pour faire rompre ſon Mariage. Il s'agit de ſçavoir s'il eſt bien ou mal fondé en ſa prétention.

POUR LA FEMME.

Si nous eſtions au temps des vieux Romains qui pouvoient faire divorce avec leurs Femmes, & les renvoyer chez leurs Parens, lors que (ſans qu'il fuſt beſoin d'autre raiſon) elles avoient le nez trop humide, la prétention du Mary auroit quelque couleur, car la tromperie de cacher des cheveux roux ſous une coeffure blonde pourroit ſervir de pretexte au

divorce dont il s'agit; mais cõme nous ne l'admettons en France que pour de fortes raiſons, celle des cheveux roux au lieu de blonds paroiſt un peu trop foible, pour que le Vieillard dupé puiſſe reüſſir à faire rompre ſon Mariage. S'il s'eſt laiſſé enchainer par les cheveux blonds de ſa Femme, & s'il n'a point eu de plus ſolide motif pour ſe marier que l'agrément de ſa coeffure, il doit s'en prendre à luy-meſme, de n'avoir pas regardé ſes cheveux de plus pres, afin d'en remarquer la tromperie, d'autant plus facile à découvrir, qu'elle eſt depuis longtemps tres-commune en France, & il y a lieu de s'étonner qu'un Homme de ſon âge ait eſté engagé

par une choſe qui au fond ne vaut pas qu'on en faſſe état.

En effet, n'eſt-ce pas eſtre de fort mauvais gouſt que de faire ſes délices d'un excrément que la Nature rejette, d'un excrément de la troiſiéme concoction, provenant des vapeurs fuligineuſes qui ſortent par les ſoupiraux ou pores étroits de la peau, leſquelles vapeurs eſtant deſſechées par une chaleur moderée prennent la forme de cheveux? Les plus habiles Medecins & Chirurgiens ne mettent pas les cheveux non-plus que le poil & la barbe, au nombre des parties du corps, tant parce qu'ils ſont ſans vie, que parce que ce ne ſont que des productions d'une humeur

viſqueuſe qui eſt attachée au deſſous de la peau, laquelle humeur provient de la ſuperfluité des alimens dont la plus craſſe & la plus terreſtre partie ne pouvant s'exhaler & s'évaporer, leur ſert de matiere. Cet excrement ſe pouſſe au dehors ſucceſſivement, & quoy qu'il ſoit gluant & humide de ſa nature, l'air le rend ſec & dur à peu pres comme le Corail qui n'eſtant dans l'eau qu'une herbe molle, s'endurcit à meſure qu'il ſort des eaux.

Ambroiſe Paré dans ſon Traité des Monſtres en dépeint un, qui donne non ſeulement du dégouſt, mais meſme quelque ſorte d'horreur pour les cheveux. Ce Monſtre dont il parle,

& dont il a eu soin de faire graver la figure d'apres nature, ressemble à la teste de Méduse, excepté qu'il a le visage d'un Homme, car ses cheveux & sa barbe sont de petits serpens qui estoient tous vifs lors qu'il fut découvert. Cet Autheur digne de foy, tant par sa qualité de premier Chirurgien du Roy Henry III. que par sa haute suffisance, & par la réputation qu'il a d'estre fort exact, dit que ce Monstre fut trouvé à Autun dans un œuf le 15. Mars 1569. chez un Avocat nommé Baucheron, par une Servante qui cassoit des œufs, de l'un desquels elle vit sortir ce Monstre, & qu'ayant donné de la glaire de cet œuf à un Chat il en mourut

ſubitement. Il ajoûte que le Baron de Senecey, Chevalier de l'Ordre, eſtant averty d'une ſi prodigieuſe avanture, & s'eſtant fait aporter ce meſme Monſtre, l'envoya au Roy Charles IX. qui eſtoit pour lors à Mets.

C'eſt par la raiſon du mépris qu'on doit faire des cheveux, que les Peintres & les Sculpteurs, qui d'ordinaire tendent autant qu'ils peuvent à la plus grande perfection, nous repreſentent toûjours ſans cheveux Socrate, Diogene, & pluſieurs autres grands Perſonnages, pour marquer que la ſageſſe eſt dans les Teſtes chauves, ou qu'en tout cas les Sages negligent les cheveux, comme quel-

que choſe d'inutile & de ſuper-flu ; & quand les meſmes Peintres & Sculpteurs veulent nous donner l'idée d'un Homme qui médite un adultere, ou qui mene une vie molle & effeminée, ils le repreſentent avec une chevelure bien friſée & bien poudrée, comme un ornement neceſſaire à la coquetterie & au libertinage. La raiſon eſt que les jeunes Gens, qui ſont ordinairement capables de ces ſortes d'actions, ont plus de ſoin de leurs cheveux que de toute autre choſe. Quand ils ſont enſemble, ils ne parlent que de leurs Perruques. L'un éxaminant celle de l'autre, dit qu'il y a trop ou pas aſſez de cheveux ; qu'elle eſt trop longue ou trop

courre, trop ou pas assez frisée; trop noire ou trop blonde; qu'elle a bon ou mauvais air. Il s'informe du nom du Perruquier; s'il a grand debit ou non; en un mot la plûspart du temps leurs Perruques servent d'unique matiere à leurs entretiens, & leur plus ordinaire occupation est de consulter leur Miroir le peigne à la main. C'est sans doute de ceux là que Seneque se moque, disant qu'ils aimeroient mieux que l'Empire Romain fust en desordre, qu'un seul de leurs cheveux fust hors de sa place.

Mais ce qui doit achever de nous donner le dernier mépris pour les cheveux, est que nous voyons que la chevelure n'est

jamais

jamais plus belle & plus épaisse que quand l'interieur de la teste est vuide de sens & de science; car les cheveux tombent à l'âge qu'on aquiert de l'expérience & de l'habileté, de maniere qu'il semble que la prudence soit naturellement incompatible avec la belle chevelure.

Joignez à cela que les cheveux & les longues barbes ont quelquefois esté cause que de grandes Armées ont esté entierement défaites. Témoin l'Armée d'Alexandre, qui un peu avant la fameuse Bataille d'Arbelle, courut risque, quoy qu'accoûtumée à vaincre, d'estre mise en déroute par celle de Darius, parce que les Macédoniens

ayant de longs cheveux & de longues barbes qu'ils avoient laissé croistre dans la veuë de se rendre plus terribles, & les Persans s'estant r'assurez contre ce vain épouvantail, les saisis-soient tantost aux cheveux, tantost à la barbe, & les tuoient fort facilement apres les avoir renversez par terre. L'Histoire dit que le carnage devint si grand par ce moyen, qu'Alexandre honteux de sa défaite, estoit sur le point de prendre la fuite, & de se retirer dans la Cilicie, & que mesme ses propres Troupes commençoient à le tourner en ridicule, pour avoir donné occasion à la Victoire des Persans par l'affectation de nourrir de longs cheveux, si

ayant fait sonner fort à propos la retraite, il ne se fust avisé de faire raser ses Soldats par un grand nombre de Barbiers qu'il dispersa dans son Camp ; ce qui fit un si bon effet, que le Combat ayant esté engagé de nouveau, les Macédoniens sur qui les Persans n'avoient plus de prise, réparerent leur perte avec avantage.

Avicenne, fameux Medecin, dit sçavoir par expérience qu'en se faisant couper les cheveux on en voit plus clair, parce qu'ils attirent & consument les vapeurs fuligineuses qui obscurcissent la veuë. La mesme expérience fait connoistre qu'on doit se faire raser les cheveux de fort pres, d'autant que par ce

moyen on évite de notables incommoditez & quelquefois des maladies. Celſe eſt d'avis que ceux qui ſont ſujets à la migraine, uſent de ce remede, faiſant entendre qu'il eſt ſpecifique & ſouverain. Les Femmes de Sycionie ſe faiſoient couper entierement les cheveux, & les conſacroient à Hygia Fille d'Eſculape, c'eſt à dire, à la Santé. Ariſtote afin de ſe mieux porter, ſe faiſoit raſer le ſommet de la teſte, & du temps de Galien les Medecins ne nourriſſoient point de cheveux, eſtimant qu'ils eſtoient nuiſibles à la ſanté. Pluſieurs Nations ſe raſent entierement les cheveux dans la penſée qu'ils ſont inutiles, & qu'ils peuvent plutoſt nuire que

ſervir. On pourroit en raporter un grand nombre d'Exemples étrangers, mais on croit qu'il vaut mieux n'en citer que de familiers & qui nous ſont comme domeſtiques. Il paroiſt par les Médailles, & par les Portraits qui reſtent du plus ancien de nos Rois, qu'il n'en laiſſoit point voir, ou fort peu. Cherebert, Childeric II. Theodoric I. & Theodoric II. Charles le Chauve, Eude, Loüis d'Outremer, Philippe I. Loüis le Jeune, Charles le Bel, Jean, François I. Charles IX. Henry III. & Henry IV. les faiſoient couper de fort pres. Philipe le Bon, Duc de Bourgogne, fit un Edit en 1460. par lequel il ordonna à ſes Courtiſans de ſe raſer les

cheveux ; & cette nouvelle mode qui pour lors parut bizarre & ridicule dans son commencement, devint generale peu de temps apres, non seulement en Flandre, mais par toute l'Europe. On regarde avec horreur une Comette, parce qu'elle est cheveluë, & l'on croit communément que la chevelure de ce funeste Meteore marque la malignité de ses influences. De-là vient qu'ayant paru un de ces Feux étranges qui sembloit préfager la mort de Vespasien, cet Empereur dit agreablement qu'une telle menace n'estoit pas pour luy, mais pour le Roy des Parthes qui portoit une longue chevelure. Les Sauvages qui en ce qui re-

garde l'eſprit ne ſont que des demy-Hommes, ont des cheveux fort longs & ſont preſque entierement couverts de poil, à peu-pres comme les Beſtes brutes.

Parmy les Chiens de chaſſe, ceux là ſont ordinairement les meilleurs (au ſentiment des Chaſſeurs) qui ſont le moins chargez de poil, au lieu que ceux qui en ont beaucoup ſont étonnez, étourdis, & peu propres à la chaſſe. Ovide faiſant le Portrait du monſtrueux Polypheme, dit qu'une longue & épaiſſe chevelure luy cachoit une partie de ſon affreux viſage, & luy battoit ſur les épaules.

Enfin les Demons dont il eſt parlé dans l'Apocalypſe ſous

la forme de Sauterelles, ſont dépeints avec de longs cheveux, comme s'ils en eſtoient plus laids & plus terribles.

Quant à ce qu'on dit, que la jeune Femme que le Vieillard veut repudier, a les cheveux roux, c'eſt plûtoſt un avantage qu'un defaut, car plus les choſes aprochent de leur premiere nature, plus elles ſont parfaites. Or le premier Homme eſtoit roux, (& c'eſt par cette raiſon qu'il fut nommé Adam, qui en Hebreu ſignifie roux) & la terre dont il fut formé eſtoit de couleur rouſſe. L'Ecriture parlant de David, dit qu'il avoit le viſage beau & qu'il eſtoit roux, ce qui montre que la couleur rouſſe n'eſt pas contraire à la

beauté. La meſme Ecriture ſemble en pluſieurs endroits ne faire aucune difference entre la couleur blanche & la rouſſe. Ie ne ſçay ſi ce n'eſt point parce que les roux ſont d'ordinaire fort blancs. Il eſt viſible que les Aſtres & le plus precieux des Metaux, ſont roux, ou peu s'en faut. Les anciens Gaulois aimoient les Perſonnes rouſſes, & aujourd'uy les Italiens les aiment & les préferent aux autres. Parmy les Orientaux & quelques autres Peuples, la couleur rouſſe a l'avantage ſur les autres couleurs. Ainſi on peut conclure par toutes ces raiſons, que le Vieillard qui veut abandonner ſa Femme parce qu'elle eſt rouſſe, eſt un peu trop délicat,

& qu'en tout cas il y a lieu de faire compenſation des cheveux roux de ſa Femme avec ſa vieilleſſe, qui eſt une maladie continuelle & incurable.

On doit répondre pour le Vieillard, & je ne doute point, Madame, que vous ne vous faſſiez un plaiſir de voir les raiſons dont on ſe ſervira pour demander la rupture du Mariage. Les trois Sonnets qui ſuivent ſont une imitation de trois autres de Petrarque, dont les premiers Vers vous ſont marquez. Mr Chaluet Avocat à Marſeille en eſt l'Autheur. Il a beaucoup de talent pour la Poëſie, & doit donner au Public avant qu'il ſoit peu, la Traduction de ce qui nous reſte des œuvres de Petrone.

Imitation du Sonnet de Petrarque, qui commence, *Aſpro cuore e ſelvagio, e cruda voglia, &c.*

SONNET.

D'Vn viſage ſi beau la trompeuſe douceur
Cache aux yeux d'un Amant une ame ſi farouche!
Si de quelque pitié ma peine ne la touche,
Mes dépoüilles, Iris, vous feront peu d'honneur.

Car enfin je ſuccombe à ma vive douleur;
Soit que l'Aſtre du jour ou ſe leve, ou ſe couche,
Sans ceſſe je languis la plainte dans la bouche,

Les larmes dans les yeux, & l'ennuy dans le cœur.

Mais quand il me ſouvient qu'une goute impuiſſante
Peut caver les Rochers par ſa chute frequente,
Alors de quelque eſpoir mon eſprit eſt flaté.

Le cœur d'Iris eſt dur ; mais le long cours des larmes
Peut amolir enfin toute ſa dureté;
Il n'eſt rien qui ne cede à de ſi douces armes.

Imitation du Sonnet de Petrarque, qui commence, *Amor che vedi ogni penſiero aperto, &c.*

Sonnet Libre.

TOy qui n'ignores pas le ſecret de
mon ame,
Ny le rude chemin par où tu me cõduis;
Amour, jette les yeux où tu portes ta
flâme,
Voy le fond de mon cœur que tu rem-
plis d'ennuis.

Si je ceſſe d'aimer, je doy ceſſer de
vivre:
Mais helas! que l'on ſouffre à courir
apres toy!
Tu ſçais que je n'ay pas des aiſles pour
te ſuivre;
Ne veux-tu pas avoir quelque pitié
de moy?

Ah! ne me presse plus ; de loin je la
voy luire
Cette douce lumiere où tu veux me
conduire,
Pour me faire trouver un glorieux
trepas.

Laisse mon triste cœur, & souffre qu'il
desire,
Ie me croy trop heureux, si lors que je
soûpire, (*pas.*
Celle pour qui je meurs ne s'en offence

Imitation du Sonnet de Petrarque, qui commence, *S'amor non è, ch'è dunque quel ch'i sento?*

Sonnet Libre.

SI ce n'est pas amour, qu'est-ce donc
que je sens?
Mais si c'estoit amour, Dieux! quelle
est sa nature?

Si c'eſt un mal, d'où vient ce qui flate
mes ſens?
Si c'eſt un bien, d'où vient la peine
que j'endure?

Pourquoy verſer des pleurs, & pouſſer
des ſoûpirs,
Si le feu dont je brûle a pour moy tant
de charmes?
Et s'il eſt ſi contraire à mes libres deſirs,
Dequoy peuvent ſervir les ſoûpirs &
les larmes?

Poiſon délicieux! agreable tourment!
As-tu tant de pouvoir ſur le cœur d'un
Amant,
Quand meſme il ne veut pas conſentir
à ſa peine?

Et ſi mon triſte cœur de mille maux
atteint,
Y conſent en ſecret lors meſme qu'il s'en
plaint,
Que je le trouve injuſte, & que ſa
plainte eſt vaine.

Voicy d'autres Pieces qui portent leur recommandation par elles-mesmes; ainsi je ne vous dis rien à leur avantage.

LE BERGER HEUREUX,

Preferé à son Rival par sa Maistresse, à ses yeux mesmes.

ADieu, Prairie, adieu, puis que l'ingrate Annette
Ne veut plus écouter mes chants, ny ma Musette;
Adieu, je vais ailleurs conduire mes Moutons,
Tu ne les verras plus dancer sur tes gazons,
Ny paistre ton herbette.
C'est ainsi que Tirsis se plaignoit l'autre jour
Au bord de ces Fontaines.

Sa voix faiſoit redire aux Echos d'a-
lentour
Le ſujet de ſes peines,
Tandis que la Bergére aſſiſe aupres de
moy,
Recevant mon cœur & ma foy,
Eſtoit inſenſible à ſes plaintes,
Et voyoit ſans pitié ſes mortelles at-
teintes.
Ah! quel plaiſir de voir ſon Rival mal-
heureux,
Et d'eſtre aimé de ſa Maiſtreſſe!
Ie fus preſt d'expirer de joye & de
tendreſſe,
Quand Tircis de douleur expiroit à
mes yeux.
Ah qu'il eſt doux d'aimer, & d'eſtre
ſeul heureux!

EXTRAORDINAIRE.

QVel ſiniſtre préſage allarme ma
franchiſe,
Et me prédit des maux que ma crainte
autoriſe?
Mes ſens ont-ils juré de perdre ma
raiſon?
Trament-ils en ſecrèt quelque autre
trahiſon,
Et mon cœur à grand peine échapé du-
naufrage?
Veut-il tenter encor la tempeſte &
l'orage?
Funeſtes ſouvenirs de mes derniers mal-
heurs,
Vous qui m'avez couſté tant d'inutiles
pleurs,
Reſtes mal étouffez d'une flame mou-
rante,

Ranimez promptement son ardeur lan-
guissante,
Et ne permettez pas, de vostre honneur
jaloux,
Que d'autres dans mon cœur soient
plus puissans que vous.
Et vous, superbe Iris, à qui tout rend
les armes,
Ne défendrez-vous point la gloire de
vos charmes,
Et me permettrez-vous d'offrir en
d'autres lieux
Un Encens que l'Amour destinoit pour
vos yeux?
Verrez-vous, sans rougir de dépit &
de honte,
Qu'une fiere Rivale aujourd'huy vous
surmonte,
Et qu'un Cœur dés longtemps captif
dans vos liens,
En sorte malgré vous, pour entrer dans
les siens?
Non, non, je ne veux point estre tout
infidelle,

Mais souffrez que mon cœur se partage
avec elle.
Souffrez, sans écouter un sentiment
jaloux,
Que je brûle pour elle en soûpirant pour
vous,
Et que pour satisfaire à l'une autant
qu'à l'autre,
I'entre dans sa prison sans sortir de la
vostre.
Mais que dois-je esperer de deux ja-
loux Vainqueurs,
Pour des soins partagez, que de justes
rigueurs?
Fixe plutost, mon cœur, ton panchant
qui chancelle,
Ou sois tout inconstant, ou bien sois tout
fidelle,
Et pour ne point subir d'infaillibles
mépris,
N'aime rien que Climene, ou n'aime
rien qu'Iris.
Entre ces deux Beautez d'une égale
puissance,

Amour, dis-moy pour qui doit pancher
la balance,
Et des deux ſentimens qui partagent
mon cœur,
Détermine celuy qui doit eſtre vain-
queur.
L'une & l'autre à mes yeux paroiſt
pleine de charmes,
Ie me ſens attaqué par de pareilles
armes,
Et mon cœur à ſe rendre auroit moins
attendu,
Si par ſes Ennemis il n'eſtoit défendu.
Iris le retiendroit ſans effort & ſans
peine,
S'il eſtoit moins ſenſible aux attraits
de Climene;
Et Climene à ſon tour l'auroit bientoſt
ſurpris,
S'il n'eſtoit prévenu pour les charmes
d'Iris.
Heureux ſi je pouvois étouffer dans
mon ame
La naiſſance & la fin de cette double
flame,

Combatre un feu par l'autre, & travailler ſi bien,
Que voulant trop aimer, je n'aimaſſe
plus rien.

A MONSIEUR D. M.

SOUS

LE NOM DE PHILANDRE.

J'Ay à vous donner avis, Monſieur, d'une affaire qui vous concerne auſſi bien que moy.

Ce matin au plus frais du jour
I'eſtois dedans le Luxembourg
Aſſis ſous un ſombre feüillage,
Du petit Roſſignol écoutant le ramage,
Quand du milieu d'un Pré tout
émaillé de fleurs,
Que l'Aurore venoit de moüiller
de ſes pleurs,

Vn Zéphir eſt venu pareſtre,
Et faiſant trois bonds alentour,
M'a fort civilement ſoubaité le bon-
jour
De la part du Printemps ſon Maiſtre:
Il eſtoit chargé d'un Paquet
Qu'en mes mains il devoit remettre,
Où j'ay trouvé ce mot de Lettre
Datté du Pleſſis-Picquet.

LETTRE DU PRINTEMPS,

Aux Illuſtres Chevaliers des Plaiſirs, Alcidon, Alcipe & Philandre.

IL y a plus de quinze jours que les Plaiſirs vous attendent, Illuſtres Chevaliers. Ils ſe ſont rendus icy par mon ordre pour vous y recevoir avec plus de magnificence. Ma Cour eſt plus belle qu'elle n'a jamais eſté, & l'eſperance de vous y poſſeder bien-toſt y a tant attiré de

jeux, de graces & de charmes, que vous y trouverez un ſecond Siecle d'or. Pour moy ſans vanité j'ay fait tout ce que je pouvois faire, puis que malgré les avantages que j'avois ſur l'Hyver & l'Eſté mes perpetuels Ennemis, j'ay bien voulu accorder treve à l'un & à l'autre pour l'amour de vous, de crainte que pendant le ſejour que vous ferez en ces lieux, ils ne troublaſſent par quelque acte d'hoſtilité voſtre repos, & les douceurs dont je prétens vous régaler; ainſi vous n'aurez point à redouter ny le froid du matin, ny la trop grande chaleur du Midy. Flore s'y eſt auſſi aſſez bien employée de ſon coſté. Vous ne verrez icy que de ſes

Ouvrages.

ouvrages : tout mon Palais eſt tendu de riches Tapiſſeries de Tulipes, d'Anemones, de Narciſſes, de Couronnes Impériales, & de tout ce qui eſt jamais party de plus beau de ſes ſçavantes mains. Le mois de May arrivera Mardy ſans faute, accompagné de ſes plus beaux jours pour rendre la Feſte plus celebre. Le pauvre Avril vous ſçait fort mauvais gré de n'eſtre pas venus comme vous luy aviez promis pendant qu'il eſtoit de quartier ; mais ce ſera, je vous aſſure, le ſeul mécontent que vous ferez. Du Pleſſis Piquet le 29. Avril, & de noſtre Regne le..... ſigné, PRINTEMPS.

Voi'a, Monſieur, une Lettre

Q de Juillet. L

bien obligeante & bien familiere pour venir de la part d'un grand Roy. Elle m'a tellement surpris d'abord, que quoy que je fusse bien certain de n'estre pas desavoüé, je n'ay osé rendre aucune réponce à cet Ambassadeur, je l'ay seulement prié d'assurer son Maistre de mes tres-humbles respects. Au reste je ne vous envoye point l'original de cette Lettre. Elle est écrite sur un papier si délicat & si fin, que je craindrois qu'on ne la rompit en vous la portant. J'attens à vous la montrer à nostre premiere veuë, & suis vostre tres, &c.

ALCIDON.

Pour diversifier la matiere, je

passe, Madame, aux nouvelles que vous me demandez de la Foire de S. Laurens. Elle est toûjours ce que vous l'avez veuë, c'est à dire un assemblage de Monstres, de Raretez, & de Beautez. Les Monstres sont aux environs des principales Entrées. On les y fait venir de toutes les Parties du Monde, & on peut satisfaire sa curiosité là-dessus pour peu de chose. Les Raretez sont dans les Boutiques, & la veuë n'en couste rien. Quant aux Beautez, elles se promenent tous les soirs dans la Foire, & quoy qu'on les voye facilement, c'est un plaisir que beaucoup de Regardans achetent quelquefois bien cher. Parmy les Raretez qui n'y manquent presque jamais, il s'en est veu cette année d'extraor-

dinaires. Ce ſont les Porcelaines que Madame la Ducheſſe de Cleveland y a fait vendre. Il y en avoit d'admirables par leurs figures, par les choſes qui eſtoient repreſentées deſſus, & par la diverſité de leurs couleurs. Les plus rares eſtoient montées ou d'or, ou de vermeil doré, & garnies diverſement de la meſme matiere en pluſieurs endroits. Comme on me les avoit fort vantées, je me haſtay de les aller voir. A peine commençois-je à conſiderer tant de merveilles de la Nature & de l'Art, quand je vis entrer une Compagnie de ma connoiſſance dans la Boutique où elles eſtoient expoſées aux Curieux. Vn fort galant Homme donnoit la main à une jeune Veuve dont on ne le croit pas hay; & comme la

Dame avoit toûjours estimé les Porcelaines ordinaires, elle fut charmée de celles de Madame la Duchesse de Cleveland (j'entens de celles qui estoient de diverses couleurs, & dont la figure avoit quelque chose de particulier.) Elle n'avoit point sçeu jusque-là, qu'il y eust des Porcelaines de tant de couleurs, & elle ne pouvoit comprendre comment une mesme Personne avoit amassé un si grand nombre de Pieces si rares. Le Cavalier luy fit connoistre qu'il n'y avoit pas lieu de s'étonner que Madame de Cleveland eust fait cet amas en Angleterre, & que c'estoit l'élite des plus belles Porcelaines que plusieurs Vaisseaux de ce Païs y avoient apportées pendant plusieurs années de tous le

lieux où ils avoient accés pour le Commerce. On les admira toutes en general, & chacun parla de celles qui luy plaisoient davantage. La Dame fit comme les autres, & en marqua quelques-unes où elle trouvoit une plus agreable diversité de couleurs. On demanda en suite s'il falloit dire Pourcelines, ou Porcelaines. La plûpart furent pour ce premier nom. Le Cavalier qui avoit beaucoup leû, & encor plus voyagé, soûtint que c'estoit mal dit; que les Chinois mesmes n'avoient point d'autre mot que celuy de Porcelaine, & qu'on l'avoit trouvé si facile à prononcer, que nous l'avions conservé en France, quoy qu'il fust purement Chinois. Il adjoûta que ce mot estoit si vieux, qu'on ne sçavoit

pas mesme dans le Païs pourquoy on l'avoit donné à cette sorte de terre dont on fait la Porcelaine, & que la plus commune opinion estoit qu'il avoit quelque raport avec le nom de celuy qui s'avisa le premier d'en former des Vases. Ce n'est pas la seule chose dont nous ne connoissons point l'origine. La Dame fit une autre Question, & voulut sçavoir s'il estoit vray que la Porcelaine eust besoin d'estre enterrée cent ans pour estre parfaite, comme beaucoup se le persuadent en France & en d'autres lieux, en sorte que celuy qui luy donnoit la premiere forme, n'avoit jamais la joye de voir son ouvrage dans son entiere beauté. Le Cavalier entamoit déja cette matiere, quand plusieurs Personnes de qualité ar-

riverent dans cette Boutique. La Converſation changea par cette augmentation de Compagnie. On parla de Paix & de Guerre, & comme on fit Partie pour les divertiſſemens de la Foire, la Dame qui vouloit eſtre éclaircie ſur la Porcelaine, pria le Cavalier de luy rendre viſite le lendemain, afin de réſoudre ſa Queſtion. Ie fus bien aiſe d'entendre ce qu'il diroit, & me rendis chez cette aimable Perſonne de fort bonne heure. Le Cavalier n'y vint point, mais il en uſa galamment, en luy envoyant les Porcelaines qu'elle avoit préferées aux autres, avec une Lettre qui luy apprenoit plus qu'elle n'avoit demandé. Elle ſe défendit de recevoir le Préſent; mais le Porteur qui avoit ſes ordres, n'attendit

point de Reponſe, & laiſſa outre les Porcelaines, un Tableau qui repreſentoit une magnifique Tour. La Dame, apres avoir parcouru la Lettre, ne me permit pas ſeulement de la lire, mais d'en prendre une Copie, que je la priay de me donner. Elle eſtoit conçeuë en ces termes.

A MADAME**

JE vous conjure, Madame, de ne pas refuſer les Porcelaines que je remarquay hier qui vous avoient plû. Ce n'eſt qu'à cette condition que je vay ſatisfaire voſtre curioſité, & vous dire tout ce que je ſçay

des Porcelaines en general. Comme elles sont devenuës un meuble quasi necessaire, vous avez des Amies qui seront peut-estre bien-aises d'apprendre de vous, dequoy elles parlent quand elles s'entretiennent de ce qui fait une partie de l'ornement des Appartemens les plus somptueux. Il est certain que la plus belle, c'est à dire ce qu'on appelle veritable Porcelaine, vient de la Chine, & que les Chinois qui en font beaucoup exprés pour eux, en font moins de bleües que de vertes, de rouges & de jaunes. Ce qui est cause que nous n'en voyons presque en Europe que de cette premiere couleur, c'est que les Marchands qui trafiquent dans

la Chine ſçachant que nous préferons icy les bleües, n'en choiſiſſent preſque jamais d'autres. Cependant il ſemble que la mode d'en aporter de toutes couleurs ſoit ſur le point de commencer. On ne peut faire de Porcelaine à la Chine que dans une petite étenduë de Païs. On va prendre la terre dont on la forme dans une autre Province que celle où elle ſe fait, car dans la Province où cette terre ſe trouve, il eſt impoſſible d'en faire de bonne, ſoit que la qualité des eaux ſoit contraire, ſoit que le bois ne puiſſe faire un feu aſſez ſec. La terre dont on ſe ſert pour cet admirable travail eſt maigre, menuë, & luiſante. Ainſi,

Madame, quand vous trouvez icy des Porcelaines qui n'ont point cette derniere qualité dans la meſme perfection que les autres, vous ne devez point douter qu'elles n'ayent eſté refaites. En voicy la raiſon. Quand la Porcelaine eſt caſſée, on en broye & pile les morceaux, & ces morceaux ainſi broyez, ſervent à en faire de nouvelles qui n'ont plus l'éclat & la beauté des premieres. Comme les couleurs qu'on y met ne ſont autre choſe qu'une peinture, vous jugez bien que les rouges, les vertes, & les jaunes, ne doivent pas eſtre plus rares que les bleuës. Cependant il eſt tres. vray que la Porcelaine eſt fort difficile à faire, & que le ſecret n'en eſt

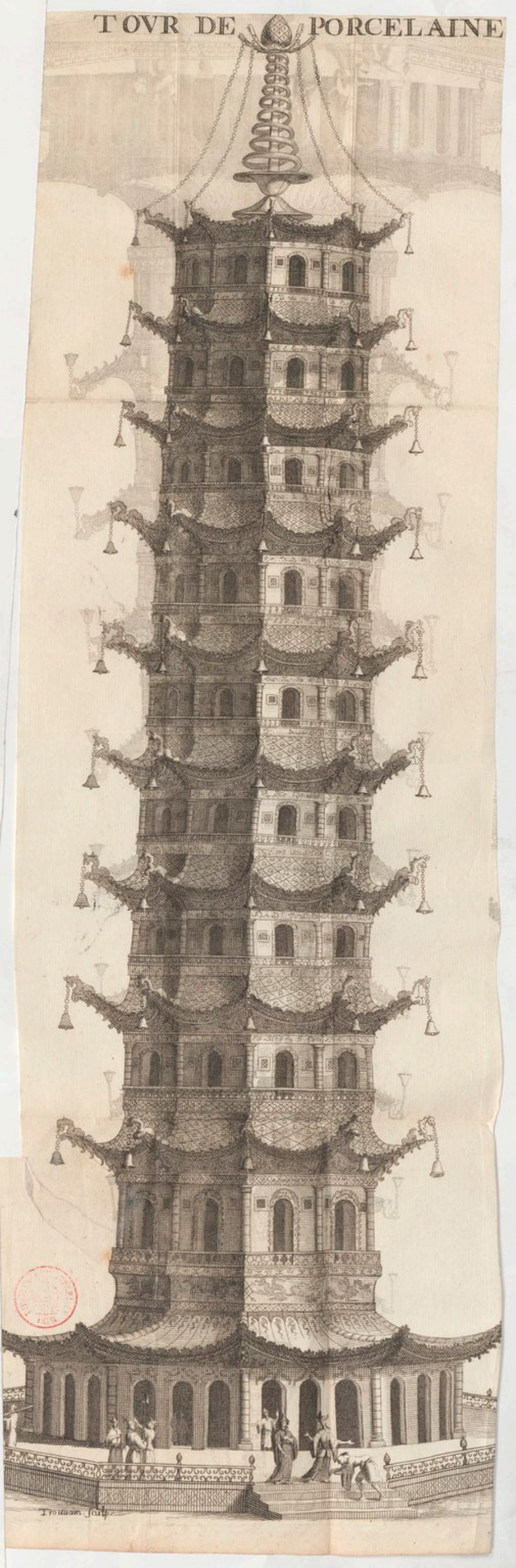
pas ſçeu de tous les Chinois. Cette Science les rend extrémement fiers, & qui en feroit part à d'autres qu'à ſes Heritiers, ſeroit eſtimé tres criminel parmy eux. La terre dont on fait les Porcelaines, ſe prépare de diférentes manieres. Les uns en font dés qu'ils la reçoivent, & les autres tout au contraire la font ſecher juſqu'à ce qu'elle ſoit dure comme un caillou. Ils la broyent, & pilent en ſuite dans des Mortiers ou Moulins, la pétriſſent avec de l'eau, & en forment des Vaſes qu'ils expoſent longtemps au vent & au Soleil, avant que d'y mettre la derniere main. Apres qu'ils ſont bien ſechez, on les met dans des Fourneaux à bois, qu'on bou-

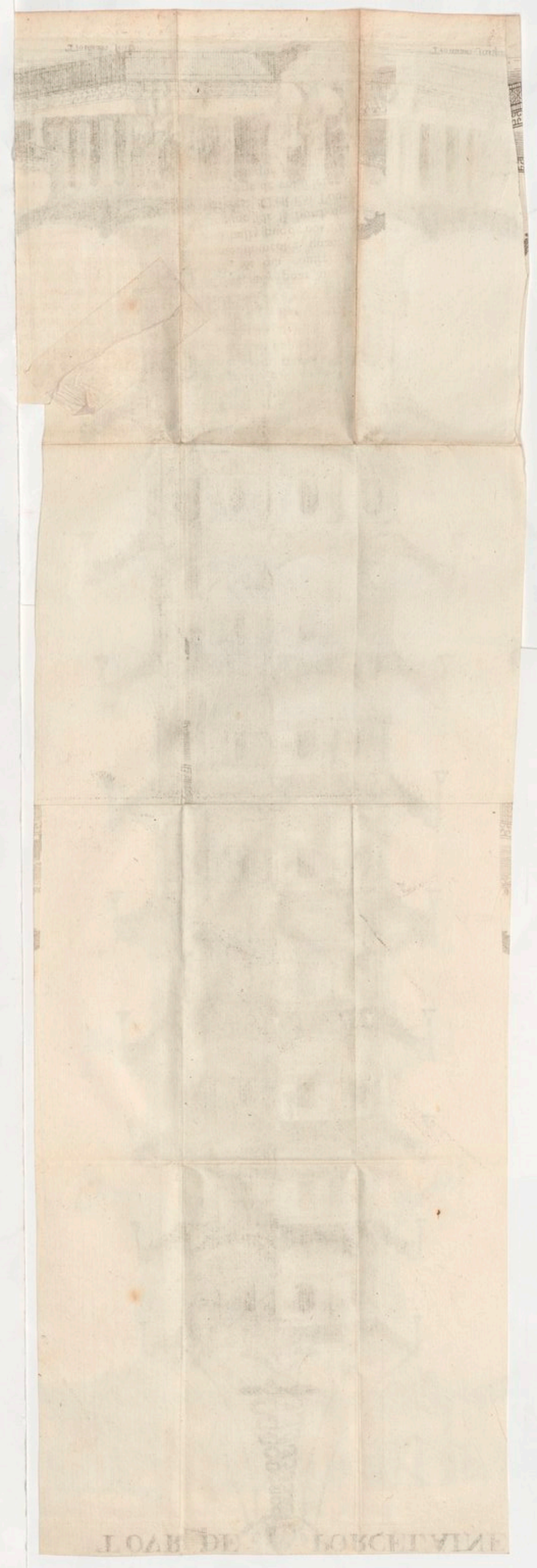
che avec loin, & où l'on entretient le fu pendant quinze jours. On les y laisse encor le mesme espace de temps, afin qu'estant refroidis lentement, ils soient moins sujets à se casser, car l'expérience a fait voir que lors qu'on les a tirez tout rouges hors du feu, ils avoient autant de fragilité que le verre. Ce feu doit estre de bois sec & clair, autrement la fumée gâteroit tout. Les trente jours estant expirez, l'Intendant de ce Mestier vient deboucher les Fourneaux, & en tire le cinquiéme Vase pour l'Empereur. Avoüez Madame, vous qui aimez la Porcelaine autant que vous faites, que vous ne sçauriez lire cet endroit sans souhaiter de vous

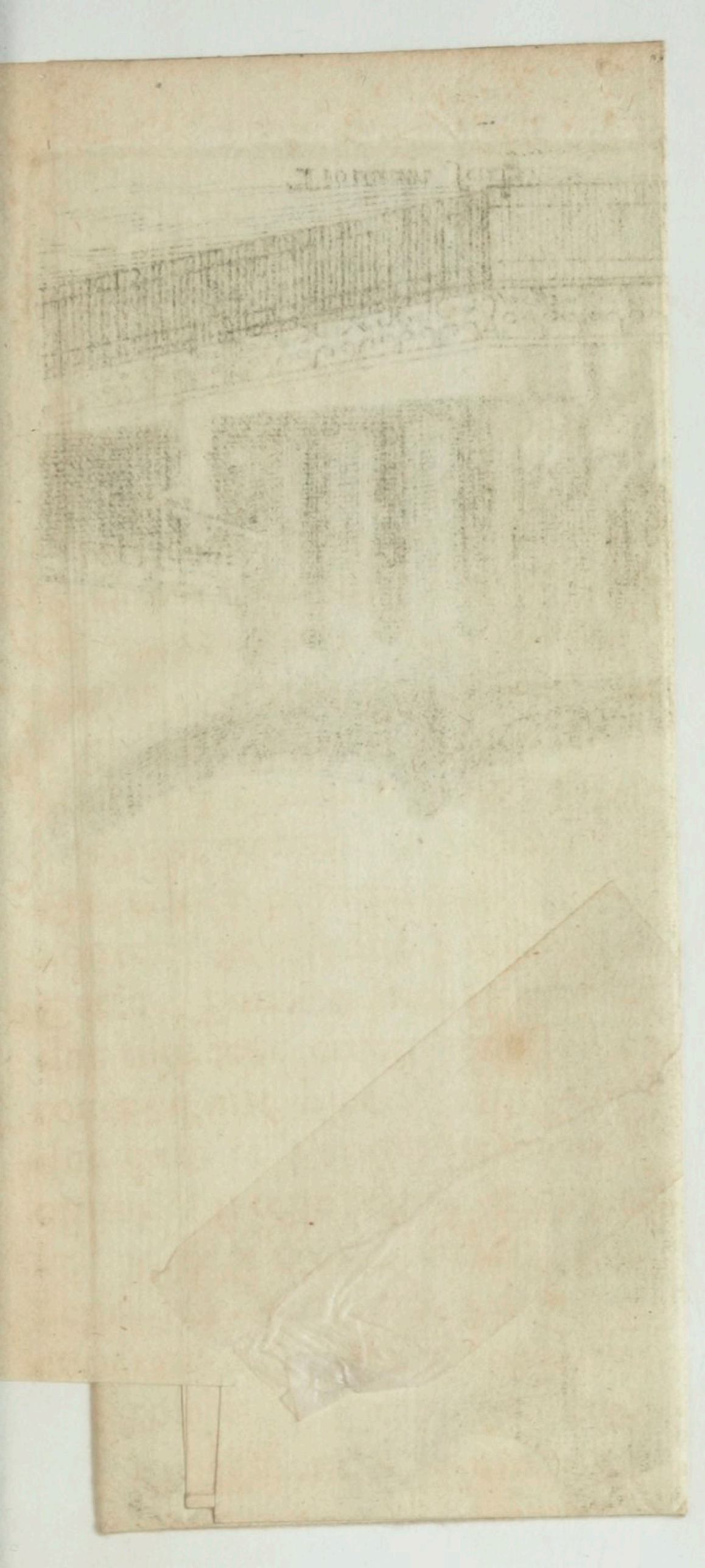
voir Reyne de la Chine, afin d'eſtre maiſtreſſe d'une ſi grande quantité de Vaſes exquis. La bonne Porcelaine a toutes les merveilleuſes qualitez que vous ſçavez qu'on luy attribuë. Elle endure le feu des viandes chaudes, & ce feu ne la fend jamais. Elle ſe rejoint ſi aiſément, & la matiere en eſt ſi unie, qu'eſtant caſſée, elle retient l'eau, pourveu ſeulement qu'on en lie les morceaux avec un fil d'archal. Croirez-vous apres cela ce qu'on vous a voulu perſuader, & que beaucoup de Gens croyent encor aujourd'huy, que la Porcelaine ne ſe fait que de calles d'œufs, ou de coquilles de Mer pilées, dont la poudre ſe garde en maſſe cent ans dans

la terre avant qu'on en forme les Vaſes que nous voyons? Quoy que la Porcelaine ſe faſſe à la Chine, vous pouvez connoiſtre apres tout ce que je viens de vous expliquer, qu'elle n'y eſt pas ſi commune. Cependant il y a un Baſtiment en ce Païs-là tout de Porcelaine, qui paſſeroit icy pour une Merveille, & qui couſteroit des ſommes immenſes, quand il ne ſeroit baſty que de nos Pierres, & meſme ſur le bord de nos Carrieres. C'eſt une Tour que je vous prie de conſiderer dans le Tableau que je vous envoye. Elle peut paſſer pour la huitiéme Merveille du Monde, & paſſeroit peut-eſtre pour la premiere, ſi elle avoit l'avantage

TOVR DE PORCELAINE







de l'Antiquité. Comme elle eſt entierement de ce qu'on appelle icy veritable Porcelaine, le prix n'en pourroit eſtre eſtimé, ſi elle eſtoit ailleurs que dans le Païs. Elle paroiſt toute d'une piece, tant chaque morceau en eſt bien joint. Cette Tour a neuf Etages voûtez, & chaque Etage une Gallerie à baluſtrades qui regne tout autour, & dont l'ouvrage eſt ſi merveilleux, qu'il n'eſt pas poſſible d'en exprimer la beauté. Les Feneſtres de cette Tour ſont rondes, & entre chacuneil y a de petites Ouvertures quarrées qui ſont plus élevées que ces Feneſtres. Ces Ouvertures ſont fer-

mées comme des Jalousies, d'une matiere qui ressemble à de l'argent. Toutes les Porcelaines qui forment cette Tour, sont vertes, rouges, & jaunes. Il n'y en a que tres-peu de bleuës. Quand elles sont frapées du Soleil, le luisant qu'elles ont par elles-mesmes rend un éclat si ébloüissant, que les yeux ne le sçauroient soûtenir. Joignez à cela le brillant des Balustres, des petites Fenestres dont je vous viens de parler, & de neuf toits verts qui sont au dessus de chaque Gallerie, & que le Verny rend luisans. Huit Solivaux dorez & travaillez admirablement, sortent de chaque toit d'un espace égal, de maniere que chaque toit est partagé en

huit pans. Au bout de chaque Solivau pend une petite Cloche de cuivre attachée à une chaîne d'or. Le vent fait quelquefois ſonner toutes ces Cloches enſemble, & elles ont une ſi agreable varieté dans leur ſon, que le plus mélancolique en eſt divertÿ. La pointe de cette Tour eſt ornée d'une Pomme de Pin d'or d'une groſſeur proportionnée à tout l'Ouvrage. Il y a pluſieurs Cercles d'or au deſſous, qui entourent une maniere de Baſton de meſme métal, ſur le bout duquel eſt la Pomme de Pin. Pluſieurs Chaînes d'or pendent des premieres feüilles de cette Pomme, & retombent juſques ſur les bouts des Solivaux qui ſaillent de la voûte du dernier

Etage, & auſquelles pendent les Cloches de cette derniere voûte. J'oubliois à vous dire que le pied de cette Tour eſt environné d'une Terraſſe fort large. Une Baluſtrade la borde, & regne aux coſtez des degrez par leſquels on monte ſur cette Terraſſe. On entre dans la Tour par vingt-quatre Portes rondes, au deſſus deſquelles eſt un toit de la maniere de ceux dont je vous ay déja parlé, mais beaucoup plus grand. Je ne vous dis rien de ce qui ſe voit ſur tout cet Ouvrage, puis que vous pouvez diſtinguer pluſieurs Figures dans le Deſſein que je vous envoye. Il y a pres de huit cens ans que les Tartares ayant envahy le Royaume de la Chine,

obligerent ceux du Païs de dreſſer cette Tour comme un Monument de leurs Victoires.

Il ſera peut-eſtre peu galant de finir ma Lettre, ſans vous parler de ce qui me tient plus au cœur que la Porcelaine; mais, Madame, ſi ce que je vous auray appris ſur cette matiere ne vous occupe pas tout-à fait l'Eſprit, j'eſpere que vous voudrez bien entendre dans toute ſa force, la ſincere proteſtation que je fais d'eſtre tant que je vivray, voſtre tres, &c.

Apres la lecture de cette Lettre, nous èxaminâmes, la Dame & moy, le Tableau de cette Tour. Comme le Coloris y eſtoit, rien ne

parut ſi beau à mes yeux. Ie réſolus auſſi-toſt de la faire graver pour vous. Ie l'ay fait. Ie vous l'envoye. Regardez-la à loiſir, & repreſentez vous les beautez que le Coloris y ajoûte, ou plûtoſt jugez de celles de la Tour meſme telle qu'elle eſt dans la Chine. Ie tâcheray de vous envoyer ſouvent des choſes auſſi curieuſes.

Ie reviens aux Ouvrages d'eſprit. L'Ode Bachique que vous allez voir ſera pour vos Amis de bon gouſt. Elle eſt de ſaiſon. Nous ſommes dans le plus fort des Vendanges.

ODE BACHIQUE.

DAmon, c'eſt une folie
De ſe tourmenter ſi fort,
Pendant le cours de la vie,
Du renom qui ſuit la mort.
Détachons-nous de l'étude,
Rempliſſons ſans ſervitude
Les devoirs de noſtre employ;
Et du Ruſtique incommode
Qui veut qu'on vive à ſa mode,
Mépriſons la ſote Loy.

Quelque avantage qu'on tire
Des Biens & de la Grandeur,
Ont-ils jamais pû ſuffire
Au gouffre de noſtre cœur?
Que du Gange juſqu'au Tage
Un chacun nous rende hommage;
Que l'Amour ſuive nos pas,
Cette gloire eſt importune,

Si parmy tant de fortune
Nous ne nous poſſedons pas.

Renfermons-nous dãs ta Chambre;
Là dans le ſein du repos,
Et ſans froid malgré Décembre,
Nous pouvons vuider les Pots.
C'eſt par le Vin qu'une année
Dure moins qu'une journée;
Il annoblit nos deſirs,
Et c'eſt dans cette Fontaine
Que l'on recouvre ſans peine
La jeuneſſe & les plaiſirs.

Qu'un affamé Paraſite
D'un air ſoûmis & content,
Vienne affronter ma Marmite,
Et s'en raille en me quittant;
Qu'un autre Sauvage en Beſte
Contre toy gronde & tempeſte,
Pourquoy s'en mettre en couroux?
Reputerons-nous injure
Vn pur effet de Nature,
Dont la cauſe eſt hors de nous?

Buvons

Buvons, & de leur foiblesse
Ne nous inquiétons pas.
C'est avoir peu de sagesse,
Que de vouloir plaire aux Fats.
La Pierre Philosophale,
Et l'amitié genérale,
Tromperont toûjours nos vœux,
Et je ne sçay point de voye,
Loin du Vin & de la joye,
Qui puisse nous rendre heureux.

Ménageons l'âge qui passe,
N'en perdons pas un moment.
L'on ne vuide point de Tasse
Dans le sombre Monument.
Il n'est point là de memoire
Des Richesses, de la Gloire,
Des bons Mots, ny des Festins.
Et pour revoir la lumiere,
Il n'est plainte ny priere
Qui fléchisse les Destins.

A quoy bon ces soins extrémes.

Et tous ces vaſtes deſſeins
Qui nous rendent de nous-meſmes
Avant le terme aſſaſſins?
Pour moy, loin du ſot Vulgaire,
Et de la dent du Vipere,
Ie vis plus content qu'un Roy:
Et dés que le Ciel m'envoye
Du bon Vin & de la joye,
Nul n'eſt ſi content que moy.

Quelque panchant qu'on me donne
Pour les plaiſirs amoureux,
En te voyant j'abandonne
Philis, & mes tendres vœux.
Auſſi veux-je que ma veine
Qui pour toy coule ſans peine,
Quittant ce triſte Climat,*
Grave au Temple de Memoire,
Que des rayons de ta gloire
Elle tire ſon éclat.

* C'eſt Ré.

LA REGLE.

VOstre cœur, belle Iris, est-il si pré-
tieux,
Que jamais l'amour ne le touche?
Et s'il ne daigne pas s'expliquer par
la bouche,
Que font les brillans dans les yeux?
Ah ne me dites point tant de si belles
choses,
Iris, tréve d'esprit, le cœur en est ja-
loux;
Des Billets où je vois les fleuretes écloses
Me donnent soupçon entre nous;
Il faut à vos discours des gloses comme
au Code.
I'aimerois cent fois mieux, sans façon,
ny méthode,
Vn Je vous aime *tendre & doux.*

L'AMOVR POETE,

RONDEAU.

FAire des Vers n'est pas chose facile,
Et c'est à tort, belle & jeune Amarille,
Que vous voulez qu'on fasse à tout moment
Quelque Poëme agreable & charmant,
Comme eust pû faire Horace, ou bien Virgile.

Ce me seroit une peine inutile,
Et je perdrois bientost le jugement,
Si je voulois sur vostre éloignement
Faire des Vers.

Mais en voila, ce me semble, un fragment;

Phébus ſans-doute aujourd'huy me
dément.
Ah! je ſens bien qu'une flame ſubtile
Pour vos beaux yeux rend ma veine
fertile,
Et que l'on peut, dés que l'on eſt Amãt,
Faire des Vers.

L'AMANT INDIFERENT,

MADRIGAL.

SI j'eſtois un peu délicat
Sur le plaiſir d'aimer, & d'eſtre aimé
de meſme,
Ie me plaindrois avec éclat
Du jeune Marquis qui vous aime,
Et dont vous faites tant d'état.
Mais vous pouvez l'aimer, inconſtante
& volage,

Je n'en seray jamais jaloux,
Et je souffriray sans courroux
Que vous luy fassiez bon visage.
Marquez-luy mille empressemens,
Accablez-le de vos caresses,
Vous aurez, belle Iris, un grand nombre
d'Amans,
Si vous en avez plus que je n'ay de
Maîtresses.

LETTRE IX.

D'aupres de S. Maixent en Poitou.

IL faut, Monsieur, que je vous apprenne ce que j'ay pensé de l'origine des Mouches. Il n'y a personne qui n'ait oüy parler des Pygmées, & de la guerre qu'ils ont euë long-temps contre les Gruës; mais

on ne ſçait peut-eſtre pas ce qui a eſté la cauſe de leur entiere ruine. En voicy l'Hiſtoire.

Ce Peuple eſtoit fort adonné à l'Amour, & relevoit uniquement de ſon empire ; mais les Hommes en eſtoient inſuportablement jaloux & médiſans, & les Femmes extrémement coquettes. Ainſi l'on ne voyoit tous les jours que querelles entre les uns & les autres, & les Amans (qui le pourroit croire?) en venoient quelquefois juſqu'à tirer l'épée contre leurs Maiſtreſſes apres les avoir accablées d'injures ; mais ny les injures, ny les coups, ne pouvoient changer leur humeur volage. Elles faiſoient leur uni-

que felicité de plaire à tous ceux qui les voyoient, & ne negligeant rien de tout ce qui leur pouvoit attirer une grande foule d'adorateurs, elles irriterent tellement leurs Jaloux, qu'ils perdirent enfin toute patience. Ils ne se contenterent pas de traiter ces Malheureuses de la maniere la plus indigne. Ils s'assemblerent un jour, & resolurent de les exterminer toutes. Cet effroyable dessein s'executa peu de temps apres, & le sang du beau Sexe de cette Nation fut cruellement répandu. L'Amour ayant appris cette desolation, en sentit une si vive douleur, qu'il eust volontiers renoncé à sa qualité d'Immortel, pour trouver la fin de son dé-

plaiſir dans la mort ; mais comme il ne luy eſtoit point permis de mourir, il chercha au moins à ſe vanger de ces Scelerats. Comme ils relevoient de luy, il les fit tous comparoiſtre aux pieds de ſon Tribunal, & les ayant regardez avec des yeux redoutables & pleins de fureur ; Miſerables, leur dit-il, quel crime avez-vous commis, & quels tourmens peut-on inventer qui ne ſoient moindres que ceux que vous meritez ? Vous mourrez, Barbares, & de la maniere la plus douloureuſe, car vous ſerez découpez en mille & mille morceaux, & la couleur de charbon que vous prendrez, rendra un eternel témoignage de la noirceur de

voſtre ame. Le beau Sexe aura deſormais une puiſſance abſoluë ſur vous. Vous porterez toûjours le nom d'Aſſaſſins, & il n'y aura que vos Enfans qui doivent périr avec vous, à qui il en ſera donné un moins odieux, parce qu'ils ſont moins criminels. Si-toſt que l'Amour eut achevé de parler, les Corps de tous ces petits Hommes ſe ſeparerent d'eux-meſmes en mille morceaux, & l'on ne vit plus autour de luy que de grands monceaux de Mouches de toutes figures & de toutes ſortes de grandeur. Les Graces eurent ſoin de les faire porter dans les Magazins de ce Roy des Cœurs, pour les diſtribuer enſuite aux Dames, principale-

ment aux Belles, aux Jeunes, & à celles qui ont de la qualité.

Depuis ce temps-là on n'a point veu de Pigmées ; mais la vangeance que l'Amour prit alors de cette cruelle Nation, devroit estre une leçon profitable à nos Jaloux d'aujourd'huy. Ils peuvent connoistre par là que ce Dieu ne trouve pas bon qu'ils s'établissent en Argus pour veiller incessamment sur toutes les actions des Dames, & qu'il traite de crime la défiance qu'ils ont de leur vertu, qui n'est jamais plus forte que lors qu'elle agit librement. S'ils estoient sages, ils ne se mesleroient point d'en vouloir partager la gloire avec elles, & ils seroient persuadez que la bonté de leur

cœur reglera toûjours mieux leur conduite que la crainte qu'elles pourroiẽt avoir de l'injuſte éclat de leur jalouſie. A-t-on veu quelqu'un qui ſe ſoit repenty de garder trop d'honneſteté ? Celle du Prince de Cleves augmenta la vertu de ſa Femme, & l'eſtime qu'elle conſerva pour luy toute ſa vie, triompha de l'amour que luy avoit fait prendre le Duc de Nemours. Il eſt malaiſé de réſoudre ſi elle fit bien ou mal, en declarant cet amour à ſon Mary. Les ſuites en pouroient eſtre fort dangereuſes; mais que dis je ? C'eſt en cela meſme qu'elle fit paroiſtre que ſon courage eſtoit invincible, car elle voulut ſe ſoûtenir à quelque prix que ce fuſt. Je

ſuis, Monſieur, voſtre tres-humble, &c.

DE LA SEGUINIERE,
POIGNAND.

LETTRE X.

VOus ſçaurez par cette Lettre, Monſieur, que voſtre Mercure s'acquite parfaitement bien de ſon devoir ſelon vos intentions, c'eſt à dire qu'il parvient régulierement juſqu'aux extrémitez de la France, pour nous faire part de vos galantes nouveautez. Si j'en demeurois là, il n'y auroit rien d'extraordinaire à vous aprendre. Vous ſçaurez donc que cette extrémité dont je vous veux parler,

est une Province où sans le se-
cours d'autruy, on ne peut avoir
aucun commerce, par la diffi-
culté qu'il y a d'en entendre
la Langue. Vous en serez assez
persuadé, quand je vous auray
dit que nostre Païs est la Basse
Bretagne. Le Mercure Galant
a besoin d'estre Mercure pour y
reüssir aussi bien qu'il fait. En
effet, il peut vous assurer que
quoy que le Bas Bréton ait la
réputation parmy les Etrangers
d'estre le langage des Démons,
il peut estre le langage des hon-
nestes Gens, puis que le Dieu
d'amour s'en sert. Il peut vous
certifier encor qu'il y a autant
de politesse en ce Païs-cy qu'en
pas-un autre lieu, & qu'il dispu-
tera en galanterie contre tous

les autres. Afin que vous ſoyez perſuadé de ce que je vous dis, je vous fais part des Explications que l'on a données icy à vos Enigmes du Mois de Juin, en attendant quelques traits de l'Amour Bas Breton. Mercure à qui toutes les Langues ſont familieres, aura le temps durant le voyage de cette Lettre, de la traduire en François, pour vous la rendre intelligible.

LE CHAT *de l'Iſle de Bas en Leon.*

Il faut vous avertir, Madame, que c'eſt au nom du Dieu Mercure qu'on m'a envoyé la Lett ſuivante. Sa lecture vous pourroit embaraſſer, ſi vous ne ſongiez pas que c'eſt luy qui parle.

LETTRE XI.

SI je ſuis jaloux de vos Enfans, ce n'eſt pas ſans raiſon. Je n'entens parler que d'eux. Ce ſont des Mercures à bonne fortune, & je ne ſuis plus qu'un Miſérable abandonné de tout le monde. Autrefois les plus belles Princeſſes de la Grece, ſi l'on en croit Meſſieurs les Poëtes de l'Antiquité, m'accordoient des faveurs plus que je n'en voulois. Enfin tout s'empreſſoit à me plaire. Mais helas! cet heureux temps n'eſt plus. Si la Servante d'Alcmene que je ne voulois pas ſeulement regarder lors que Jupiter mon

Pere eſtoit avec ſa Maiſtreſſe, revenoit à preſent au monde, elle me dédaigneroit, & n'auroit des yeux que pour ces heureux Enfans à qui vous avez fait prendre mon nom. Vous leur donnez cet air inſinuant qui plaiſt tant à cette auguſte Princeſſe qui fait ſon plus grand ſoin de l'éducation d'un Prince tout aimable, je veux dire, Madame Royale. J'ay oüy ſortir de ſa bouche des éloges, qui quoy que juſtes, me donnoient un ſecret dépit, & je ne regardois qu'avec des yeux d'envie la faveur que voſtre Mercure Galant s'eſt acquiſe dans ſa Cour auſſi-bien qu'en beaucoup d'autres lieux. Il n'eſt pas juſqu'aux Braves qui ſoûtiennent ſi bien

la gloire de la France, qui n'ayent de l'eſtime pour luy, qui ne le chériſſent, & qui ne s'empreſſent à luy témoigner les juſtes reconnoiſſances qu'ils ont de ſes bienfaits. Ils le conſidérent comme un fidelle Monument où leur gloire éclatera dans les Siecles à venir, où leurs noms vivront en ſeûreté, & donneront de l'émulation à leurs Neveux. Mais je ne conſidere pas que je me détruis moy meſme, & qu'en voulant faire une plainte contre voſtre Mercure, je fais ſon éloge. Voila ce que c'eſt. Il gagne le cœur de ſes Rivaux malgré eux-meſmes, & quelque ſujet de dépit que l'on ait contre luy, on ne peut luy refuſer ce qu'il merite. Il

faut que je reconnoiſſe preſentement qu'il eſt le veritable Dieu de l'Eloquence, que la mienne n'eſt pas d'aſſez haut gouſt pour l'emporter ſur ſes Champignons, & qu'il me fait la Barbe de toutes façons par ſes Enigmes & par ſes agreables diverſitez. Mais enfin, puis qu'il m'a tant décredité dans le monde que je n'oſe plus y paroiſtre ſeul, je vous prie de trouver bon que je voyage en ſa compagnie. Je ne l'incommoderay pas beaucoup, & je vous aſſure que j'auray autant de docilité qu'il le pourra ſouhaiter. Vous trouverez un Billet de Mars, où vous verrez que les Gens de guerre ne diſent pas beaucoup. Il ne vous ennuyera pas tant que celuy de MERCURE.

LETTRE XII.

A Bourg en Bresse.

VNe Societé de Dames fort ſpirituelles, & qui ne vous ſont pas tout-à-fait inconnuës, s'eſt chargée, Monſieur, d'expliquer les Enigmes en Vers qui ſont dans le Mercure du Mois de Juillet. Je n'entre point en lice avec elles. Je m'attache uniquement à l'examen de celle qui eſt en Figure. On a ſi mal réüſſy dans l'application qu'on a faite de la plûpart des précedentes, *à la Paix*, que je n'oſerois la chercher dans le Serpent d'Epidaure. Bien des Gens

pourtant ſont perſuadez qu'on ne ſçauroit trouver un mot qui convienne mieux à ce qu'il nous cache. Ce Serpent ſalutaire qu'on invite avec tant d'éclat, que des Ambaſſadeurs conduiſent en triomphe à Rome, ne peut, à leur ſens, s'ajuſter qu'à cette Paix ſi neceſſaire aux Conféderez, qu'on negotie avec tant d'application, & que les Ambaſſadeurs des plus grands Potentats de l'Europe emmeneront bientoſt de Nimegue, qui eſt figurée par la Ville d'Epidaure. Ces Hommes abatus & languiſſans, que la ſeule preſence du Serpent peut rétablir, ne peuvent marquer que les Ennemis de la France, qu'une Guerre fatale

a abſolument épuiſez. Ceux qui ſement des Fleurs à l'approche d'Eſculape, ces Mimes qui dancent, ces Pantomimes qui ſautent à ſa veuë, ſont ſans-doute une image de la joye des Peuples, & du retour des Feſtes & des Plaiſirs. Cette Explication m'a paru ſi naturelle, que j'ay d'abord crû qu'il eſtoit impoſſible d'y trouver un ſens qui fuſt auſſi juſte. Cependant, Monſieur, le Printemps m'a ſemblé dans la ſuite ne convenir pas moins naturellement à cette Enigme, que *la Paix*. Le Serpent qui commence à paroiſtre dans cette ſaiſon en eſt le ſymbole. L'Hyver eſt dans le ſens de quelques Anciens, une maladie de la nature de celles que

le retour du Printemps diſſipe. L'application des Fleurs qu'on répand devant le Serpent, eſt facile à faire. La Dance & les Poſtures enjoüées dont on ſolemniſe l'arrivée d'Eſculape, s'ajuſtent à tout ce qui paroiſt au retour de la belle ſaiſon. Les Oyſeaux chantent, la Terre fleurit, les Bergers s'animent, l'Amour ſe réveille; enfin, pour ainſi dire, l'Univers eſt en joye, la Nature rit.

D'un Hyver deſolant les mortelles rigueurs,
Ravagent dans nos Champs la verdure & les fleurs
Dont les autres Saiſons avoient paré la Terre.
Les cruels Aquilons qui chaſſent les Zéphirs,

Nous font une cruelle guerre.
Les Oyseaux étonnez, par de foibles
soûpirs
Marquent languissamment le mal qui
les accable;
Pour fuïr un temps si misérable,
L'amoureux Rossignol passe en d'au-
tres Climats.
Tout soûffre, tout languit; la Nature
engourdie
Voit desoler tous ses appas
Par cette affreuse maladie
Qui fait regner par tout la glace & les
frimats.
Il faut pour la guérir le Serpent d'E-
pidaure;
C'est le Printemps, tout chante à son
retour.
Mille nouvelles fleurs sont le fruit de
l'Amour,
De l'empressé Zephire, & de l'aima-
ble Flore.
Les Oyseaux réveillez recommencent
leurs chants,

La

La verdure pare nos Champs,
Les Ruisseaux dégagez de leur prison
de glace,
Joignent leur doux murmure aux soû-
pirs des Amans.
Dans nos Bois fleuris & charmans,
Le Rossignol vient reprendre sa place.
Par tout à l'ombre des Ormeaux,
Sur la gaye & verte fougere,
Le Berger amoureux danse avec sa
Bergere,
Au tendre son des Chalumeaux.
Les ardeurs du Soleil plus vives &
plus belles,
Réveillent la Nature & r'animent nos
ans,
Tout étale à l'envy mille beautez nou-
velles,
Et tout rit icy bas au retour du Prin-
temps.

Voila, Monsieur, tout ce que j'ay pû développer des misteres de vostre Enigme. Ie ne me

flate pas d'avoir donné dans le vray ſens, auſſi je ne vous en parle point auſſi poſitivement que de la ſincerité avec laquelle je ſuis voſtre, &c.

Le Secretaire des Dames de Bourg.

LETTRE XIII.

A Paris.

IL faut, Monſieur, tâcher de répondre à la Queſtion que vous propoſez dans voſtre dernier Extraordinaire, touchant la declaration que la Princeſſe de Cleves fait à ſon Mary.

Dans toutes les affaires, je dis toutes ſans exception, & par-

ticulierement dans celles où il y a le plus à eſperer, & le plus à craindre, quelque vertueux & prudent qu'on ſoit, on ne ſçauroit trop apporter de précautions pour en regarder les ſuites, & ce n'eſt que par les bons ou mauvais évenemens qu'on réüſſit ou qu'on manque, qu'on eſt approuvé ou blâmé, qu'on trouve le bien ou le mal, le plaiſir ou la peine. La Queſtion propoſée n'eſt pas d'une petite conſequence. Il y va de ce qu'une Femme a de plus cher. Il y va d'une foy qu'elle a jurée ſolemnellement, & qui ne tient preſque à rien. L'honneur du Mary y eſt engagé bien avant. La bonne intelligence de l'un & de l'autre eſt en danger. L'u-

nion des deux qui jusqu'alors n'a pas reçeu la moindre attaque, est sur le point de se rompre,& pour comble de malheur, il faut que ce soit cette mesme Femme qui declare sa passion criminelle à celuy qu'elle offence, qui ne peut que s'en choquer, en prendre des chagrins, de la crainte & des déplaisirs. C'est un Mary qui s'est toûjours crû possesseur d'un cœur, duquel si à peine il luy reste l'ombre, ce n'est que par une retenuë, où l'inclination & l'amour n'ont point de part. Les passions ont des degrez de vigueur, & leurs feux ont autant de diferences qu'ils embrasent de diferens sujets. L'amour conjugal est un amour de choix. Il a

la liberté des yeux & des mains. il gouverne ſes mouvemens & ſes actions. Il ne fait rien ſans avoir veu & bien conſideré, & ne ſe conduit que par raiſon. Il ne nous vient point par hazard, & nous ne le prenons qu'avec deſſein prémedité. Nous en faiſons nous-meſmes les chaiſnes plus ou moins fortes.

Il n'en eſt pas de meſme de celuy que l'on ſent pour un Amant. Il n'eſt point forcé, & comme il vient inſenſiblement, il eſt d'inclination. Il ſe forme ſans que nous y conſentions. Il frape le cœur ſans y eſtre appellé. Il s'en rend le maiſtre par force & ſans bruit, & s'attache à la complexion de ſon ſujet.

Le Mary eſt un Homme é-

clairé. Il n'ignore rien de ce que je viens de dire, & aux premiers mots de cette confidence, je le vois changer de couleur. Ses yeux s'éteignent, ſa parole ſe trouble, & à peine a-t-il compris ce qu'il vient d'entendre, qu'il a cent penſées tout à la fois, qui dans leur temps naiſtront les unes apres les autres, & qui ſeront autant de Bourreaux pour le faire mourir de triſteſſe & de dépit, & pour faire repentir ſa Femme tout-à-loiſir de ſon aveu temeraire. C'eſt elle-meſme qui luy donne toutes les aſſurances de cette paſſion étrangere; & comme elle ne peut aimer en deux endroits, c'eſt elle-meſme auſſi qui luy perſuade que celle

qu'elle avoit pour luy eſt entie-
ment ruinée. Il croit que ce
qui l'a pouſſée à luy faire cette
declaration, a eſté un mouve-
ment paſſager & un motif
d'honneur, par deſſus lequel
on paſſe facilement quand on
eſt autant épris d'amour que
cette Femme le paroiſt eſtre
pour ſon Amant. Il ne met
point en doute que cet amour
n'augmente d'autant plus qu'il
ſera traverſé, & que cette re-
traite demandée par un moyen
extraordinaire, ne fortifie ce
qu'elle ſemble vouloir bannir
de ſon cœur. Il s'imagine eſtre
en horreur à ſes Amis, & ne
croit plus avoir de part dans
leur eſtime, non pas meſme dans
celle de ſa Femme, qu'autant

qu'elle en voudra faire paroître pour appaiſer une jalouſie qu'il ne peut vaincre, & qui luy fait tout oſer & tout entreprendre.

Voila, Monſieur, à peu pres les ſuites que je prévois devoir arriver d'une confidence auſſi pernicieuſe que celle-là. En verité y a-t-il apparence que ce ſoit une grande vertu, que d'appeller un Mary au ſecours de ſa foibleſſe ? Du moins ſi l'on veut faire paſſer cette déclaration pour vertu, vous m'avoüerez que ce ſeroit une vertu ſans prudence, & qui pour vouloir trop prévoir, manqueroit de prévoyance dans les choſes où il luy ſeroit le plus avantageux d'en avoir. C'eſt dans l'ab-

fence que les paſſions devien-
nent plus emportées. Le temps
qu'elles ont à méditer leur four-
nit mille & mille ſtratagêmes
pour venir à bout de leurs deſ-
ſeins. Quand cette Femme gar-
dera le ſilence avec ſon Mary, il
eſt vray qu'elle ſouffrira, étou-
fant ſon amour ſans oſer le de-
clarer ; Mais ſouffrira-t-elle
moins dans l'abſence, & ſon
ame ſera-t-elle moins agitée ?
D'une maniere elle voit ſon A-
mant des yeux, de l'autre il eſt
preſent dans ſon cœur. Le
voyant, elle luy parle ; ne le
voyant pas, elle y penſe conti-
nuellement, cherchant dans ſon
eſprit mille moyens pour rom-
pre ſes fers.

Vous pouvez bien juger

quelle eſt ma Concluſion. De quelque maniere que ce ſoit, j'oſe dire qu'il ne faut que la volonté de cette Femme pour ſuccomber, & qu'il ne faut auſſi que ſa vertu pour la retenir; Vertu, qui paroiſtra d'autant plus grande, qu'elle ne fera rien que dans le ſilence. Elle cachera également ſon ſecret, & à ſon Amant, & à ſon Mary; à l'Amant, pour ne pas augmenter ſa paſſion; au Mary, pour ne rien diminuer de la ſienne; & ce ſilence enfin bien diferend d'une confidence ſi dangereuſe, laiſſera mourir l'amour & entretiendra la paix. Je ſuis, Monſieur, voſtre, &c.

LETTRE XIV.

LE Public vous eſt infiniment obligé, Monſieur. Sans vous, Paris auroit bien de la peine à ſe connoiſtre. Les Provinces ne ſe feroient point juſtice les unes aux autres, & les galanteries des Etrangers demeureroient enſevelies dans un long oubly. Ceux qui doutent de cette verité, peuvent conſulter voſtre dernier Extraordinaire. Les Feſtes de Turin & les agreables Ouvrages dont il eſt remply, leur feront connoiſtre que ce n'eſt pas ſans raiſon qu'il a le meſme cours que vos Lettres ordinaires. J'ay lû celle

de Juillet avec un fort grand plaiſir. Voicy mes ſentimens ſur voſtre Enigme en figure.

LE Serpent d'Epidaure eſt le Contrepoiſon.
Les Languiſſans dont on entend es plaintes,
Sont ceux qui du venin reſſentent les atteintes
Et qui demandent guériſon.
Des Medecins fameux, touchez de leurs miſeres,
Portent des herbes ſalutaires
Pour tâcher de les ſecourir;
Pendant qu'un Charlatan monté ſur ſa Machine
Dit pour braver la Medecine
Que ſon Orviétan ſçaura bien les guérir.
C'eſt-luy qu'on voit dans une Place,
Et tous les Joüeurs d'Inſtrumens
Divertiſſent la Populace,

Attendant qu'Harlequin debite les Onguens.

Il ne reſte que la Vipere
Dont je prétens rendre raiſon,
En diſant qu'elle eſt neceſſaire
Pour faire le Contrepoiſon.

LE SOLITAIRE,
de Pontoiſe.

LETTRE XV.

SEñor, Como el Libro de V. M. corre todas las partes de la tierra, ſin deterneſe ſolamente en las de Francia, vino tambien à mi caſa, y me enſeñò V. M. ſer curioſo de ſaber todo loque ſe compone de nuevo para enriquecer el publico, tanto lo que hazen los Franceſes, como lo que obran los Eſtranjeros,

segun muestran las Fiestas de Saboya que su pluma ha eternisadas. Creo pues que la guerra travada entre las dos Naciones, nosera parte para dexar sin lugar alas coplas que me atreno de embiarla, que por cierto salen de muy buena mano. Si las gustare V. M. puede ser que le entregare una corta Novela, que en verdad es la mas linda y curiosa del mundo. Es un juego de la fortuna para acabar un casamiento de un Frances con una Flamenca. Yo le beso muy humilmente la mano como criado obediente de V. M.

Es Cavallero Desdichado.

Ie ne voudrois pas répondre, Madame, que cette Lettre, toute Espagnole qu'elle est, eust esté écri-

te en Espagne ; mais je vous puis assurer avec une entiere certitude, que celle qui suit, quoy que Françoise vient de Madrid mesme, d'où elle a esté envoyée pour moy à un des plus fameux Banquiers de Paris. Comme l'éloignement des lieux demande quelque privilege, vous ne devez pas estre surprise de la voir accompagnée de quelques Explications qui auroient dû estre dans le dernier Extraordinaire.

LETTRE XV.

A Madrid.

VOus serez sans doute surpris d'aprendre, Monsieur, que vostre Mercure ait passé

les Pyrenées, puis que vous n'ignorez pas les raisons qui devroient luy defendre l'entrée de l'Espagne : mais il faut qu'il se fasse jour par tout, & il se sert si bien des aisles de la Renommée qu'il a jointes aux siennes, qu'il n'est lieu de si difficile accés, qu'il n'y penetre ; deserts si cachez, qu'il ne découvre ; ny montagnes si élevées, qu'il ne passe ; témoin les Alpes, dont il y a déja longtemps qu'il a franchy les mauvais pas, pour se faire admirer en Italie. L'on sçait qu'il est connu & estimé en Allemagne, en Pologne, aux Païs-Bas, & en Angleterre ; mais qui se seroit imaginé qu'il le fût aussi en Espagne ? Car vous m'avoüerez, que tout galant qu'il

eſt, il ſe trouve habillé d'une façon à faire peur ; & que pour ſpirituels que ſoient ſes recits, difficilement pourront-ils eſtre bien reçeus en ce Païs. Je ne puis vous diſſimuler que je n'aye contribué à le faire connoiſtre à Madrid ; & quoy que je me ſois un peu expoſée à la ſeverité de l'Inquiſition, je n'ay pû me priver de la ſatisfaction de voir tant de belles choſes que j'avois appris que l'on publioit de luy, & d'en faire part à mes Amies de par-deça, auſquelles ſon langage eſt connu. Il eſt vray que ç'a eſté un peu tard, puis que je n'ay reçeu que depuis peu de jours, tous enſemble, les ſix premiers Volumes de cette année, & l'Extraordinaire

du premier Quartier, qu'une Perſonne de ma connoiſſance a pris la peine de m'aporter de Paris : mais quand l'on eſt ſi éloigné, il eſt mal-aiſé de faire les choſes à temps. Comme toutes les Enigmes que ces Volumes contiennent, s'y ſont trouvées expliquées, à la réſerve de celles du mois de Iuin & de la Lettre en Chiffre de l'Extraordinaire, je n'ay pû m'attacher qu'à la recherche des trois Explications que je vous envoye. Si j'avois moins de timidité que je n'en ay naturellement, j'oſerois me promettre que les ſens que je leur donne ſont les veritables ; mais je ne veux pas me flatter de cette penétration, & j'aime mieux vous aſſurer

d'une autre verité, qui m'eſt parfaitement connuë, en vous diſant, que je ſuis, Monſieur, voſtre tres-humble ſervante,

LA LORRAINE ESPAGNOLETTE.

Explication de la premiere Enigme en Vers du mois de Juin.

QVi voudra ſçavoir qui je ſuis,
N'a qu'à ſonger aux Seaux d'un Puits:
Qui tantoſt pleins, & tantoſt vuides,
Se font la niche tout le jour,
Se précipitant tour à tour
Au fonds de leurs cachots humides.
Abandonnez à tous, chacun leur fait la loy,
Et ſi pourtant leur nom ſe donne aux Sceaux du Roy.
Celuy qu'on veut tirer de ſa ſombre demeure,

N'en ſort preſque point qu'il ne
pleure.
Il n'a n'y pieds ny bras, il n'eſt de chair
ny d'os,
Et ſi l'on l'expoſe à l'orage,
Il ſe plonge toûjours, ſans craindre
le naufrage,
Et rarement on le laiſſe en repos;
Car auſſi-toſt que l'un l'arreſte
Vn autre vient, qui replonge ſa teſte.

Explication de la Lettre en Chiffre de l'Extraordinaire du premier Quartier du Mercure Galant.

C'Eſt à l'Amour, c'eſt à la Guerre,
C'eſt aux ſecrets du Cabinet,
Que je dois tout ce qui me met
Dans le rang que je tiens ſur Terre:
Mais mal-gré tous les ſoins que mes
Maiſtres ont pris,
Ie n'échappe jamais à de certains eſ-
prits,

Pour mieux développer les mysteres de ce Chiffre, il ne faut qu'assembler toutes les premieres Lettres des noms de chacun des Animaux qui le composent, & l'on en formera ces mots. *L'Amour, la Guerre, & les intrigues de Cabinet, m'ont fait naistre, & l'Esprit desbroüille souvent les misteres que je cache.*

LA LORRAINE ESPAGNOLETTE.

L'Explication suivante estoit au bas de la mesme Lettre, mais d'une autre écriture que les deux en Vers. Les dernieres lignes vous feront connoistre de qui elle est.

Explication Allégorique de l'Enigme en figure du mois de Iuin, sur le Combat de la Philosophie de Descartes & de celle d'Aristote.

LE Combat d'Hercule & d'Antée pourroit à mon avis, representer celuy qui se fait de nos jours entre la nouvelle & l'ancienne Philosophie. Celle-cy est parfaitement bien exprimée par le Fils de Neptune & de la Terre ; puis que l'on peut dire que la Philosophie des Peripatéticiens est la Fille des préjugez des sens, & des disputes de l'Ecole ; & que le Simbole le plus naturel de ces préjugez est la Terre qui renferme tous les objets des sens ; & celuy des

Diſputes de l'Ecole eſt Neptune ou la Mer, qui toûjours en action s'excite, & s'emporte pour une choſe auſſi legere qu'eſt le Vent; ainſi que l'on fait dans les Colleges, où l'équivoque d'un terme & l'explication d'une ſimple parole, font tres-ſouvent le ſujet d'une diſpute fort échauffée. Hercule au contraire, qui eſt le Simbole de la Force, repreſente celle de la verité, ou ſi vous voulez, la Force eſt la pénetration d'eſprit de Monſieur Deſcartes & de ſes Diſciples, qui avec leur methode, comme avec une autre maſſuë, ont déja terraſſé la plûpart des Monſtres de la Philoſophie d'Ariſtote, en banniſſant tous ces termes barbares,

vuides de ſens, & intelligibles, dont elle eſtoit remplie. Mais ce combat a cela de merveilleux, que toutes les fois qu'Antée tombe ſur ſa Mere, c'eſt à dire quand l'eſprit retourne à ſes préjugez, & qu'il s'attache à conſiderer ſelon le rapport des ſens, ces qualitez qu'il appelle ſenſibles, il reprend de nouvelles forces pour s'opiniâtrer dans ſes erreurs, & l'on a plus de peine à le vaincre. Mais quand une fois un Carteſien, ou un Philoſophe methodique, a pû l'arracher de ſes préjugez, & tenir expoſée cette Philoſophie obſcure aux rayons du Soleil de la verité, & qu'élevant ſon adverſaire au deſſus de ſes ſens, il luy a fait concevoir la veritable

veritable nature de son Ame, & le caractere essentiel qui la distingue du Corps ; pour lors il le presse par ses vives raisons, luy fait connoistre la foiblesse des siennes, & le peu de solidité de ses fondemens ; & enfin il étouffe dans son esprit les principes de cette ancienne Philosophie, qui depuis deux mille ans s'est étenduë par tout d'une maniere beaucoup plus surprenante, que n'estoit la hauteur prodigieuse d'Antée.

L'on peut remarquer dans la figure de cette Enigme une circonstance, qui favorise extrémement la vray-semblance de cette Explication. En effet l'on y voit, qu'Antée se sentant pressé par Hercule, s'attache

à ſes cheveux, ne pouvant plus luy nuire d'autre façon ; & qu'il veut encor oppoſer à ſes puiſſans efforts cette foible & legere reſiſtance avant que d'expirer. C'eſt ce qui arrive dans la plûpart des Univerſitez, & des Academies de l'Europe, d'où la nouvelle methode commence à bannir l'ancienne Philoſophie ; car ceux qui retiennent encor les principes de celle-cy, & qui ſe voyent obligez de ceder malgré eux, attaquent ceux qu'ils appellent Novateurs par des endroits ſi peu conſiderables, qu'ils font bien connoiſtre qu'ils n'ont rien que de leger à dire, & que ne pouvant les ébranler dans l'eſſentiel de leurs principes évidens, ils

s'amuſent à des bagatelles, comme Antée s'attachoit en mourant aux cheveux d'Hercule, qui l'étouffoit.

Quoy qu'il ſemble que l'Autheur du Mercure ne ſouhaite pas que l'on prenne des Noms inconnus, je ne puis pourtant me faire connoiſtre pour cette fois, que par celuy du

Beaufrere de la Lorraine
Eſpagnolette.

LETTRE XVII.

EN liſant dans voſtre dernier Extraordinaire l'Article qui regarde les Mouches galantes, je me ſuis ſouvenu, Mon-

ſieur, que quelques Autheurs en attribuënt l'origine aux Egyptiens. Ils rapportent que les neuf Muſes eſtant un jour apparuës en forme de Mouches à Ibis, une de leurs plus fameuſes Preſtreſſes, qui n'eſtoit pas moins conſiderable par la beauté de ſon eſprit, que par celle de ſon corps, elle ordonna aux Egyptiens d'adorer les Mouches à l'avenir, pour rendre honneur par là aux Muſes qui avoient bien voulu ſe montrer à elle; & afin d'en conſerver la memoire, elle laiſſa en mourant un certain fond pour ſervir à l'entretien de neuf Mouches que les Sacrificateurs nourriſſoient ſoigneuſement, en ſorte qu'à meſure qu'il en mouroit

une, ils en mettoient une autre en sa place pour en avoir toûjours de vivantes, à l'imitation des Vestales qui entretenoient à Rome le Feu sacré. Mais une peste horrible qui survint, ayant porté la désolation par tout, ces neuf Mouches se trouverent enveloppées dans ce ravage. Les Egyptiens qui resterent apres cette Peste, leur firent de tres-somptueuses funerailles, & afin que la memoire n'en fust jamais effacée, ils voulurent que leurs Femmes portassent des Figures de ces Mouches sur leurs visages. Vous sçavez, Monsieur, que les Egyptiens passoient autrefois pour les Peuples du monde les plus ingénieux, & les plus polis; & que tous les

autres faiſoient gloire d'imiter ce qu'ils pratiquoient. Ainſi il eſt à croire que cette façon de porter des Mouches a eſté ſucceſſivement tranſmiſe chez toute ſorte de Nations, & qu'elle nous eſt venuë par une eſpece de tradition, qui ne manquera pas d'aller à nos Deſcendans. Je ſuis voſtre, &c.

HOUPPIN, *le jeune, de Beauvais.*

LETTRE XVIII.

IL n'y a plus moyen de réſiſter à la tentation de vous écrire; c'eſt, Monſieur, une demangeaiſon naturelle, à laquelle il faut ſatisfaire. Quand les Femmes

ſont une fois enteſtées de quelque choſe, c'eſt grand pitié. S'il y a de la foibleſſe à noſtre fait, elle eſt ſi ordinaire à celles de noſtre Sexe, qu'on n'aura pas de peine à nous pardonner celle-cy. Enfin, Monſieur, chacun en veut taſter à quelque prix que ce ſoit. L'honneur de ſe voir tout de ſon long dans voſtre Mercure à quelque choſe de ſi preſſant, qu'il n'y a pas moyen de s'en defendre. Ce que nous vous diſons n'eſt point compliment. L'on vous en fait tant tous les jours de toutes manieres que vous devez en eſtre rebuté, & puis nous ne ſommes pas accoûtumées à nous faire de feſte mal à propos.

Ainſi pour ne nous meſler de

rien qui ſoit hors de noſtre portée, nous nous en tenons à l'Explication de vos Enigmes. Nous croyons que la premiere n'eſt autre choſe que *le Singe*, & la ſeconde, *la Voix* ou *le Chant*. La crainte de vous faire perdre du temps, nous empeſche de vous dire tout ce que nous en penſons. Pour l'Enigme en Figure elle a bien du raport avec *la Paix* que le Roy donne à l'Europe. Le Serpent d'Epidaure, à qui l'on fit tant d'honneur à Rome, & qui y porta tant de biens, eſt cette Paix deſirée, apres laquelle tout le monde reſpire. Elle fait la joye de tous les Peuples qui la ſouhaitent, & qu'elle va ſoulager.

Nous avons bien de l'impa-

tience de ſçavoir ſi nous nous trompons, & nous voudrions eſtre déja plus vieilles d'un mois que nous ne ſommes, pour voir ſi nous avons bien réüſſy. L'on doit compter noſtre empreſſement pour beaucoup, puis que ce n'eſt pas trop le vice des Femmes que de vouloir vieillir. Nous ſerons bien conſolées de ce coſté là, ſi vous nous ménagez une petite place dans voſtre Mercure, & ſi vous nous croyez en meſme temps vos tres-humbles ſervantes.

Les trois Inſeparables Sœurs du Quartier des Minimes.

LETTRE XIX.

Du Camp devant Deinſe.

VOſtre Mercure, Monſieur, n'eſt pas ſi mignon qu'on le penſe. Il ne fuit ny le Soleil ny la pluye ; & quoy qu'accoû-tumé aux douceurs des Ruelles de Paris, il vient encor avec nous partager nos fatigues. Il s'accommode aſſez de nos Tentes. Il ſuit l'Armée dans tous ſes Camps. Je l'ay vû meſme plus d'une fois dans la Tranchée ; & à force d'occaſions vous verrez qu'il deviendra brave. Pour eſtre nouveau dans la Guerre, il ne s'y prend pas mal. Il en parle en Homme du

meſtier. On ne voit pas qu'il faſſe d'équivoque, & parce qu'il eſt fort aimé, il n'y a point d'Officier qui ne le ſoufre. Tout le monde ſe plaiſt avec luy. Il occupe les Gens agreablement; & s'il en coûte des inquiétudes, ce ne ſont point de celles qui dégoûtent. On reſve ſur ſes myſteres plus d'un jour ſans s'ennuyer. Heureux qui pour les développer n'y paſſe que vingt-quatre heures. J'y donne beaucoup plus de temps; mais je ne m'en applaudis pas moins quand à la fin je trouve un ſens à ſes Enigmes. Voyez ſi j'ay réüſſy dans les Explications que je vous envoye, & me croyez voſtre, &c.

D. L. M.

LETTRE XX.

D'un Desert du Perigord.

IL y a six mois, Monsieur, que je songe à vous écrire, & que je n'ose satisfaire ce desir par la crainte de vous accabler d'une méchante Lettre. Cependant il ne m'est pas possible de resister plus longtemps à l'envie que j'ay de vous entretenir sur vostre Mercure, qui cause le plaisir & l'admiration des plus beaux Esprits que nous ayons. Quoy que le mien soit fort médiocre, & que j'habite un Desert le plus solitaire de la Province, je ne laisse pas d'y goûter plei-

nement l'agreable diverſité de vos Eſcrits. Agréez donc, Monſieur, que je vous faſſe des remercimens de m'avoir donné le ſecret de trouver de la douceur dans ma ſolitude, par le plaiſir que je prens d'y reſver tous les jours à la vie miraculeuſe de Loüis le Grand. Il y a tant de choſes ſurprenantes & d'un éclat ſi nouveau, dans toutes les Actions de ce grand Roy, & vous les repreſentez d'une maniere ſi naturelle & ſi forte tout enſemble, qu'il eſt aiſé de voir que voſtre cœur eſt bien d'accord avec voſtre eſprit, pour publier les loüanges de cet incomparable Monarque. En effet, il paroiſt que la reſpectueuſe tendreſſe qu'il vous

inſpire, & que vous uniſſez ſi bien avec la connoiſſance de ſes admirables qualitez, vous fournit des termes plus touchans & plus ſignificatifs, que ceux dont vous vous ſerviriez ſans doute, ſi vous n'eſtiez animé que de l'eſtime & de l'étonnement que cauſent les ſurprenantes Conqueſtes qu'il fait. Continuez donc, Monſieur, d'écrire d'un air ſi charmant la plus belle & la plus importante Vie de l'Univers, avec cette aſſurance que le ſujet que vous traitez eſt le plus élevé, & le plus rare qui ſe puſt jamais preſenter à voſtre eſprit, puis que tous les ſiecles paſſez & ceux qui viendront, n'auront rien vû & ne pourront rien voir qui approche de ce

grand Prince. Mais comme le récit de ſes grandes & éclatantes Victoires, prend toute l'aplication de noſtre eſprit, & que le mien n'eſt pas capable de ſoutenir l'idée continuelle de tant de choſes heroïques, on ſe ſert de l'invention que vous donnez ſi agreablement pour détourner la veuë d'un ſujet trop ſublime, & l'on deſcend vers cette aimable diverſité, qui ſe trouve à propos dans voſtre Mercure, & qui eſt ſi propre à charmer les peines les plus ſenſibles. Pour moy, je ſens bien que les ſoucis de ma vie diminuënt de la moitié par la douceur que cette lecture me cauſe, & je me flate même de la penſée que vous n'en ſerez point fâché, car je remar-

que à voſtre façon d'écrire que vous avez de la bonté. Il faut meſme que j'en ſois bien perſuadée, puis que je vous écris une Lettre ſi longue. Pardonnez moy, Monſieur, l'ennuy qu'elle vous cauſera, & croyez, je vous ſuplie, qu'il n'y a point de Dame en Perigord qui ſoit plus que je ſuis, voſtre treshumble, &c.

LETTRE XXI.

A Dieppe.

ON eſt fort embaraſſé quand on vous écrit, Monſieur: L'on a dans la teſte mille loüanges à vous donner, & mille remercimens à vous faire,

& voſtre modeſtie ſe cabre mal à propos contre les belles diſpoſitions où l'on eſt de vous dire ce qu'on penſe de vous. Il n'eſt permis qu'à vous ſeul de faire ce que vous defendez ; & ſi l'on ne vous diſpute pas ce privilege ouvertement, c'eſt qu'on craint de déplaire à un galant Homme, qui n'a point d'autre but que d'obliger toute la Terre. Vous contraignez ainſi les Eſprits reconnoiſſans, à chercher de grands détours pour vous loüer, & cette difficulté produit aſſurément une partie des belles Lettres de voſtre Extraordinaire. La diverſité des expreſſions délicates, & peu communes, ſurprend agreablement ceux qui le li-

ſent, car il eſt certain qu'on fait des efforts qu'on ne feroit pas, ſi vous donniez une libre carriere aux reconnoiſſances. Mais comme je vais toûjours d'une extrémité à l'autre, je ſuis le ſeul au monde aſſez effronté pour vous dire que je trouve un petit defaut dans le dernier Extraordinaire. Dites-moy, Monſieur, y a-t-il rien de plus à la mode que le Mercure Galant, & pour eſtre fidelle en mode, ne deviez vous pas plûtoſt en mettre un Tome dans la main de voſtre Dame burinée, que la Canne qu'elle tient? Il n'eſt rien de ſi vray que chacun le prend aujourd'huy pour modelle. Il détruit la Satyre chez les honneſtes Gens. Il aprend l'art de

se faire des Amis de tout le monde, & l'on peut dire qu'il est l'ame de la societé, le tombeau de la médisance, & le triomphe des Muses, puis que chacun s'éforce à l'envie d'en meriter une page, & d'aller à l'immortalité sur les aisles du Mercure Galant. Il n'est pas plûtost arrivé en ce Païs-cy, qu'on se l'arrache des mains pour le devorer. En suite on se caballe pour les Enigmes. On s'échaufe pour soûtenir son opinion, & l'on fait toûjours quelque gageure qui donne une impatience extrême de voir le suivant. Je suis au nombre de ces impatiens Lecteurs, & j'attens avec empressement le premier qui viendra pour m'ôter l'in-

quiétude que me donnent les Enigmes du mois de Juin. La premiere m'a fait reſver plus d'un jour ; enfin un de mes Amis a rencontré l'*Ameçon*. J'en trouve l'aplication aſſez juſte. Les deux Vers, *Et toûjours mon nom ſe donne à ce qui vaut mieux que moy*, nous firent un peu de peine, mais nous les avons donnez aux appas, qui ſont d'un plus grand prix chez une Belle, qu'au bout d'un Filet.

La ſeconde eſt la Couronne d'un Souverain ; & l'Enigme en Figure, veut faire voir (je croy) la Ligue étouffée par Loüis XIV. Je prens les Hollandois pour Neptune, & la Maiſon d'Autriche pour la Terre. La Ligue eſt repreſen-

tée par Antée, ce Geant formidable, à tout autre qu'à nostre grand Roy, à qui le nom d'Hercule convient si bien par ses travaux & par ses forces. Il étoufe la Ligue entre ses bras, c'est à dire avec la Paix qu'il donne à ses Ennemis. On dit pourtant qu'elle respire encor, mais elle ne luy peut échaper, & de quelque maniere que ce soit, il l'étouffera toûjours glorieusement. Je ne suis ny assez vain, ny assez patient pour tenter l'Explication de la Lettre en chiffre, mais je vais vous dire ce que je sçay de l'origine des Mouches.

Vénus idolâtroit Adonis. Elle descendit un jour des Cieux pour s'humaniser avec luy, & l'on

dit qu'elle le trouva dormant dans un Bois, ſi fatigué de la Chaſſe, qu'une Mouche qui ſe promenoit ſur ſon viſage n'eſtoit pas capable de l'éveiller. Cette Deeſſe ſe fit un ſcrupule d'amour de troubler ſon repos. Elle s'aſſit aupres de luy, & l'ayant contemplé quelque temps, elle remarqua que cette Mouche donnoit un nouvel éclat à la blancheur du teint de ſon Amant. Sa paſſion n'avoit jamais eſté ſi violente, parce qu'Adonis ne luy avoit jamais paru ſi beau, & ce fut pour cette raiſon qu'elle mit les Mouches au nombre de ſes Graces, & leur donna le ſoin d'accompagner ſon viſage, mais comme elles ne s'aquitterent pas de leur

employ avec toute la conſtance requiſe, Vénus les métamorphoſa en petits morceaux de taffetas noir qui retiennent encor leur nom, & qui ont paſſé juſqu'à nos Dames avec tous les autres agréemens de cette Déeſſe. Je finis par la Queſtion propoſée.

Quoy qu'une Femme ait pour ſon Mary toute l'eſtime imaginable, & qu'elle ſoit aſſurée qu'il a bonne opinion de ſa vertu, c'eſt toûjours une imprudence de luy confier une choſe qui peut luy donner de grandes inquiétudes, & qui eſt capable de changer les ſentimens de tendreſſe qu'il avoit pour elle. C'eſt le rendre jaloux de gayeté de cœur. Car s'il croit ſa Femme

ſi vertueuſe, il eſt impoſſible qu'il n'ait du chagrin de n'en eſtre pas aimé, & cette jalouſie le peut faire tomber dans une autre plus cruelle, qui eſt de ſoupçõner cette conduite d'une fauſſe confidence pour le tromper plus aiſément; & comme on n'eſt que trop ingénieux à ſe tourmenter ſur ce chapitre, il peut croire encor que c'eſt l'effet d'un dépit qui ſe vange en prévenant la médiſance d'un Favory mécontent. Il y a cent autres moyens d'éloigner un Homme dangereux. La Princeſſe de Cleves eſt excuſable, parce qu'elle ne ſeroit plus l'Héroïne d'un Roman ſi elle n'avoit un caractere extraordinaire. Je croy qu'elle devoit plutoſt ſe laiſſer

laiſſer tenter, que de s'expoſer à la mauvaiſe humeur continuelle d'un Mary, parce qu'un Homme eſt plus heureux d'eſtre trahy ſans le ſçavoir, que d'eſtre le Confident d'une Femme qui le haït le plus vertueuſement du monde. Je ſuis, Monſieur, voſtre, &c.

DE MERVILLE.

LETTRE XXII.

I'Ay ſongé, Monſieur, à ce qui avoit pû donner lieu aux Mouches, dont les Dames font un de leurs agreémens. Voicy ce que j'ay trouvé. Orphée avec ſa Lyre inſpira de la paſſion aux choſes les plus inſenſibles. Il

aima Euridice, & en fut aimé. Ariſtée Roy d'Arcadie, ſoûpira inutilement pour elle. Ce fut en fuyant ſa violence, qu'elle fut morduë au talon par un Serpent. Sa bleſſure fut mortelle. Toutes les Nymphes prirent part au chagrin d'Orphée, & pour punir Ariſtée de l'emportement qu'il avoit eu, elles détruiſirent toutes ſes Mouches. C'eſt luy qui en eſtoit l'Inventeur. La deſcription du Voyage d'Ariſtée vers Cyrene ſa Mere, qui alla conſulter avec luy l'Oracle de Prothée ſur la perte qu'il avoit faite, c'eſt un des plus beaux endroits de Virgile. Prothée répondit, que les Nymphes Amies d'Euridice devoient porter les figures des Mouches

sur leur visage, pour punition de les avoir exterminées; & que Cyrene avec les autres Nymphes de sa cabale, porteroient la peau d'un Serpent autour de leur col, pour appaiser l'ombre d'Euridice. Du moins c'est le sens que l'on donna à la réponse fort obscure de l'Oracle. Mais elles changerent bien-tost ces marques de vengeance en ornemens. Elles embellirent la peau de Serpent d'Ambre & de Perles, & en firent des colliers, & changerent aussi leur Mouches en agréemens, pour donner de l'éclat à leur teint, & enfin ces agréemens en ayant perdu la figure, n'en ont plus retenu que le nom.

LE PROTHE'E,
du Perche.

LETTRE XXIII.

La presente ſet donée à ſtila qu'en appel Loteur du Marcure.

HOneu, Monſeu. Je ſome deu ſabitan de.... Attandé je ne ſavon ſi je vou le devon dire, car j'en voion tan dan voute Marcure qui ne voulon pas dire com i ſapelon, que palſangué je nan diron rian nan pu qu'eu. Es qui ſimaginon qua caure qui ſon des Monſieux & quil avon du bian pu que nou, que je ne fron pas com i feſon; e ſi l'on tan de bian, qui faſſe bone chere, qui mangien des Padri, & qui deſne deu fouas, Je ſomme aſſé contan can je

manjon des poüas o lar ; ma tou ſa ne ſar de rian à lafere, & ſneſt pas acaure de ſa que je prenon la pene & la argueſſe que de von recrire ; ces margué que javon deviné vos Animes, & ſi je voulon vou baillé des Vars de noute façon, car jan ſavon fare da. Tné, luiſé.

Palſangué com dit lotre, en vidan
noute pot,
Couſin Baſquian charchon le mot
De ces deu Marcures d'Animes;
Bouton par eſcrit queuque rimes,
Peuteſtre je les trouvarons
Auſſi bien que ceux qui faiſons
Les biaux Monſieux & les Ma-
dames,
Qui margué penſon dan leu ſames
Qui gna qu'eux pour les deviné.
Quin Baſquian, ſans tan lanterné,
Ie quiens tou fin droit la prumiere,

Ceſt ſtangin large par driere
Où tu ſçais qu'en bouti les doüas
Et qu'en fretille tant de foüas,
Qui chante cari com un Orgue.
Ou des Monſieux à bonne morgue
Vont ſonner deſu un couſſin.
A pargué c'eſt un Traverſin,
Et jan trouvé le mot pour rire.
Mais s'neſt tout, i nou faut dire
Queul eſt de lotre le fin mot,
Quan je devrion boire encor pot.
Tu diſés que c'eſt un Orloge.
Tas marqué meny par ta gorge,
Et j'ay bian pu d'eſprit que toy,
Principalement quant je boy.
Quin, je gagerois ma caboche
Morgué, que ceſt un Tornebroche.

LETTRE XXIV.

A Richelieu.

L'Interruption de mes Lettres n'a eſté cauſée, Monſieur, que par un Voyage que j'ay eſté obligé de faire dans un lieu, où les affaires qui m'y avoient fait aller, m'ont retenu plus longtemps que je ne pẽſois. Je les terminay le plus promptement que je pûs, afin de venir icy joüir d'un Ciel plus ſerein, & d'un commerce plus tranquile & plus ſpirituel. Je n'y fus pas plûtoſt arrivé, que je trouvay voſtre Extraordinaire d'Avril, qui me conſola heureuſemẽt de

tous les mauvais momens que j'avois paſſez dans le triſte ſejour dont je viens de vous parler. Je le lûs avec bien du plaiſir: mais comme il n'en eſt point de parfait, voſtre Lettre en chiffres m'inquieta furieuſement, & me donna une migraine qui me tient encor. Je m'en conſolerois ſi j'étois venu à bout de la déchiffrer. Mais apres trois jours de meditation, je ne ſuis pas plus avancé que je l'eſtois le premier. Cependant

Si l'on a peine à découvrir
De cette Lettre le myſtere,
Ce n'eſt pas manque de lumiere,
Ny faute de clefs pour l'ouvrir.

Je laiſſe donc, Monſieur, cette Lettre, où de bonnefoy

j'avoüe que je ne comprend rien. Pour venir à la Queſtion qu'a fait naiſtre l'Hiſtoire de la Princeſſe de Cleves, & pour entrer d'abord en matiere, je dis qu'une Femme qui ſe deffie un peu de ſes forces, & qui croit ſa vertu en danger en preſence d'un galant Homme qu'elle aime, & qu'elle ne peut ſe diſpenſer de voir, doit éxaminer avec ſoin l'humeur & le tempérament de ſon Mary, avant que de luy faire une déclaration ſi délicate. Car enfin s'il ſe trouve des Hommes à qui il ne ſeroit pas ſeur de faire une ſemblable confidence, il en eſt d'autres d'un naturel ſi doux, & d'une humeur ſi commode, que la meſme confidence trouveroit

credit aupres d'eux. Il eut esté dangereux, par éxemple, d'en faire une de cette consequence à Jules-César, qui ne vouloit pas seulement qu'une Femme fût chaste en effet, mais qui ne vouloit pas mesme qu'on la pût soupçonner. Ce grand Homme qui n'avoit pas moins de délicatesse d'esprit, que de fierté & de courage, n'eut sans doute rien conclu de bon d'un aveu si ingénu. Au contraire Caton d'Utique, à qui son Siecle & dix-sept autres, ont donné le titre de Sage, eut apparemment bien reçeu de sa Femme une confidence de cette nature, puis qu'il ne fit pas mesme difficulté de la donner en Mariage á un de ses Amis qui la luy avoit deman-

dée, & de la reprendre apres la mort de cet Amy. Ce Sage Ancien de l'humeur dont il estoit, eut pris sans-doute pour une action heroïque, ce que l'autre eut taxé de foiblesse, & peut-estre d'infidelité. Mais laissons l'exemple de ces grands Hommes qui ont eu leurs defauts comme leurs perfections; ne consultons que la raison, qui seule doit estre la regle & la guide de tout ce que nous faisons.

Vne Femme dans les combats
Où la question la suppose,
Pour fuir le pas glissant où son amour
l'expose,
Dira-t-elle au Mary son secret em-
barras?
Selon le Monde elle ne le doit pas,
Mais selon Dieu c'est autre chose.

Si bien, Monſieur, que pour répondre à fond à la Queſtion, je croy qu'il y faut diſtinguer deux choſes. Car cette Femme, qu'on ſupoſe avoir de la vertu, ou elle eſt aſſurée de ſortir victorieuſe de tous les combats que ſa paſſion luy peut livrer; ou ſe deffiant de ſes forces, elle craint de ſuccomber aux tentations qui la ſollicitent. Si elle croit en ſortir victorieuſe, & qu'il n'y ait que des combats à rendre & quelque peine à ſouffrir, je ſoûtiens qu'elle ne doit rien dire de ſa paſſion à ſon Mary, parce qu'elle ne le peut faire ſans luy donner une tres-mauvaiſe idée de ſa vertu, & peut-eſtre une jalouſie & des ſoupçons à l'avenir, qui ſeroient

capables de troubler toute la tranquilité de leurs jours. Car enfin il pourroit conclure par l'aveu qu'elle luy feroit, que bien loin d'estre veritablement vertueuse, elle auroit une pente naturelle au vice, puis qu'elle ne peut que par la fuite resister à des tentations dont les Personnes les plus sages ne sont pas éxemptes, & qui sont mesme necessaires pour exercer la constance, & les faire triompher avec plus de gloire. Et s'il est vray qu'on ne puisse estre couronné qu'on n'ait vaincu, qu'on ne puisse vaincre qu'on n'ait cõbatu, & qu'on ne puisse combatre qu'on n'ait un Ennemy qui attaque, on peut dire qu'une Femme qui ne combat qu'en

fuyant eſt plus qu'à demy vaincuë, & que montrant par ſa retraite plus de foibleſſe que de force, elle fait mal juger de ſa conduite à ſon Mary, qui peut croire que ſi la vertu de ſa Femme a triomphé dans cette rencontre en fuyant la preſence de ſon Amant, ſa fragilité la fera peut-eſtre une autre fois ſuccomber, eſtant certain qu'une Perſonne qui n'eſt pas capable de cõbattre, n'eſt pas capable de vaincre, & que la Chaſteté qui n'a pas la Force & la Perſeverãce pour Compagnes, n'eſt pas une veritable vertu. C'eſt dans les troubles de nos paſſions, & dans la rebellion de nos ſens, que cette vertu ſe fait plus remarquer, quand apres de violentes

attaques une Femme soûmet genereusement ces rebelles à la raison, sa gloire en est plus grande, & elle merite des Couronnes & des Triomphes. Mais si n'osant hazarder de combat, elle le fait lâchement, & cherche la solitude comme une place de retraite, elle ne merite ny une censure trop rigoureuse, ny une loüange trop affectée. Et en effet, quoy qu'il fût plus glorieux à cette Femme de combatre de pié ferme, que de fuïr de cette sorte, ce n'est pourtant pas sa fuite que je blâme le plus: je condamne davantage la déclaration qu'elle fait à son Mary du sujet qui la porte à fuïr, puis qu'une Femme dans l'extremité où on nous repre-

ſente celle-cy, eſt toûjours obligée d'éviter le plus grand mal. Or il y a ſans comparaiſon plus de mal à une Femme, de faire à ſon Mary la confidence qu'on ſupoſe, que de luy taire ſa paſſion au peril des combats qu'elle eſt obligée de rendre, pourveu, comme je l'ay dit, qu'elle croye en ſortir à ſon avantage, puis qu'en cette occaſion il n'y auroit qu'elle qui ſouffriroit, au lieu qu'apres ſon aveu, elle feroit ſouffrir ſon Mary, expoſeroit ſon Amant, ſe deſ-honoreroit elle-meſme, & mettroit enfin tout en deſordre. Cependant comme il n'eſt pas toûjours en noſtre pouvoir de vaincre, & que la victoire eſt rare où les combats ſont fré-

quens, si enfin cette Femme estoit tellement assurée de succomber, qu'elle ne pût douter de sa perte, je pense qu'il vaudroit encor mieux qu'elle déclarât à son Mary la passion qui luy fait tant de peine, afin d'en éviter les suites, que de succomber tout à fait aux tentations qui la persecutent; puis que par le principe que nous venons d'établir, de deux maux, il faut toûjours éviter le pire. Or le mal est plus grand de succomber que de fuïr, puis que la fuite ne l'exposeroit pas à tant de disgraces, que le desordre où sa fragilité la feroit tomber luy causeroit d'ignominie. Ce n'est pas mon sentiment seul que je découvre icy, c'est celuy de tous les Peres &

des Caſuiſtes qui traittent doctement cette matiere, dont vous ne prétendez faire qu'une Queſtion galante. J'ay mille Paſſages ſur ce ſujet : mais ce n'eſt pas icy le lieu de les citer, c'eſt ſeulement celuy de finir ma Lettre & de vous aſſurer que je ſuis toûjours voſtre, &c.

DE GRAMMONT.

I'interromps ces Lettres, pour vous en faire voir d'une autre nature. Vous m'avez témoigné eſtre ſi ſatisfaite de celles qui ont eſté écrites ſur les Enigmes en Paroles, qu'ayant découvert que M. l'Abbé de la Valt en eſtoit l'Autheur, je l'ay prié de nous dire ſes Sentimens ſur les Enigmes qui ſont en Figures. Il a eu l'honneſ-

tetè de le faire, & je luy ſuis d'autant plus obligé de la complaiſance qu'il a euë, qu'en me donnant par là une marque de ſon eſtime, il me donne en meſme temps le moyen de ſatisfaire voſtre curioſité. Vous l'aurez peut-eſtre crû Provençal, parce que je vous ay écrit que c'eſtoit d'Aix que j'avois reçeu ſes premieres Lettres. Il eſt vray que quelques affaires l'y arreſtent depuis quelque temps; mais il eſt de Verneüil au Perche, & fait trop d'honneur à ſon Païs, pour ne prendre pas ſoin de vous le marquer.

LETTRES
SUR LES ENIGMES EN PEINTURE,
A. M. L. D. D. S. A
A l'Autheur du Mercure Galant.

LETTRE I.

IE ſerois trop difficile, Monſieur, ſi je n'eſtois pas fort content de l'accueil que le Public a fait à mes premieres Lettres ſur les Enigmes en paroles. Mais, à vray dire, il s'en faut beaucoup que toutes les loüanges qu'on leur a données, ne ſoient ny ſi belles, ny ſi délicates,

que la gloire que vous avez commencé vous-mesme de leur procurer, en les croyant adressées à l'Illustre Duc de Saint Aignan. Il n'y a pas de sort plus heureux pour un petit Ouvrage comme celuy-là, que d'avoir esté assez estimé par une Personne de vostre merite, pour le croire digne d'un Nom si celebre. Je ne prétendois pas à cette gloire; mais vous m'avez fait naistre le desir d'y pretendre. N'estes-vous pas un peu obligé, Monsieur, de faire le mesme honneur á celles-cy, presentement que je vous en prie, vous qui l'avez fait aux autres, sans que je vous l'euſſe demandé? Quand mesme je n'y réüssirois pas autant qu'aux

premieres, il ſuffira, pour leur donner du prix, que l'on ſçache qu'elles luy appartiennent. Je ſens neantmoins beaucoup d'envie de les mettre dans un état où elles meritent ſon approbation. Je ſeray ſeûr apres cela de la voſtre, & de celle du Public. Mais pour ne prendre pas aupres de luy une liberté que je n'ay pas pû luy demander, je vous prie d'y eſtre l'introducteur de mes Lettres. Je vous les adreſſe pour ce ſujet, & je fais comme ces Peuples, qui n'oſant s'adreſſer aux Dieux, parlent à leurs Interpretes pour s'en faire entendre.

LETTRE II.

PUis que vous m'obligez, Monſieur, d'écrire ſur les Enigmes en peinture, je ne puis ſans une extréme incivilité, n'avoir pas cette complaiſance pour vous, qui en avez un fond inépuiſable pour les autres. Il ne s'agit pas neantmoins de peu de choſe. Vous ſçavez que j'avois commencé de me déclarer contr'elles. Il faut prendre d'autres meſures, abandonner un party que vous n'avez pas approuvé, & découvrir les moyens d'en faire de régulieres. Mais pour ne faire pas valoir ma complaiſance au dela de ſon merite, je vous avouë

qu'outre la priere que vous m'avez faite, vos Enigmes en peinture ont beaucoup ſervy à me reconcilier avec elles; & ſans m'arreſter plus longtemps à autre choſe, je vay vous dire comment. J'eſtois bleſſé d'un defaut univerſel des Enigmes de l'Antiquité, dont la peinture eſtoit la plus bizarre du monde. Jugez, Monſieur, ce que l'on devroit dire d'une Enigme en paroles, qui ſeroiẽt ou barbares, ou dans un mauvais ordre; enfin d'un miſerable caractere. Les belles expreſſions, un tour ingénieux, le ménagement juſte de quelques Figures, ne ſervent pas peu à leur beauté. C'eſt la premiere choſe qui ſaute aux yeux, que l'expreſſion de l'Enigme

Enigme en traits de plume, ou en coups de pinceau. La plus belle penſée du monde perd beaucoup de ſon prix, quand elle paroiſt ſans les ornemens qu'elle merite, & ſon éclat eſt obſcurcy par de mauvaiſes manieres de la repreſenter. Comme tout le monde juge de l'Eloquence, parce que le naturel y a bien plus de part que la Rhétorique artificielle, on ne pourroit pas ſuporter les Enigmes en paroles, ſi on ne les voyoit jamais que dénuées des perfections eſſentielles au diſcours. Nous voyons meſme que de toutes les expreſſions, celles de la Poëſie eſtant les plus ſuſceptibles d'ornemens, on a fait la plûpart des Enigmes en Vers.

Mais peu de Gens eſtant capables de juger de la Peinture, on ne peut pas dire combien on gaſtoit par cet endroit l'art des Enigmes. On faiſoit entrer ſans diſcernement dans un Tableau tout ce qui pouvoit ſervir à faire un voile d'une penſée, ſans nulle refléxion aux regles de la Peinture. Voicy, Monſieur, une premiere découverte qui fournira encor un ſujet aſſez important à la Lettre que je vous écriray demain.

LETTRE III.

BIen que le but principal de l'Enigme ne ſoit pas de s'embellir par les charmes de la Parole, ou de la Peinture, il

eſt pourtant tout viſible qu'elle a un grand intereſt à ne paroiſtre pas dans un Tableau extravagant, tel que celuy dont parle Horace aux premiers Vers de ſon Epiſtre ſur la Poëtique. Je n'oſe pas toucher par reſpect à des Enigmes que la Religion a conſacrées, & je ne dois pas en blâmer les Peintures, qui ſont ſans doute fort extraordinaires. Peut-eſtre que ce qui nous y paroiſt de diſproportions, de liberté, de confuſion, eſt plus propre à exciter en nous meſmes l'admiration que nous devons aux Myſteres, que la régularité la plus exacte. Mais que l'on ne croye pas qu'elles ayent échapé à ma memoire. Il me ſemble que ce reproche ſeroit

trop grand, & que ce ne seroit pas une faute pardonnable de sçavoir beaucoup de choses, & de ne pas connoistre celles qui sont dans les Saints Livres, que l'on est obligé de lire chaque jour. Mais ce n'est point ma maniere de mesler dans un discours de pure curiosité, ce qui est santifié par la parole de Dieu, & mesme il y a beaucoup de rencontres où je croy plus meriter par les choses que je n'écris pas, que par celles dont je me sers. Qu'il me soit donc permis icy de suivre la methode des Physiciens modernes. Ils examinent la Nature sans aucune relation à nos mysteres, qui sont beaucoup au dessus de la Nature. Honorons

donc auſſi par noſtre ſilence, les Viſions de nos Propheres, les Images, les Peintures qu'ils nous ont propoſées, quoy qu'elles paroiſſent fort irrégulieres. On les pourroit juſtifier, ſi c'en eſtoit le lieu. Mais apres les avoir miſes à couvert par l'exception que je viens de faire, je ne puis m'empeſcher de vous dire que l'on s'eſt mis ſouvent trop peu en peine de garder quelque bienſeance dans les Peintures énigmatiques que l'on propoſoit. Vous ſouvient-il, Monſieur, de celle d'Eſope? Cet habile Maiſtre en cet Art pouvoit il imaginer un Tableau plus bizarre que celuy de ce Temple appuyé ſur une Colomne, cette Colomne eſtant

entourée de douze Villes qui avoient aussi trente Arcs boutans, avec deux Femmes, l'une blanche, l'autre noire, qui paroissoient courir l'une apres l'autre? Car mettant à part, si toutes ces Figures conviennent bien à l'Année, je demãde, si l'on peut s'empescher d'estre surpris d'un assemblage aussi étrange que celuy-là. Comme il y a des termes qui ne sont point faits l'un pour l'autre, il y a certainement des Images qui ne doivent point aussi se rencontrer. Au reste, les plus grands Hommes ont eu leurs defauts. Ce n'est point par leurs mauvais endroits qu'il faut les imiter. Leur exemple ne peut servir à justifier nos man-

quemens, mais à nous rendre plus attentifs à discerner ceux qui doivent nous servir de modele, leur autorité n'estant pas assez souveraine, pour n'estre pas necessaire que la raison luy donne des bornes. A se regler sur cette raison, il y a peu de Personnes qui ne conviennent que l'on ne doit jamais negliger dans un Tableau ce que les Peintres nomment l'invention, la disposition, le dessein, & les couleurs. On aime assez le plaisir des yeux, & la justesse du bon sens, pour n'entrer pas dans cette premiere remarque. J'ay commencé par elle avec d'autant plus de plaisir, que les Enigmes que vous avez données au Public sont exemptes

de ce defaut. Il n'y a rien qui ne ſoit convenable au ſujet que vous repreſentez. Il n'y a point trop de Figures. Elles ſervent toutes à voſtre deſſein. Il y a de la diverſité dans leurs poſtures. Vous leur donnez des caracteres qui les font connoiſtre. Vous les diviſez auſſi juſte que les Orateurs ont coûtume de faire la diviſion de leurs Harangues. Mais quoy qu'elles ſoient tres bien démeſlées, elles ſont neantmoins liées enſemble, & font cette harmonie, ſans laquelle nul ouvrage n'eſt parfait. Cependant il ſe preſente une objection aſſez conſidérable contre cette remarque. Mais il faut une quatriéme Lettre pour vous la propoſer.

LETTRE IV.

QUoy que l'on soit assez desabusé depuis quelque temps de l'adoration superstitieuse que l'on avoit indiféremment pour tous les exemples des Anciens, tant Grecs que Latins, il y a neantmoins beaucoup de Gens qui ne peuvent encor croire qu'ils n'ayent pas esté *infaillibles*. Ils ne manqueront pas de penser que la bizarrerie des Tableaux énigmatiques a esté jugée necessaire pour marquer nettement les secrets que l'on a voulu representer d'une maniere mysterieuse. C'est ainsi, disent-ils, qu'en usoient les sages Egyp-

tiens, dont tous les Hieroglyphes n'avoient nulle Peinture qui ne paruſt fort abſurde aux yeux. Un œil au deſſus d'un Sceptre, & cent autres Figures auſſi prodigieuſes, eſtoient de leur uſage. La neceſſité de ſe faire entendre rectifioit tout ce deſordre, & ils reparoient la confuſion des traits de leur Peinture, par la diſtinction & la netteté des penſées qu'ils exprimoient. Que l'on ne blâme donc pas les Tableaux d'Eſope; au contraire, que l'on ſoit perſuadé que la beauté des Peintures énigmatiques, auſſi-bien que celle des Chiffres, conſiſte dans une ſignification juſte, & dans la relation que l'eſprit découvre, qui eſt entr'elles & leur

myſtere, & non pas dans la beauté des caracteres, qui ne peuvent ſervir qu'à eſtre le ſpéctacle des yeux. Celuy-cy appartient à l'Eſprit. Permettez-moy, Monſieur, quelques momens de reflexion ſur ce que j'ay à répondre, & de diférer à demain ce qui ſe preſente déja à mon eſprit. Un peu de retardement ne gaſte jamais ces ſortes d'affaires. Il eſt bon de faire ſouvenir les Gens que l'Enigme eſt une Queſtion dificile, non ſeulement pour en découvrir le ſens, mais pour en parler juſte. Je veux bien croire qu'il y a des Gens qui ont le don d'une aſſez grande facilité, pour y reüſſir ſans aucune application. Pour moy, c'eſt tout

ce que je pourray faire, de contenter mes Amis, en écrivant ſur ce ſujet avec aſſez d'attention ; ce que je dis moins pour excuſer ce que je vous écris preſentement, que pour juſtifier un endroit de mes premieres Lettres, qui n'a pas plû à quelques Perſonnes. Mais j'ay aſſez d'une objection, ſans en faire naiſtre une autre. Je ne prétens pas rendre compte à d'autres qu'à vous, apres que je me le ſuis rendu à moy meſme.

LETTRE V.

C'Eſt Horace, Monſieur, qui remarque que la difference eſt toute viſible entre les Arts qui ſont deſtinez aux cho-

ſes neceſſaires à la vie, & ceux qui ne ſont que pour le plaiſir. On ſe contente de tout dans le beſoin. La neceſſité donne le prix où elle ſe trouve. Mais il n'y a rien de ſi bizarre que l'abondance. Elle eſt d'un gouſt tout-à-fait difficile. Il faut que le plaiſir qui la touche, n'ait rien qui la puiſſe rebuter. Je n'ay garde, Monſieur, d'aller pouſſer le lieu commun au dela de mon ſujet. C'eſt aſſez que je réponde à l'objection d'hyer, que le commerce des Hommes eſtant d'une neceſſité indiſpenſable, ce beſoin peut juſtifier tout ce que les Anciens ſe permettoient pour ſe faire entendre. Mais preſentement que nous ſommes dans une abon-

dance tres-grande de tous les moyens qui peuvent ſervir à exprimer nos penſées, & en particulier, que noſtre Langue n'a jamais eſté dans un état plus parfait qu'aujourd'huy, il eſt certain que les Enigmes en peinture ne ſont que pour le plaiſir & le divertiſſement de l'eſprit. Il ne faut donc pas gaſter ce plaiſir par la veuë de Peintures confuſes & irrégulieres. Mais avançons, Monſieur, & diſons quelque choſe de plus nouveau dans cette Lettre. Il eſt fort neceſſaire de faire ſçavoir que la plûpart des Gens ne ſçavent pas diſtinguer l'Enigme de l'Embléme. S'ils ſçavoient qu'il n'y a qu'une ſeule diférence entr'elles, qui eſt que l'Em-

bléme s'occupe à voiler la Morale, & que les myſteres de l'Enigme ſont deſtinez à couvrir les ouvrages de la Nature ou de l'Art, ils ne croiroient pas que les noms d'une paſſion, d'une vertu, ou d'un vice, pûſſent renfermer le ſens de l'Enigme. Tous les Anciens ſont convenus de cette regle. Vous eſtes le plus honneſte du monde, d'avoir pardonné cette faute. Mais vous n'avez pas beſoin de l'indulgence qu'Horace demande pour les Autheurs. Vous ne l'avez pas faite, & vos Enigmes en paroles, ou en peintures, n'ont point eu de veritable ſens, qui n'exprimaſt une choſe ou naturelle, ou artificielle. Ainſi, Monſieur, pour apprendre à

faire de belles Enigmes, la voye la plus seûre est de prendre les vostres pour modeles. Si je vous envoye quelques remarques, elles sont prises d'apres vous. Ce ne sera donc pas le précepte qui formera les exemples, mais les vostres auront donné occasion aux observations que l'on peut faire. Vous ne me serez donc obligé que du soin que j'ay pris de vous étudier un peu, & au lieu de faire le personnage de Precepteur, je n'ay qu'à vous rendre compte, en bon Disciple, de ce que vous m'avez appris.

LETTRE VI.

IL n'y a rien de plus importun, Monſieur, que les Gens qui veulent dire tout. Ce n'eſt pas une médiocre loüange que Pline donnoit à un Peintre, qui avoit l'art de faire conjecturer aux yeux plus de choſes qu'il ne leur en expoſoit dans ſes Tableaux. C'eſt icy une des regles les plus importantes de tous les Ouvrages d'eſprit; il n'y en a point où l'on ne doive ſe preſcrire de certaines bornes. Combien d'Enigmes ridicules j'ay veuës dans ma vie, par une vaine affectation d'épuiſer ſon ſujet! Une des plus grandes beautez de vos Enigmes a eſté, à mon avis,

le choix que vous avez fait de quelque belle circonſtance, & de vous eſtre contenté d'exprimer leur ſens, par le coſté le plus conſidérable. Il y aura des Gens qui ne ſeront pas icy de mon avis. Ils croyent que c'eſt un Article eſſentiel de bien marquer toutes les quatre Cauſes de leur ſujet, avec tous leurs effets. Voſtre *Ino* ne pourroit pas leur plaire, toute naturelle qu'elle eſt. Ils auroient peint des Jardins, pour montrer que la cauſe finale des Caſcades eſt leur embelliſſement. Je ne ſçay pas s'ils n'y auroient point ajoûté quelques Tritons, au lieu de Cauſe efficiente, parce que c'eſt de quelque figure ſemblable que l'on ſe ſert, pour élever

en haut l'eau d'une Fontaine. Vous jugez bien, Monſieur, au ſtyle dont je viens de vous écrire, que ce ſont des Philoſophes de l'Ecole d'Ariſtote qui ſont dans cette opinion. J'en ay vû qui m'ont aſſuré qu'un ſens n'eſtoit jamais ſuffiſamment exprimé, que toutes les catégories n'y fuſſent marquées diſtinctement ; ce qui feroit ſans-doute une rare explication : mais chacun a ſes manieres de penſer. On a bien trouvé à redire à la definition de l'Enigme, que c'eſtoit une Queſtion difficile. On peut bien croire auſſi que le Mot ne doit avoir aucune proprieté, quelle qu'elle ſoit, que l'on n'exprime par quelque ſymbole. Il me ſuffit, Mon-

ſieur, pour n'eſtre pas de ce ſentiment, que vos Enigmes ſoient tournées d'une maniere differente. Pour ne parler que de celle d'*Ino*, ſa chute du haut d'un Rocher eſt une forme tout-à-fait naturelle & propre à la Caſcade. Lors qu'il ſe rencontre quelque choſe qui marque auſſi diſtinctement que cette Figure, il eſt inutile de charger les yeux & l'imagination d'un plus grand nombre de choſes. Tout ce qu'on exprime de trop ne pourra jamais plaire, ce qui me fait ſouvenir que je dois auſſi finir ce ſujet & ma Lettre.

LETTRE VII.

SI vous n'appreniez à noſtre Siecle, Monſieur, à eſtre moins critique que l'on n'a eſté autrefois, je dirois librement que cette varieté prodigieuſe de mots qui paroiſt ſur l'explication de la meſme Enigme, peut venir de ce que beaucoup de Gens ſe ſont meſlez d'en donner, ſans ſçavoir aſſez bien l'art des Enigmes. Car apres tout, j'aimerois mieux m'en prendre à eux, que de dire que vos Enigmes ont eu des caracteres trop univerſels. On ne peut gueres faire plus de tort à un Tableau énigmatique, que de le croire ſuſceptible de tant de

formes differentes. C'eſt le prendre pour ces nuages qui ſont de differens ſpectacles au gré des yeux, qui s'arreſtent à conſiderer le hazard irrégulier de leur ſituation. Ainſi comme les preuves de Philoſophie qui prouvent trop, paſſent pour de mauvaiſes preuves, portant l'eſprit à la fauſſeté de meſme qu'à une veritable concluſion; auſſi les Tableaux énigmatiques où rien ne ſe dévelope qu'avec incertitude, dont les images n'ont nul caractere qui en regle la ſignification, ne ſont pas un ouvrage d'eſprit d'un ſort plus heureux que ces Sophiſmes. Il eſt donc d'une derniere neceſſité de dõner aux Figures des caracteres qui les déterminent à ſignifier

plutoſt une choſe qu'une autre; comme Nealce qui repreſentant un Combat Naval, qui s'eſtoit donné ſur le Nil, peignit un Crocodile au bord de la Riviere, pour la faire connoiſtre par ce ſigne qui n'appartient qu'à elle. La ſituation des Perſonnages, leurs poſtures, quelquefois leurs noms, ſouvent leurs couleurs, les ornemens ou les armes qu'on leur donne, appliquent heureuſement un Tableau à un ſens particulier. Si on avoit fait un peu plus de reflexion ſur ces differences que vous avez eu le ſoin de marquer dans toutes vos Enigmes en peinture, on auroit rencontré voſtre penſée, ou du moins on en auroit trouvé qui y

auroient eu quelque raport. Au reſte on s'abuſeroit auſſi de croire que chaque Figure de l'Enigme ſoit Enigmatique. Il n'y a que la Figure principale du Tableau que l'on doit conſiderer avec deffiance, comme ayant ordre de la part de l'Autheur d'impoſer aux yeux. C'eſt à elle ſeulement qu'il a confié ſon ſecret. Car enfin, Monſieur, ſi toutes les autres eſtoient également myſterieuſes, on ne devineroit qu'au hazard le ſens d'une Enigme, ſans pouvoir rendre compte de ſon explication. Ce ſens ſe dévelope avec méthode. On paſſe icy, comme dans la recherche de toute autre verité, de celle que l'on connoiſt, à celle que l'on ne con-

noſt

noiſt pas. On voit au pied d'un Rocher des Statuës, (l'exemple de voſtre Ino ſe repreſente toûjours,) on les prend pour ce qu'elles ſont. Ce Rocher, ces Statuës, ſervent à découvrir que la choſe qui eſt repreſentée tombant d'enhaut dans l'eau qui eſt peinte au deſſous, a raport avec ce Rocher & ces Statuës. Lors qu'en ſuite on fait refléxion aux choſes diférentes qui ſe précipitent de quelque endroit élevé, la circonſtance de ces Statuës dont on embellit ordinairement une Caſcade, porte plutoſt l'eſprit à ce ſens, qu'à celuy de la pluye, ou d'une fuſée, ou du feu folet, ou de quelqu'autre méteore de l'air. Il eſt d'une plus grande

habileté que l'on ne peut croire, de bien marquer les dernieres diférences des choſes. On ne les connoiſt preſque pas. On les peut apprendre de l'étude de la Nature. Un trait d'Hiſtoire les peut fournir. A mon avis, il eſt toûjours neceſſaire qu'avec celles que tout le monde connoiſt, il y en ait quelques-unes qui ne puiſſent eſtre entenduës que des habiles Gens. Car il eſt vray que l'Enigme haït les profanes, que ſes myſteres n'ont eſté en uſage que pour cacher à leurs yeux la verité, & qu'elle n'eſt pas l'occupation de Gens qui ne veulent s'appliquer à rien, mais l'entretien agreable de cette eſpece de rêverie, qui eſt le charme ſe-

cret de tous ceux qui ont quel-
que gouſt des belles Lettres.

LETTRE VIII.

IE ne prétens pas, Monſieur, vous dire tout ce que l'on peut penſer, ou ce qui ſe trouve ſur les Enigmes en quelques endroits écartez Je parle d'endroits écartez, car il n'eſt point venu juſques à preſent à ma connoiſſance, que l'on ait traité exprés ſur ce ſujet. Aule-Gelle en dit deux ou trois mots au quatriéme Livre de ſes Nuits Attiques. Scaliger s'eſt contenté d'en faire un aſſez grand nombre, ſans en donner de préceptes, luy qui ne les épargnoit pas. Un Aliemand en fit auſſi beaucoup, qui furent au gouſt

du Siecle paſſé, & qui ne le ſe
roient pas à celuy qui regne
aujourd'huy. A vous dire vray
je dois ce que j'en ſçay à quel
ques Peres de la ſçavante Com-
pagnie des Jeſuites. On propoſe
des Enigmes en peinture cha-
que année dans leurs Colleges.
C'eſt un exercice qui contribuë
beaucoup à faire paroiſtre l'eſ-
prit de leurs jeunes Maiſtres,
qui en donnent des Explica-
tions publiques. Il n'y a rien
de plus achevé que ces Explica-
tions. Ils y font entrer ce qu'il
y a de plus beau dans la Poëſie
Latine, pour les embellir. Il
ſeroit à deſirer que l'on pût en
avoir des Recueils. Il ne fau-
droit point s'inſtruire ailleurs
des moyens d'expliquer un Ta-

bleau enigmatique. J'ay souvent souhaité que quelqu'un de ces Peres vouluſt ſe charger de ce ſoin. Je ſuis ſurpris meſmes que du grand nombre qu'il y en a chaque année en France, on ne donne un ordre de choiſir les plus belles, & d'en faire tous les ans un Volume, qui tiendroit ſans-doute tres bien ſon rang entre tant d'autres excellens Ouvrages, & qui ſeroit comme un préſage de ce que l'on doit attendre de la belle éducation qu'ils ſçavent donner à leurs jeunes Gens. Je croirois avoir aſſez réüſſy dans ces Lettres, ſi la viſion que je vous propoſe icy, devenant publique, rencontroit l'approbation de ceux qui peuvent faire executer cette

entrepriſe. Cependant qu'il me ſoit permis, ſur l'autorité de leurs exemples, de faire encor une remarque. Outre les ſymboles dont j'ay parlé, toute la difficulté conſiſte à trouver un raport juſte entre la principale figure, & le ſens qu'elle repreſente. Il eſt vray que ce raport ſe rencontre ſouvent par un pur hazard, que l'étude y a moins de part que la bonne fortune de l'Eſprit, & que cette veuë ſe preſente à peu pres à luy, comme celle du deſſein d'un Diſcours, de la pointe d'une Epigramme, & d'une de ces Reparties promptes, qui ne ſont redevables de leur beauté qu'au feu de l'Eſprit, par le moyen duquel toutes ces apparitions

ingénieuſes ſe preſentent à luy. C'eſt apparemment ce que la Ville de Ham a voulu dire. Mais les regles que l'on a, ſervent à en découvrir la beauté, & à en bien juger, plutoſt qu'à l'invention; ſi ce n'eſt que lors que l'Eſprit s'eſt accoûtumé à ſe donner des idées régulieres des choſes, elles ſervent à le conduire, lors meſme qu'il n'y fait aucune reflexion. Comme l'habitude de la Danſe ſert à donner ces manieres libres & aiſées qui attirent une prompte approbation, dés le moment qu'elles paroiſſent en public: Ainſi il n'a pas eſté inutile d'écrire ce que vous avez ſouhaité de moy. Il y a peu de choſes qui ne ſoient à vous, Monſieur, puis

que je les ay prises sur le modele de vos Enigmes, & qu'elles m'ont esté dictées par la passion de vous obliger.

On ne sçauroit raisonner plus juste qu'a fait M. l'Abbé de la Valt dans toutes ces Lettres, où si vous en exceptez ce qu'il dit de trop obligeant pour moy, vous ne trouvez rien qui ne contente l'esprit, & qui ne l'éclaire sur ce qu'on doit penser des Enigmes. Ie ne doute point que ceux qui se font un plaisir de les expliquer, n'y cherchent à l'avenir d'autres sens que ceux de l'Envie, de la Ialousie & de la Chasteté, puis qu'il leur apprend que l'Enigme devant servir de voile aux Ouvrages seuls de l'Art ou de la Nature, les

noms d'une passion, d'une vertu, ou d'un vice, n'en peuvent jamais renfermer le sens. Ie passe à un autre genre d'Enigmes, si on peut donner ce nom à tout ce qui est obscur. Ie parle de ma Lettre en Chiffre du dernier Extraordinaire, qui est demeurée un secret impénetrable pour vous & pour vos Amies. Beaucoup d'autres ont renoncé à la déchiffrer; & d'un tres-grand nombre de Personnes qui ont essayé d'y réüssir, il n'y en a eu que cinq qui en soient venuës à bout. Ie vous envoye leurs Billets pour ne rien oster à leur gloire. Vous serez surprise, vous qui avez crû la chose tres-difficile, de trouver des plaintes du contraire dans le premier.

I. BILLET.

LE plaiſir que nous avons ſans peine eſt ſi peu charmant, que je vous avouë que je n'en ay pris aucun à déchifrer voſtre Lettre, qui ne ſignifie rien autre choſe que, *Les Nulles qui ſont au devant de chacque* E, *empeſcheront de me découvrir.*

En effet, Monſieur, ces ſortes de Lettres ſont ſi faciles quand elles ne ſont pas plus embaraſſées, qu'elles ſe liſent preſque auſſi aiſément que ſi elles eſtoient écrites avec des caracteres ordinaires. C'eſt ce qui me fait prendre la liberté de vous dire, que ſi vous ſouhaitez don-

ner plus de ſatisfaction au Public, vous devez luy en propoſer où il ſe trouve quelque maniere de difficulté, puis que c'eſt elle qui donne le prix à la Victoire & à la Vertu. Je ſuis voſtre, &c. GUILLOIRE.

II. BILLET.

SI l'Autheur de la Lettre en Chifres avoit davantage multiplié ou diverſifié ſes Nulles, il me ſemble qu'il nous auroit mieux caché ſon ſecret, & qu'il auroit eu plus de raiſon de nous dire; *Les Nulles qui ſont, &c.* F. L. FRONTEAU C.

III. BILLET.

IE croy, Monſieur, apres avoir bien médité ſur voſtre Lettre de Chifre, & avoir remarqué que le Loüis d'or n'eſt jamais ſeparé de la Clef, je croy, dis-je, que l'explication eſt, *Les Nulles qui ſont, &c.* LA GRANGE.

IV. BILLET.

VOicy, Monſieur, l'Explication de la Lettre en Chifres du ſecond Tome de l'Extraordinaire; *Les Nulles qui ſont, &c.*

L'ABBE' BOUTIXELLE,

que vous avez oublié parmy ceux qui ont trouvé le ſens de l'Hiſtoire Enigmatique de la Ionction des deux Mers.

V. BILLET.

JE veux bien, Monſieur, avoüer de bonne foy que voſtre derniere Lettre en Chifres m'a donné plus de peine à déchifrer que n'avoit fait la premiere. Le caractere inutile que j'y ay trouvé ſouvent repeté a eſté la cauſe de mon embarras. Ce caractere que les regles de l'Art me faiſoient prendre pour un E, ou pour un A, y accompagne un autre qui eſt repeté de la meſme ſorte, & que je pris d'abord pour l'une de ces deux lettres. Ainſi je m'imaginay que c'eſtoit du Latin que vous nous donniez; mais cette penſée ne s'accommodant pas aux conje-

ctures qu'on doit tirer de la matiere que l'on ſoupçonne, & des Perſonnes à qui l'on écrit, je jugeay d'abord de la matiere qu'elle ne pouvoit eſtre que galante, & que la Langue Latine n'y pouvoit avoir aucune part. Quant à la Perſonne, apres avoir conſideré que c'eſtoit à une Femme que vous adreſſiez voſtre Lettre, je n'eus point de peine à me perſuader qu'elle devoit eſtre écrite en Langue naturelle du Païs. Cette détermination me fit examiner les deux caracteres de plus pres, & ayant remarqué que l'un accompagnoit toûjours l'autre, je conjecturay que les deux enſemble ne faiſoient qu'une ſeule lettre. Je n'y en remarquay au-

cune qui fuſt ſeule. Cependant c'eſt la premiere conjecture pour trouver l'A & l'Y, car il n'y a que ces deux lettres ſeules qui faſſent un mot par elles-meſmes, l'O vocatif n'entrant preſque jamais dans un diſcours écrit. D'ailleurs dans la compoſition des mots François, l'O n'en termine jamais aucun, ſi ce n'eſt des mots de Villes, de Rivieres, & de Familles. Apres avoir connu avec certitude qu'il y avoit une lettre inutile, je n'eus pas de peine à trouver, *Les Nulles qui ſont, &c.* Je ſuis voſtre, &c. ROBBE.

Vous voyez, Madame, par la lecture de ces Billets, que le déchiffrement de cette Lettre n'a pas

couſté beaucoup à ceux qui l'ont fait. Vous ne devez pas vous étonner qu'ils ſoient en ſi petit nombre. Peu de Gens ſe ſont addonnez juſqu'icy à cette étude. Ainſi ceux qui ne s'y ſont point appliquez ne ſçauroient déve[illegible]per le Chiffre le plus facile, au lieu que les Sçavans en cette matiere, c'eſt à dire, ceux qui ont pris l'habitude de déchifrer, ne ſe trouveroient que fort peu embaraſſez des plus difficiles qu'on leur pourroit propoſer. Mais comme ce n'a pas eſté mon deſſein de travailler ſeulement pour ce petit nombre dont la penetration de l'eſprit ne pouvoit m'eſtre inconnuës, j'ay donné des Lettres aiſées ſur le Chifre, afin que le Public qui les voit, & les examine apres vous, appriſt peu à peu à

débroüiller le secret qu'elles renferment. Cependant quelque facilité qu'il y ait eu à le découvrir, je voy bien, puis que si peu de Personnes l'ont fait, qu'on ne reüssiroit pas davantage à celles que je pourrois encor donner quoy qu'également faciles, si je ne prestois pour cela le secours des Regles principales, dont on se doit servir pour déchifrer. Ie suis trop obligé au Public du favorable accuëil qu'il fait à mes Lettres, pour ne tâcher pas par toute sorte de moyens de luy en rendre la lecture profitable. Ie ne doute point qu'apres que ces Regles luy seront connuës, il ne s'attache avec plaisir à dévoiler le mystere des nouveax Chifres que je vous envoyeray. C'est une science avantageuse, qui peut servir en beaucoup

d'occaſions, & par laquelle on peut eſtre utile à ſon Prince.

Regles pour apprendre à déchiffrer.

LA premiere choſe qu'on doit faire dans le déchifrement, c'eſt de compter s'il n'y a point plus de vingt-trois caracteres diférens dans la Lettre qu'on veut déchifrer. S'il s'en trouve davantage, c'eſt une marque qu'il y en a de doublez ou d'inutiles. Les inutiles ſont ce qu'on appelle communément des Nulles, & on doit appliquer ſes premiers ſoins à les découvrir, parce qu'elles empeſchent de connoiſtre les autres lettres. Il faut en ſuite

compter combien de fois chaque caractere eſt repeté, & le marquer à part pour en faire la comparaiſon. Celuy qui l'eſt davantage, eſt infailliblement la lettre E, parce que c'eſt celle dont on ſe ſert le plus dans noſtre Langue. Elle entre dans beaucoup de monoſyllabes de deux lettres, qui ſont, *ce*, *de*, *je*, *le*, *me*, *ne*, *ſe*, *te*; & quand vous eſtes une fois aſſuré de l'avoir trouvée, elle vous fait connoiſtre preſque ſans peine les conſones qui la précedent dans ces meſmes monoſyllabes. Un moyen infaillible de la découvrir, c'eſt quand vous trouvez un caractere doublé à la fin d'un mot, comme dans celuy d'*Année*, car cela n'arrive qu'à

l'E dans noſtre Langue. Cette lettre eſtant trouvée par le moyen des monoſyllabes que je viens de vous marquer, ſi vous la rencontrez à la fin d'un autre monoſyllabe de trois caracteres diférens, ce mot doit eſtre *que*. Si elle eſt au commencement, ces trois caracteres doivent ſignifier *eſt*, & par là vous connoiſſez les lettres S, T, Q & V. Si les caracteres qui marquent ces deux dernieres lettres, & qui vous ſont déja connus, ſont accompagnez d'un troiſiéme qui ne ſoit point E, ce troiſiéme eſt aſſurément un I, & le mot eſt, *qui*. C'eſt un de ceux qui liënt davantage le diſcours. Si ce meſme caractere que vous avez reconnu pour la

lettre E est au milieu de deux autres qui faſſent un monoſyl-labe de trois lettres, ce mot ſera *ces*, *des*, *les*, *mes*, *ſes*, ou *tes*, ſelon que le ſens du diſcours le demandera, & vous pouvez connoiſtre ainſi preſque toutes les conſones.

Quand on rencontre quatre caracteres enſemble, dont le troiſiéme eſt ſemblable au premier, ce mot eſt ordinairement, *Vous*.

En voila aſſez, Madame, pour vous rendre facile le déchifrement d'un Alphabet regulier, qui ne dépend que de la connoiſſance de la lettre E; mais comme on y meſle preſque toûjours des Nulles, & qu'on employe tres-ſouvent cinq ou

ſix caracteres differens pour marquer la meſme lettre, alors ce mēſme déchiffrement ne ſe peut faire que par une forte application d'eſprit à trouver les caracteres qui ſont doublez ou inutiles. Ie veux bien meſme vous avoüer, que vous aurez cet embarras dans le nouveau Chiffre que je vous envoye, & peut-eſtre, toute avertie que vous eſtes, aurez vous encor de la peine à le débroüiller. Il eſt tout de vieille Monnoye d'or & d'argent de France, & étrangere. I'ay crû que vous ne ſeriez pas fâchée d'apprendre à la connoiſtre en examinant quelles lettres chaque eſpece peut ſignifier. I'auray ſoin de vous faire voir toûjours quelque choſe de nouveau & de curieux dans tous mes Chiffres.

Comme cette Lettre eſt extraordinaire, vos Amies me permettront s'il leur plaiſt, d'y meſler extraordinairement quelques lignes de Latin, pour vous faire voir l'explication que pluſieurs Perſonnes d'eſprit ont donnée aux ſix monoſyllabes écrits ſur l'œuf de ce prodigieux Serpent, dont je vous parlay dans ma Lettre du mois de Iuillet. Ce fut au Village de Pouſſan prés de Montpellier qu'on le trouva. Vous vous ſouvenez que ces monoſyllabes eſtoient ou, pa, re, ma, ne, pa. *Ce ſont autant de commencemens de mots qui ont eſté achevez de cette ſorte.*

Ovationem parat Rex Maximus nectens Pacem.

LOÜIS LE GRAND *faiſant la Paix, Se prépare un Triomphe à n'oublier jamais.*

Vn bel Esprit de Montpellier les a expliquez ainsi.

Ovo parturito regnum manebit pacificum.

L'œuf qu'on a découvert de ce Serpent horrible,
Rendra le Royaume paisible.

Mr Brossard, Conseiller au Presidial de Bourg en Bresse, apres avoir dit que plusieurs vouloient que ces Caracteres signifiassent

Ovationes Regi pararæ Martem nefarium pacant.

Les Triomphes au Roy justement appprestez,
Vont faire du Dieu Mars cesser les cruautez,

ajoûte qu'il croit que les Syllabes gravées

gravées sur l'œuf de ce Serpent monstrueux, ne marque rien autre chose que ce que disent les anciens Naturalistes de la nature du Vipere, qui en naissant donne la mort à sa Mere, & vange celle de son Pere par là, la femelle coupant la teste du mâle lors de leur accouplement.

Ovum restituit Patrem, Mater necatur partu.

Si l'œuf fait revivre le Pere,
L'enfantement est la mort de la Mere.

Voicy ce qu'a écrit sur ce sujet le jeune Solitaire de Langon.

Il estoit juste qu'une Action aussi genéreuse que celle que vient de faire le Roy en donnant la Paix à toute l'Europe, écla-

taſt par quelque Prodige ſurprenant & tout extraordinaire. La Nature en a voulu marquer de la joye, en imprimant ſur un œuf, d'un caractere ineffaçable, ces paroles, *ou, pa, re, ma, ne, pa.* L'invention d'écrire eſt nouvelle, & il falloit que l'encre fuſt bien ſubtile pour penétrer le corps d'un gros Serpent. Cela ne s'appelle pas écrire ſur des feüilles de Cheſne, comme faiſoit la Sybille de Cumes. Auſſi le ſujet eſt-il de plus grande importance, puis que c'eſt la Prophetie de la Paix dont nous voyons l'accompliſſement.

Ovo patefacto Reges manebunt pacifici.

L'œuf trouvé nous apprend que banniſſant la Guerre,

Les Roys vont rétablir le calme sur la Terre.

L'explication qui suit est plus particuliere.

Ovabit pace Respublica, mactabuntur Nemetes Paladino.

Quand la Hollande en paix gouste un bien sans égal,
Vers Strasbourg quel sang verse un vaillant Mareschal!

Tandis que la Paix arrestée avec la Hollande donnoit lieu aux Peuples qui composent cette Republique de se réjoüir de leur bonheur, M^r le Mareschal de Crequy a remporté de grands avantages sur les Allemans. Il est designé par ce mot de Paladin, *qui estoit autrefois une dignité fort renommée. C'est en effet aux an-*

ciens Paladins *que les Mareſchaux de France ont ſuccedé.* Nemetes, *ſont les Peuples de la Germanie d'entre les Villes de Strasbourg & de Mayence, dont Céſar dans ſes Commentaires, & Pline liv. 4. chap. 17. ont fait mention. Ces curieuſes Obſervations ſont deuës à M. Allard, dont vous avez veu pluſieurs Lettres ſous le nom de l'Hermite de S. Giraud.*

Le Medecin Solitaire de Taraſcon en Provence, qui regarde les Caracteres imprimez ſur l'œuf du Serpent, comme un de ces Prodiges qui n'arrivent jamais que pour annoncer de grands évenemens, dit que puis que nos Modernes aſſurent que toutes choſes dérivent des œufs, que les Anciens en ont fait naiſtre leurs Divinitez, & que les

Augures en tiroient des conjectures pour ce qui devoit arriver, il ne doute point que l'œuf d'un Animal qui eſt le Symbole de la Sageſſe, & qui a paru dans l'Empire & ſous le Regne de Loüis le Grand, ne nous prophetiſe que cet Auguſte Monarque qui n'a jamais eu d'égal en puiſſance ny en vertu, ſera ſuivy en tous lieux de la Victoire.

Ovanti Palma Regi manebit nemini pari.

Ce Roy qu'aucun n'égale en ſes nobles Conqueſtes,
Verra par tout pour luy des Palmes toûjours preſtes.

Quelques-uns ont expliqué ces Caracteres ſur l'impoſſibilité de les expliquer.

Ovum patefacit reconditum manuſcriptum nemini patens.

L'œuf nous découvre un Manuſcrit caché,
Dont en vain le ſens eſt cherché.

D'autres au contraire veulent qu'il n'y ait rien que de naturel dans ces paroles trouvées ſur l'œuf. Voicy ce qu'ils diſent. Comme une Groiſeille ou une Ceriſe ſe trouvent marquées ſur quelque membre d'un Enfant nouveau né, par la forte impreſſion que ces ſortes de choſes ont faite à l'imagination de la Mere : de meſme quelque feüillet d'un Breviaire ou Miſſel dont les lettres ſont rouges en partie, peut avoir eſté laiſſé parmy les ordures d'un fumier. Le Ser-

pent les aura regardées fixement, lors que le Soleil dardoit ſes rayons deſſus. La ſympathie qu'il y a entre cette couleur rouge, & la meſme couleur qui eſt aux yeux du Serpent, aura fait une forte impreſſion qui aura émeu l'imagination de cet Animal; en ſorte que l'œuf ſe ſera trouvé diſpoſé à recevoir les lettres qu'on y a veuës. Si on demande pourquoy ces lettres ſont deux à deux, on peut répondre que peut eſtre les autres lettres rouges eſtoient effacées par l'ordure, ou que cela s'eſt fait à diferentes repriſes, ſelon que les rayons viſuels denoient par ligne droite ſur deux lettres, n'en pouvant comprendre davantage.

Vous en croirez ce qu'il vous plaira. Il eſt certain que nos Anciens Druïdes prenoient pour Enſeigne un œuf de Serpent, & qu'ils croyoient qu'il contribuoit beaucoup à la Victoire. Ils vouloient meſme que le Serpent marquaſt la Concorde, & c'eſt pour cela qu'ils faiſoient porter le Caducée de Mercure en ſigne de Paix, parce que deux Serpens s'y voyent embraſſez. Cette remarque a donné lieu à Mr Portes, Preſtre & Docteur de Lyon, de faire cet Epigramme Latin. Vous l'expliquerez à vos Amies.

Anguibus oviparis concordia naſcitur armis.
Serpentis partus Omina pacis habẽt.

Le meſme M. Portes a fait

l'Anagramme des six Caracteres du Serpent par ces mots sans aucun changement de lettres,

PONE ARMA, PAVE.

Ce qu'il y a d'admirable, c'est que plusieurs Personnes ayant entrepris de les expliquer en des lieux fort éloignez l'un de l'autre, semblent s'estre communiqué leurs pensées en n'y cherchant aucun autre sens que la Paix. Croiriez vous, Madame, que Nostradamus l'eust prédite par cet œuf? Voicy ce qu'on asseure qui se trouve dans ses Centuries.

PROPHETIE
DE MICHEL NOSTRADAMUS.

L'An sept & huit le Serpent concevra.
Par le cousteau l'œuf écrit paroistra.
Lors la valeur à nulle autre seconde,
Pourra dõner la Paix à tout le monde.

On n'a pas ſeulement expliqué ces caracteres de l'œuf du Serpent ſur la Paix. L'Enfant monſtrueux de Toulouſe en a eſté un préſage. Vous le trouverez dans cette Lettre.

LETTRE XXV.

A Rheims.

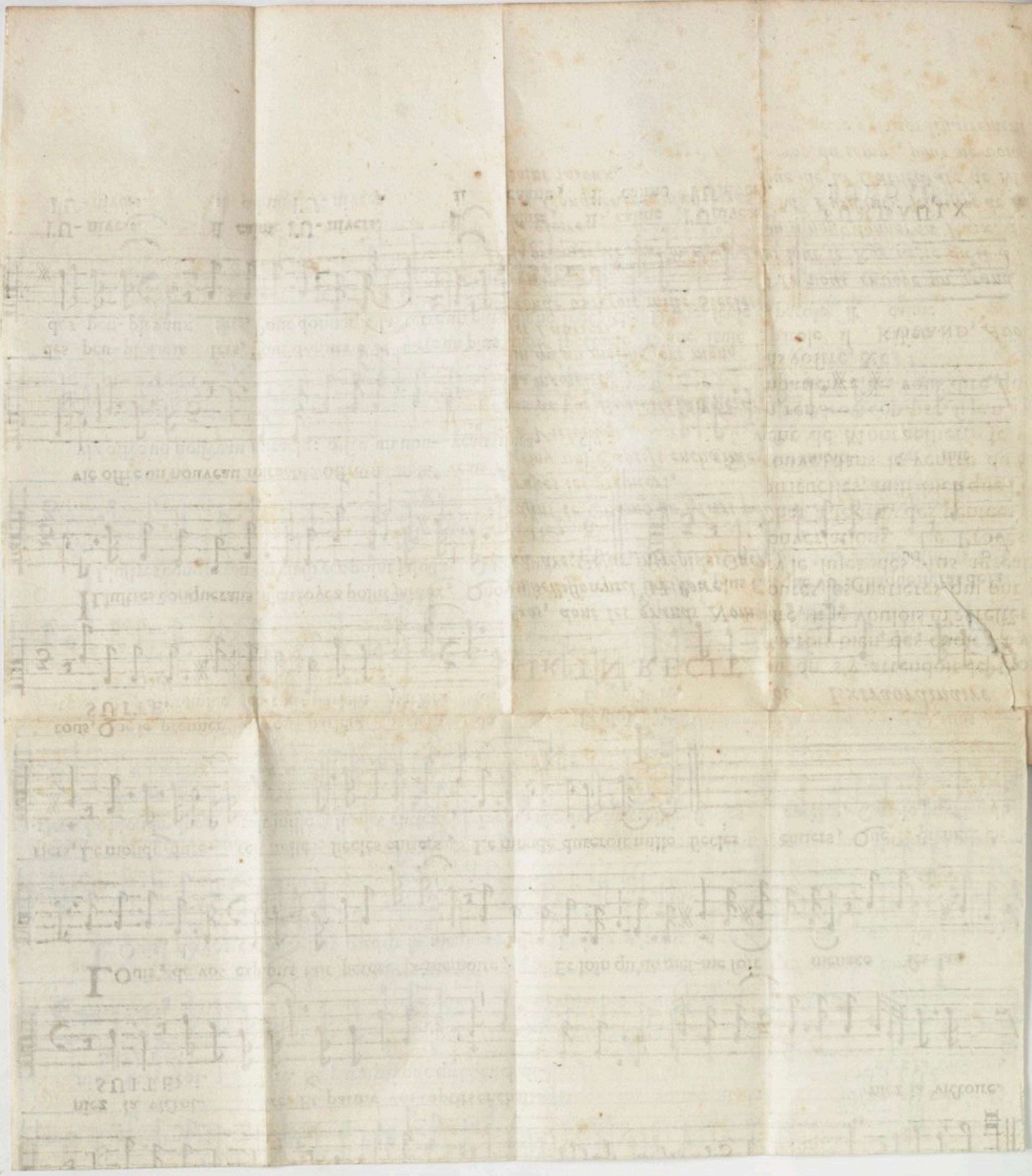
L'Utile eſt ſi heureuſement meſlé avec l'agreable dans ce que vous nous donnez tous les Mois, que la lecture de vos Ouvrages n'inſtruit pas moins qu'elle divertit. C'eſt une verité, Monſieur, dont vous ſerez aiſément perſuadé, quand je vous auray dit dequelle maniere

les Esprits ont esté exercez par voſtre Mercure de Juillet. L'Enfant de Toulouſe dont vous nous parlez, a donné l'eſtre à bien des penſées. Il eſt cauſe qu'un fameux Medecin de noſtre Ville a pris le deſſein de faire voir au Public un Traité qu'il a compoſé ſur ce Prodige. Mais d'autres ſans vouloir feüilleter ny Avicennes, ny Galien, pour découvrir les cauſes d'une naiſſance ſi extraordinaire, ont crû qu'un Enfant ſi merveilleux n'eſtoit rien autre choſe qu'un préſage de la Paix, qui apres avoir tenu longtemps en travail (pour me ſervir de l'Allégorie) tous les Plenipotentiaires des Princes de l'Europe, a pris enfin naiſſance lors

qu'on s'y attendoit le moin
J'aurois bien des choſes à vo
dire, ſi je voulois m'arreſter ſu
toutes les matieres qui ont fa
icy le ſujet des plus agreabl
converſations. Le Procés c
Chat a fourny des penſées fo
ſpirituelles, auſſi bien que l'œ
trouvé dans le ventre du Se
pent de Montpellier. Je vo
en rendrois compte, ſi je n'avo
impatience de vous dire que
ſuis voſtre, &c.

ROLAND, *Avoca*

Ie vous envoye un grand A
qui louë le Roy de ce qu'il a bi
voulu nous donner la Paix. Il
de Mr Furdaulx Maiſtre de Ma
ſique de la Cathédrale de Me
& trop du temps, pour ne vous
pas régaler extraordinairement.



HEros, dont les grands noms, dont les grãds noms em- belliſſoient l'hiſtoi- re, Alexandre, Ceſar, intrepides guerriers, Qui dans le champ dans le champ de Mars paruſtes les premiers, paruſtes les premiers, paru- ſtes les premiers, Et parmy vos captifs enchaiſniez la victoire. parmy vos captifs enchaiſniez la victoi-

SUITE.

LOuis, de vos exploits fait perdre la memoire; Et loin qu'un meſme ſort menace ſes lauriers, Le monde dure- roit mille ſiecles entiers, Le monde dureroit mille ſiecles entiers, Que le premier de tous, Que le premier de tous parlera parlera de ſa gloi- re.

SUITE.

ILluſtres conquerans n'en ſoyez point jaloux, Quoy que vous ayez fait il a plus fait que vo⁹: Chaque inſtãt de ſa vie offre un nouveau miracle: offre un nou- veau mira- cle: Si voſtre ambiti- on mit des peu-ples aux fers, Pour donner à la terre un plus digne ſpectacle D'une ſeule parole il calme l'U-nivers. il calme l'U-nivers. il calme, il calme l'Univers.

AIR EN RECIT.

Eros, dont les grands Noms
embelliſſoient l'Hiſtoire,
Alexandre, Céſar, intrépides Guer-
riers,
Qui dans le Champ de Mars pa-
ruſtes les premiers,
Et parmy vos Captifs enchaînez
la Victoire,
Oüis de vos Exploits fait perdre
la memoire,
Et loin qu'un meſme ſort menace
ſes Lauriers,
Le Monde dureroit mille Siecles
entiers,
Que le premier de tous parlera de
ſa gloire.
Illuſtres Conquérans, n'en ſoyez
point jaloux,

Quoy que vous ayez fait, il a plus fait que vous.

Chaque instant de sa vie ofre un nouveau miracle.

Si vostre ambition mit des Peuples aux fers,
Pour donner à la terre un plus digne spéctacle,
D'une seule parole il calme l'Univers.

FICTION

SUR LES MOUCHES.

L'Amour cueilloit du Miel dans un Jardin. Il prétendoit que ses Fléches en seroient plus douces, & que l'on se plaindroit moins de leurs coups. Les

Mouches, qui ſont naturellement ſes ennemies, ne pûrent ſuporter le dégaſt des fleurs d'un beau Parterre qu'il mettoit en deſordre, ny ſon larcin. Elles bourdonnerent autour de luy, & quelques-unes le piquerent de leurs aiguillons. Il alla auſſitoſt ſe plaindre à Vénus du ſacrilege des Mouches qui avoient oſé l'attaquer, elles qui ſont les plus petites des Inſectes. *Vous qui n'eſtes qu'un Enfant, & le plus petit des Dieux*, luy repartit Vénus, *n'attaquez-vous pas tous les jours & Iupiter, & moy-meſme?* Cependant elle prit ſoin de ſes playes, qui eſtoient fort legeres, & dont il n'auroit pas fait tant de bruit, s'il n'eſtoit accouſtumé à eſtre fort ſenſi-

ble, & à crier aiſément. Elle ſe ſervit de la Gomme que les Anciens luy ont conſacrée; & ayant coupé de ſon Voile noir, elle luy en fit quelques emplaſtres. Mais j'ay tort de les nommer ainſi. Les Graces furent ſurpriſes du nouvel éclat qu'elles donnoient aux belles couleurs de l'Amour. Tout le Voile fut bientoſt coupé en figures diférentes. Vénus & les Graces s'en ſervirent pour paroiſtre encor plus belles qu'elles n'eſtoient. Il n'y avoit que le nom d'Emplaſtre qui ne plaiſoit pas. Vénus ordonna qu'il ſeroit défendu, & que celuy de Mouches prendroit ſa place, puis que l'Avanture des Mouches avoit donné l'occaſion d'inventer

cette maniere aisée d'embellir la Beauté mesme, s'il est permis de parler ainsy.

RIMES

A LA QUESTION GALANTE.

LETTRE XXVI.

LA fuite peut estre d'un grand secours contre les atteintes & les progrés de l'Amour, s'il est vray qu'il soit aussi funeste à un Cœur qui s'en laisse surprendre, que tous les Amans le publient par leurs plaintes. Mais comme ce n'est pas à cette belle Passion qu'il s'en faut prendre, & qu'au contraire

c'eſt à ceux qui ne la ſçavent pas ménager avec l'adreſſe qu'elle demande, on doit croire que la Dame dont il s'agit en aura aſſez pour n'en gouſter que les douceurs. Il faut convenir que le Mariage a ſes loix, & qu'il eſt dangereux à ceux qui y ſont engagez, de ne les pas ſuivre. Mais elle ne riſquera guére en ne s'en éloignant pas. Elle a de la vertu, & j'ay trop bonne opinion du beau Sexe, pour croire que celles qui en ont, faſſent rien qui les en détourne. Sa paſſion n'ira pas juſqu'à l'excés, puis qu'elle ſera partagée avec ſon Mary, pour lequel elle a toute l'eſtime poſſible par ſon merite. Ce ſeroit à mon ſens une eſpece de per-

fidie contre ſon cœur & contre ſon Amant malheureux, de ſe hazarder à une confidence qui pourroit l'expoſer, & peut-eſtre elle-meſme, aux emportemens de la jalouſie. On ne voit pas qu'elle avançaſt beaucoup par la retraite. Souvent elle fortifie plutoſt l'amour qu'elle ne l'affoiblit. On dit qu'il eſt extrémement ingénieux à trouver des moyens. Si cet Amant ſçait faire ſon devoir, il n'en manquera pas aſſurément pour voir ce qu'il aime, & pour en eſtre veu, & alors le remede devient droit un poiſon.

Point de retraite, & encor moins de confidence. Je décide comme vous voyez, Monſieur, ſans guére héſiter. Mais je ne

ſçaurois faire autrement ; Je ſuis un des Partiſans du Mercure Galant, & je ne veux rien luy répondre qui déroge à ſes qualitez. Rien de moins galant que le procedé d'une Dame qui fait confidence à ſon Mary de ſa paſſion & de celle de ſon Amant, pour ne s'occuper qu'à ſon ménage. Mais rien de plus galant & de plus agreable pour elle, que de ſoûtenir adroitement & avec myſtere une belle Paſſion, qui ne ſouffre jamais d'autre déclaration que celle qu'une tendreſſe toûjours reſpectueuſe peut faire. Je ſuis voſtre, &c.

BOUCHET, *de Grenoble.*

Voicy comme les Enigmes du Claveſſin *& du* Tournebroche *ont eſté expliquées par diférentes Perſonnes.*

EXPLICATION DES DEUX.

IE ne ſçay ſi je me méprens
Sur ces Enigmes cy ; ce que je m'imagine,
C'eſt que ce ſont deux fort bons Inſtrumens;
L'un eſt propre à la Chambre, & l'autre à la Cuiſine.
Que de plaiſir nous donne le premier
Par ſes cordes de fer, de laton, ou d'acier!
Et que d'oreilles ſont charmées
Par tant de Langues emplumées!
Pour le ſecond, s'il n'eſt bien aſſorty
A ſa neceſſaire femelle,
A ſa Broche, il ne peut ſans elle
Faire cuire noſtre Roſty.

Sur l'Explication s'étendre davantage;
Ce ne seroit pas plaire au Mercure
Galant.
Avec raison il nous défend
Le long discours, le superflu langage.
Comme j'ay toûjours fait dessein
D'éviter ce juste reproche,
Fermons viste le Clavessin,
Et faisons en soupant, taire le Tourne-broche.

GARDIEN.

EXPLICATION DU CLAVESSIN.

MA foy, cette Enigme me plaist;
Voyons, il faut que je l'ex-
plique.
A ce grãd attirail je vois ce qu'il en est,
C'est un Instrument de Musique.
Mais quel nom luy donner? encor en
faut-il un.
Que je suis un grand sot de me tant
gesner l'ame,
Pour un Instrument si commun!
C'est le Clavessin *de ma Femme.*

BARBETTE, Echevin de Troyes.

AUTRE.

LE Claveſſin *me charme, il n'eſt*
rien de plus doux;
Ses accords & ſon harmonie
Exercent ſur mon cœur inquiet &
jaloux,
Vne agreable tyrannie.

Iris ſçait le toucher avec tant d'agré-
ment,
Que des cœurs les plus durs elle change
l'uſage,
Et cette Belle a l'avantage
D'avoir fait en joüant plus d'un en-
chantement.

AUTRE.

RONDEAU.

LE Claveſſin *de bizarre figure*
Peut s'enrichir d'une fine pein-
ture.
Cet ornement doit arreſter les yeux;

Mais ſes accords touchent les Curieux
Tout autrement que ſa belle parure.

Quand Chamboniere avec ſa Tablature
Vouloit charmer les Roys nos Demy-
Dieux,
Autre que luy ne faiſoit parler mieux
Le Claveſſin.

Ses tons eſtoient juſtes, harmonieux,
Le fer changeoit d'uſage & de nature,
Et l'on voyoit ce métal odieux
Remplir les ſens des delices des Dieux,
Lors que la Plume animoit de meſure
Le Claveſſin.

AUTRE.

CHaque choſe en ce temps, ainſi
qu'au Carnaval,
Se déguiſe, & l'on prend un plaiſir
ſans égal,
Soit à les traveſtir, ſoit à les recon-
noiſtre.
Dans cet admirable deſſein,

Il

Il n'eſt pas juſqu'au Claveſſin
Qui ne ſe meſle auſſi d'en eſtre.
Mais dans le meſme inſtant que je l'ay
veu paroiſtre,
Sans le faire beaucoup parler,
Luy voyant ſi bien étaller
Ses plumes, ſes attraits, & ſa riche
parure,
Avec ce Corps de bizarre figure
Que de langues ſans nombre on avoit
ſoin d'orner,
Et ſur tout l'entendant ſi juſte ré-
ſonner,
C'eſt luy-meſme, ay-je dit, il en a
l'encolure.
Hé bien, ſçais-je pas deviner ?

La Belle du Mont Parnaſſe.

EXPLICATION DE L'ENIGME de la Statue de Memnon.

L'Enigme eſt expliquée, & j'en veux croire Eliſe.
C'eſt un Cadran, *il n'y faut plus*
ſonger;

Et ces Bergers conduits par une Barbe
grise,
Y cherchent l'Heure du Berger.

Le faux CHRISANTE.

AUTRE DE LA MESME, Sur le Coq.

L'Image de Memnon au biau Souleil
levant,
Parloit, dit-on, comme un Ouracle.
Voila parzuenne in grand miracle,
Noute Coq en fait bian outant.
Tous les matins par son chant prou-
pheticle,
Ie l'entendons dans noute Cour
A noute Minagere annoncer qu'il fait
jour.
Le biau Prouphete ardez, dira quelque
criticle.
Quoy, dire qu'il fait jour quand il creve
les yeux?
Parzué, c'est tout fin dret, comme dit
noute Fieux,
C'est deviner la Feste apres qu'alle est
venuë.

Tanquia qu'ainſin j'expliquons la
Statuë,
Et palſanguë qu'in outre diſe mieux?

Par un Païſan d'eaupres
de Troyes.

Ceux qui ont donné les cinq Explications ſuivantes, prennent tous le titre d'Académiciens de Boüilly lez-Troyes.

VOus demandez quelles merveilles
Font retentir ces lieux d'un accord tout divin;
Apollons de Boüilly, n'avez-vous plus d'oreilles?
Quoy, n'attendez-vous pas que c'eſt un Claveſſin?

C. Buglet, Prevoſt de Boüilly.

I'Entens bien, c'eſt un Claveſſin,
Dont Mercure aujourd'huy vient m'étourdir l'oreille.
Ah, pour la chatoüiller, l'impertinent engin!
Paſſe encor, ſi c'eſtoit le ſon d'un Pot de Vin,
Ou les glou-gloux d'une Bouteille.

MALHERBE, Medecin.

AMis, ce Claveſſin *dont vous gouſtez l'appas,*
N'a rien pour moy d'aſſez ſolide.
Franchement, il ne me plaiſt pas,
Ie ne veux point mâcher à vuide.
Ma foy, ce Tournebroche *utile à nos Repas,*
M'eſt plus doux dans ſon bruit, qu'un accord inſipide.

MORNAC le jeune, Avocat.

SI plus ſouvent qu'au Cabinet
Ie ne rodois dans la Cuiſine,
Ma foy je n'aurois pas la mine
De venir juſtement au fait.
Mais, grace à mon humeur qui ſouvent
m'en approche,
Ie reconnois ce Tournebroche.

L'ABBE' SONNEAU.

AMoy qui ſupute & meſure
Les heures & les jours de l'An,
Si tu crois ſous cette figure
Cacher pour longtemps un Cadran,
Parbleu tu te trompes, Mercure.

CHEVALIER, Tréſorier
de S. Urbain.

Le Madrigal qui ſuit a eſté fait à l'occaſion d'une belle Dame dont un Cavalier qu'on avoit mené chez elle ſe trouva charmé à l'entendre joüer du Claveſſin. Comme on ne le peut toucher plus

délicatement qu'elle fait, il fut ſi ſenſible à cette harmonie, qu'il paſlit tout-à-coup, & tomba en foibleſſe, juſqu'à perdre connoiſſance. On eut recours aux remedes; il revint à luy, & cet accident luy donna lieu de dire cent jolies choſes ſur ce qu'il ſentoit pour cette admirable Perſonne. Cette premiere Viſite en attira d'autres. La Dame fut fortement aimée du Cavalier; mais enfin ſoit qu'elle ait eſté cruelle, ſoit que l'amour diminuë de luy-meſme quand il ne ſçauroit plus augmenter, cette paſſion s'eſt ralentie depuis quelque temps; & voicy ce qu'il luy a répondu ſur l'Enigme du Claveſſin, qu'elle l'avoit priée d'expliquer.

FAut-il m'écrire Vers & Proſe
Pour m'obliger à deviner
L'Enigme que l'Autheur du Mercure propoſe?
Iris, tout de nouveau pourquoy me chagriner,
En me repreſentant ce qui fait mon ſuplice?
Ie croy que c'eſt avec deſſein
Que voſtre cruauté me fait cette malice,
Pour me faire ſonger encor au Claveſſin.

La Lettre que vous allez voir eſt d'un Particulier à un Amy.

LETTRE XXVII.

LA Queſtion que nous propoſe l'Extraordinaire du Mercure, fuſt dernierement agitée dans une Compagnie où je me trouvay. Chacun y dit ſon ſentiment; mais de cinq ou ſix aimables Perſonnes qui y eſtoient, il n'y en euſt pas une qui fuſt de voſtre avis. Elles plaignirent toutes le malheur de cette Femme qui ſe voyoit expoſée à la veuë d'un Amant pour qui elle ſentoit en ſecret une paſſion violente qu'elle vouloit étouffer; mais elles ſoûtinrent que puis qu'il n'y avoit pour cette malheureuſe aucun

moyen de s'éloigner de ce qu'elle aimoit, qu'en confiant son ſecret à ſon Mary, il valoit mieux eternellement combatre, & mourir meſme dans les combats, que d'aller faire une confidence ſi dangereuſe à une Perſonne dont elle devoit toûjours dépendre. Pour moy, Monſieur, je n'eus pas de peine à me ranger de ce party, & toutes les raiſons que vous m'aviez fait la grace de m'écrire pour ſoûtenir voſtre ſentiment, s'évanoüirent de devant mes yeux. Je conſideray avec elles quelle peine cruelle c'eſtoit pour une Femme, que de ſe réſoudre à aller elle-meſme découvrir un amour qui la devoit faire rougir, & de l'aller découvrir à celuy

des Hommes auquel elle avoit plus d'interest qu'il fust eternellement caché. Mais sur tout j'examinay le coup mortel que c'estoit porter au cœur d'un Mary, que de luy apprendre cette nouvelle. Il faut avoir aimé, Monsieur, pour bien entrer dans ces sentimens, & pour concevoir la secrete douleur d'un honneste Homme qui sçait qu'il ne possede de sa Femme que ce qu'elle ne luy peut refuser; qui ne doit l'affection qu'elle luy fait paroistre qu'au lien qui les unit, & qui n'est pas le maistre d'un cœur dont il ne se sent que trop digne par son merite. Il est vray que sa Femme tâche d'étouffer cette passion criminelle, il en est mesme

convaincu, & il ſemble que l'a-
veu qu'elle luy vient de faire
eſt une marque de ſa vertu, &
de l'eſtime qu'elle a pour luy.
Mais il faut ne pas connoiſtre
l'Amour, pour ignorer qu'il
ferme toûjours les yeux ſur ce
qui peut le ſoulager dans ſon
malheur, & qu'il ne conſidere
que ce qui accroiſt ſes déplai-
ſirs. Qui peut raſſurer ce Mary
contre tout ce que ſon chagrin
luy va repreſenter? Il ſçait que
l'abſence n'efface pas toûjours
les impreſſions qui ſe ſont for-
mées dans un cœur; que le mal
peut s'aigrir par la violence
qu'on luy fait; & que la paſſion
ne trouvant plus dequoy ſe ſa-
ter, monte quelquefois à un tel
excés, que la vertu la plus forte

qui luy resistoit au commencement, n'est plus en état de la combatre. Une Femme qui jettera les yeux sur tous ces périls, ne balancera pas longtemps sur la résolution qu'elle doit prendre; elle se déterminera sans doute à demeurer exposée à la veuë dangereuse de son Amant. Il est vray qu'elle aura de rudes combats à rendre; mais, Monsieur,

Ce n'est qu'en ces combats qu'éclate la Vertu,
Et l'on doute d'un Cœur qui n'a point combatu.

La Victoire se déclarera pour le party le plus juste, & il est bien difficile qu'une Femme vertueuse qui a la force de ca-

cher sa passion à une Personne dont elle est tendrement aimée, n'ait enfin la puissance d'étouffer cette passion qui choque son devoir. Les froideurs qu'elle doit faire paroistre à cet Amant, pourront peut-estre la rebuter dans la suite ; & comme l'amour se guérit souvent par le dépit, elle doit esperer de ses rigueurs qu'elle se verra bientost libre des cruelles attaques où l'expose une veuë qui luy est trop chere. Enfin, Monsieur, de deux périls, elle choisira celuy dont sa vertu, qu'elle a déja éprouvée, la pourra toûjours garantir. Je suis vostre, &c.

L'INSENSIBLE *de Beauvais.*

LETTRE XXVIII.

A Angers.

J'Ay leu plusieurs de vos Mercures Galans avec tant de satisfaction, que je puis vous protester que la lecture de ces Ouvrages est une des plus agreables occupations que j'aye en France. Elle me fait apprendre la Langue en mesme temps qu'elle me divertit l'esprit. Je ne les ay leus que quelque temps apres qu'ils ont esté faits, à l'exception de celuy du Mois d'Aoust. J'ay un peu resvé sur les Enigmes que j'y ay trouvées. La premiere m'a paru estre *le Clavessin*; & la seconde,

une Horloge à pendule. Si je n'ay pas deviné juſte, cela doit eſtre pardonné à un Etranger, qui a de la peine à entendre le langage. Au moins cecy me ſera une occaſion de vous dire que je ſuis voſtre, &c.

FRANÇOIS-LOÜIS VANDER WIELLEN, *Gentilhomme Allemand.*

LETTRE XXIX.

A Saumur.

IE croy, Monſieur, que la Statuë de Memnon peut tres-bien s'expliquer de l'Aſtrologie. Cette Statuë qui regarde le Soleil, & qui ne rend ſes Oracles qu'en recevant ſes

rayons, repreſente les Aſtres, & particulierement les Planetes, dont l'uſage eſt tres-grand dans l'Aſtrologie, & qui tirent toute leur force & leur lumiere du Soleil. La Sphere qui paroiſt ſous les pieds de Memnon, peut ſignifier le Globe Celeſte. Le Vieillard qui conſidere la Statuë, c'eſt l'Aſtrologue qui conſulte les Aſtres. Ceux qui viennent à luy, ſont ceux qui veulent ſçavoir l'avenir, & qui ſe font dire la bonne Avanture, & tirer l'Horoſcope. Mais pour confirmer cette Explication, il faut encor conſiderer le raport que les Prédictions de l'Aſtrologie ont avec les Oracles. Il n'y avoit rien de plus ambigu ny de plus obſcur que ces ré-

ponſes des faux Dieux, comme il paroiſt par celles qui furent renduës à Créſus, à Pyrrhus, & à mille autres qu'il ſeroit trop long de nommer icy. De meſme on ne voit rien de plus embroüillé que les Prédictions des Aſtrologues. De plus, les Oracles eſtoient preſque tous faux ; & ſi quelquefois ils ſe trouvoient veritables, ce n'eſtoit que par un pur hazard. Oenomanus, Philoſophe & Orateur Grec, ayant eſté ſouvent trompé par celuy de Delphes, fit un Livre de ſes menſonges, qu'il intitula, *De la Fauſſeté des Oracles.* Et Porphyre, ce grand Ennemy des Chreſtiens, avouë en ſon Traité des Réponſes & des Oracles,

que pour l'ordinaire ils se trouvoient faux. Il en eſt de meſme de ce que prédiſent les Aſtrologues ; ce que je vay faire voir en peu de mots par quelques exemples mémorables. En l'année 1179. il courut par toute l'Europe des Prédictions des plus fameux Aſtrologues, par leſquelles ils menaçoient qu'en l'année 1186. il arriveroit de ſi effroyables tempeſtes, & des vents ſi impétueux, que les Tours ny les Chaſteaux les plus forts ne ſeroient pas capables d'y reſiſter. Cela jetta tout le monde en une conſternation terrible, & la plûpart s'alloient cacher dans les creux des Rochers. Cependant cette année-là fut extrémement tranquille.

Depuis, d'autres Aſtrologues publierent qu'en l'an 1524. au mois de Fevrier, il y auroit de ſi grandes pluyes, qu'à peine ſe pourroit-on ſauver de cette eſpece de deluge. Mais il arriva tout le contraire de ce qu'ils avoient prédit, & le mois de Fevrier fut extraodinairement ſec. Qui ne ſçait enfin (car j'ay honte d'eſtre ſi long) ce qu'on pronoſtiqua de l'année 1588. qu'on nomma la merveilleuſe, à cauſe des prodigieux accidens qu'on devoit voir, & de la fameuſe Eclypſe de Soleil de l'an 1654. Neantmoins toutes ces Predictions n'eurent point d'effet, & elles ne ſervirent qu'à confondre la vaine Science des Aſtrologues. Je ſuis, &c.

DE LA TOUSCHE.

LETTRE XXX.

A Ablouville, pres d'Argentan.

I'Entre d'abord en matiere touchant la Queſtion galante que vous propoſez, & crois, Monſieur, qu'une Femme qui eſt bien perſuadée du merite du Rival de ſon Mary, & qui a du panchant à luy vouloir du bien, a lieu de craindre pour ſa vertu, ſi elle reſte en un lieu où elle ne peut honneſtement éviter ſa veuë. Il luy rend malgré elle mille ſervices qu'elle ne peut refuſer. Il les aſſaiſonne d'un langage muet qui luy dit plus qu'elle ne voudroit entendre. Il ne perd pas la moindre occa-

ſion de la voir & de devenir neceſſaire. Cette complaiſance achevée, ſon air, & ſes manieres, donnent de terribles aſſauts à la vertu de la Dame, & grand ſujet d'apprehender certaine heure du jour plus redoutable encor pour le Mary dans un teſte à teſte commode pour les Amans : mais d'ailleurs ſi par une avanture aſſez rare la Dame aime tendrement ſon Epoux, & que l'amour ſoit reciproque, elle hazarde de le faire changer en jalouſie par un aveu trop ſincere, qu'il peut croire n'avoir eſté fait que pour ſauver les apparences, & ſervir en ſuite à le mieux tromper. Tout luy devient ſuſpect, juſqu'à la retraite propoſée. Il s'imagine

que loin du monde & du bruit, les rendez vous ſe donnent plus à propos. Je conſeille donc à la Dame de ne point découvrir ſon foible, & de faire tout ſon poſſible pour le vaincre. Il y a plus de peine, mais il y a plus de gloire, & par une indiférence un peu de longue haleine, elle pourra obliger l'Amant à l'imiter, & le tout ſans donner d'ombrage au Mary. Peu de Gens ſeront d'un avis contraire; mais peut-eſtre que les voix ſeront plus partagées touchant les Mouches dont j'attribuë l'uſage à Omphale Reyne de Lydie. Comme elle ſe coëffoit un jour devant ſon Miroir, une Mouche ſe vint mettre ſur ſa jouë. Elle vit que la couleur de

ce petit Insecte relevoit admirablement bien l'éclat de son teint. Elle s'avisa d'avoir des Mouches plus fixes, & pour cela elle se fit apporter du Taffetas noir, dont elle tailla quelques petits morceaux qu'elle s'appliqua en divers endroits du visage, & donna ordre à ses Suivantes de ne l'en pas laisser manquer. Elles y travaillerent avec succés, & chacune fit de son mieux pour meriter qu'on l'appellast la Bonne Faiseuse. Toutes les Dames de Lydie suivirent l'exemple de leur Reyne, & dans ce temps le grand Hercule passa par là.

Il vit la Reyne, & ne pût se défendre
Contre des attraits si puissans.
Il ne fut pas longtemps sans luy faire
comprendre,

Par mille regards languiſſans,
Que l'éclat de ſes yeux le forçoit de ſe rendre.

Elle euſt de la joye de le voir réduit à cette neceſſité. Elle le connoiſſoit ſans l'avoir jamais veu. Sa réputation parloit aſſez, & ſon nom apprenoit toutes choſes. Elle feignit de ne ſe pas appercevoir de ſon embarras, & traita longtemps de galanterie pure la déclaration qu'il luy fit en ſuite. Il luy jura que ſon cœur eſtoit ſur ſes levres; mais dans la crainte que ſa paſſion ne fuſt auſſi vagabonde que ſa gloire, qui s'attachoit à toute ſorte de grandes entrepriſes, elle s'en voulut aſſurer par quelques épreuves, & commanda à ce nouvel Amant

de

de prendre l'Habit de Femme, avec une Quenoüille & des Mouches. Il le fit incontinent. Il faiſoit beau voir Alcide tel qu'on le dépeint en cet équipage. Voyez le prodigieux pouvoir de l'Amour, qui tout Enfant qu'il eſt, ſe joüoit en ce moment de celuy qui avoit tant aſſommé de Monſtres!

Le Lyon Neméen, l'Hydre, le Sanglier,
Et les Oyſeaux du Lac Stymphale,
Avoient pour ce brave Guerrier
Eté moins dangereux que les Mouches d'Omphale.

La Reyne de Lydie ne ſe contenta pas de cette métamorphoſe. Elle luy ordonna encor d'introduire par tout la mode

de ſe mettre des Mouches ; ce qui luy fit recommencer tous ſes Voyages. Il établit donc en tous lieux cette Mode par autorité, mais elle ne fut pas long-temps ſans plaire à toutes les Nations, qui l'ont toûjours continuée depuis, comme nous le voyons encor preſentement. A ſon retour il perſuada tout ce qu'il voulut, & fut bien récompenſé. Je ſuis voſtre, &c.

D'ABLOVILLE.

LETTRE XXXI.

IE ſuis obligé, Monſieur, de vous apprendre le bruit que voſtre Mercure fait à Madrid

parmy les Perſonnes de la premiere qualité. Voicy ce qu'un Homme de merite qui eſt dans cette Cour, & à qui je l'envoyay il y a quelque mois, m'en a écrit. *J'admire la nouvelle & agreable maniere de s'immortaliſer, que l'Autheur du Mercure fournit aux Gens d'eſprit, dont je trouve qu'il fait une troiſiéme eſpece de Héros.*

Car il eſt des Héros de toutes les manieres,
Et ſans parler des ames meurtrieres,
Qui barboüillez de pouſſiere & de ſang
Se ſont ſaiſis du premier rang,
Sans parler des Autheurs antiques,
De leurs Commantateurs, Traducteurs ou Critiques,
De qui le front en guiſe de Guerriers,
Paroiſt couronné de Lauriers,

Il eſt des Héros à la mode,
Qui par une adroite methode,
Soit à faire des Vers, ſoit à les applaudir,
Soit à tourner proprement une Epiſtre,
Selonque leur talent a pû les enhardir,
Du Mercure prenant un titre,
Se font avec facilité
Guinder à l'Immortalité.

LE CAVALIER ECCLESIASTIQUE.

DE L'ORIGINE DES MOUCHES DES DAMES.

PUis que vous voulez, aimable Mercure Galant, que je vous apprenne l'origine des Mouches que les Dames met-

tent sur leur visage, je vous rapporteray ce que j'en ay leu dans un vieux Manuscrit qui n'est ny Grec, ny Latin, ny Allemand. Il dit que l'Amour, qui de sa nature est inconstant & volage, s'ennuyant un jour dans les Cieux avec les Déesses, s'avisa de quitter cette belle Demeure pour venir chercher du ragoust dans je ne sçay quel petit Village où il y avoit de fort jolies Bergeres, adroites, propres, bien faites, & mesme assez fieres. Vous sçavez ce que le Tasse dit de la fuite de l'Amour, de la colere de Vénus, & des perquisitions qu'elle fit pour le retrouver. Voicy le reste de l'Histoire. L'Amour ayant résolu de se déguiser, crût qu'il

feroit moins facilement reconnu en équipage de Bergere, que dans l'habit de Berger. Il cache donc sa Torche & son Bandeau dans une vieille Masure, oste la pointe dorée de ses Fléches, en met une autre qui pour n'estre pas si belle, est pourtant d'aussi bonne trempe, replie le mieux qu'il peut ses aisles sous ses bras, se coëffe d'un petit Bavolet, prend une Houlette, & chasse un Troupeau devant luy. Tout favorise son déguisement, son visage jeune, ses cheveux blonds, ses petites manieres. Jamais l'Amour ne fut plus plaisant qu'en cet équipage. Il se regarde dans une Fontaine. Il s'admire, & rit luy-mesme de sa Mascarade,

bien assuré que personne ne le reconnoistra, non pas mesme Vénus qui le cherche. Habillé de cette maniere, il entre dans la Prairie, où toutes les Bergeres du Village estoient assemblées autour de leurs Troupeaux.

Icy le Manuscrit est un peu déchiré, & c'est assurément dommage, car cet endroit à mon avis devoit estre le plus curieux, & il y auroit eu grand plaisir de voir comment l'Amour fit connoissance, & de quelle sorte il se démesla de ses premiers complimens.... Mais tout ce que l'on en sçait, c'est qu'il fit amitié particuliere avec deux des plus belles Bergeres, luy qu'on accuse de ne se con-

noiſtre pas trop en amitié. L'une s'appelloit Aminte, & l'autre Cloris. Pour luy il ſe donna le nom de Carite. Ainſi ces trois Belles eſtoient toûjours enſemble, & ne pouvoient vivre l'une ſans l'autre. Un jour qu'elles eſtoient au bord du Ruiſſeau qui arroſe la Prairie (c'eſtoit peut-eſtre dans la délicieuſe Valée de Tempé, au bord du Fleuve Penée; l'Hiſtoire à la verité ne le dit pas, mais on le peut ſupoſer.) Eſtant, dis je, dans la Prairie, elles virent un Eſſein d'Abeilles, qui bourdonnant en l'air, avoient quitté leur Ruche trop pleine, & cherchoient un nouvel endroit pour ſe loger. Carite peu ſçavante dans cette ſorte de ménage,

courut au devant d'elles, & les voulut arreſter avec ſa main; mais cette petite Troupe mutinée, qui eſt la ſeule, au ſentiment de Virgile, qui ne reconnoiſt point l'Amour, & qui ne paye point de tribut à Vénus, s'effarouche, ſe jette ſur le viſage de Carite, la pique en pluſieurs endroits, & luy fait verſer des larmes. Ses deux Compagnes s'empreſſent auſſitoſt pour la ſecourir. Elles vont chercher une Herbe dont le jus a la vertu de guérir ces ſortes de piqueures; & pour haſter le remede, & tenir la liqueur arreſtée ſur les playes, elles oſtent un Ruban noir qui tenoit un Bouquet de fleurs attaché au col d'une jeune Brébis. Elles le coupent

par petits morceaux, les trempent dans le jus, & les appliquent ſi proprement & avec tant d'art ſur chaque piqueure, que le viſage de la Bergere au lieu d'en eſtre défiguré, en paroiſt plus beau. Elles eſtoient encor dans cette occupation, lors que Vénus qui cherchoit l'Amour, arrive par hazard en ce lieu. Elle s'arreſte un moment à conſiderer la belle Troupe, & principalement Carite, qui toute honteuſe de l'équipage où elle eſt, & craignant d'eſtre reconnuë, baiſſe ſes beaux yeux pleins de larmes, & rougit de confuſion. Vénus s'informe du ſujet de ſa douleur, plaint la Bergere de ſon avanture, la trouve belle, & preſque

auſſi aimable que ſon Fils, voyant en elle beaucoup de ſes traits. Elle alloit pourſuivre ſon chemin, quand la tremblante Carite ravie de la voir partir, ſe prit inconſidérement à ſoûrire. Alors Vénus reconnut auſſitoſt ſon Fils déguiſé, car les ris de l'Amour ſont ſi particuliers, que perſonne ne les ſçauroit imiter. Elle l'embraſſe, ſe ſaiſit de luy, appelle les Oyſeaux qui traînent ſon Char, & le remene au Ciel avec elle. Tous les Dieux réjoüis de ſon retour, accourent pour le careſſer. Les uns luy oſtent le Bavolet, d'autres le raillent de ſon déguiſement; mais tous conviennent que les Mouches ſont cauſe qu'il paroiſt avec un

nouvel éclat, que ſon teint en eſt plus vif, & que ces petites marques noires qui cachent leurs piqueures, ſont des agrémens qui augmentent ſa beauté. Ils voulurent que l'effet gardaſt le nom de la cauſe, & donnerent celuy de Mouches à ces agrémens. Depuis ce temps-là ce nom leur eſt toûjours demeuré. C'eſtoit juſtement la veille du jour que Pâris avoit marqué pour juger le fameux diférent des trois Déeſſes qui diſputoient le prix de la Beauté. Vénus laiſſant à ſes Rivales les ornemens d'or & de pierreries, ne crût pas que ſes attraits euſſent beſoin de ce ſecours pour les vaincre. Chacun ſçait de quelle maniere elle voulut paroiſtre

devant le Juge, mais tout le monde ne ſçait pas qu'elle ſe ſervit de Mouches pour le gagner, & qu'elle eſt la premiere qui ait employé ce petit ſecret pour relever la blancheur de ſon teint. Elle en mit une au coin de ſa bouche, une autre au deſſus de l'œil, & quelques petites imperceptibles ſur ſes jouës. Il y en a qui diſent qu'elle en mit encor ſur tout le reſte de ſon corps, mais l'Autheur de l'Hiſtoire ne le dit pas. Il ajoûte ſeulement que Pâris la trouva ſi belle avec ce nouvel ornement, qu'il ne pût luy refuſer la Pomme d'or, & qu'apres qu'il eut enlevé Heleine, dont les bonnes graces furent un préſent de Vénus, & la ré-

compenſe du Jugement qu'il rendit en ſa faveur, il enſeigna ce ſecret à ſon aimable Maiſtreſſe ; qu'Heleine eſtant à Troye s'en ſervit ; que les Dames Troyennes l'imiterent ; que cette plaiſante invention ſe répandit en ſuite chez les Grecs, & par eux dans toute l'Italie. On ſçait que les Romains ont étendu leur domination par tout. Ainſi il n'y a pas lieu de s'étonner que les Mouches ſoient reçeuës chez toute ſorte de Nations ; mais comme c'eſt à l'Amour que les Dames ſont redevables du ſecours que leur beauté en tire, elles ne s'en ſervent que pour accroiſtre ſon Empire, & luy acquerir de nouveaux Sujets. Auſſi voyons-nous

que celles qui ne luy peuvent procurer de conqueſtes, renoncent à cet ornement qui ne convient proprement qu'aux belles & jeunes Perſonnes. Voila, aimable Mercure, ce que je ſçay ſur ce ſujet. Je ne vous déguiſeray point mon nom, & ſigneray comme on m'appelle,

HERMANITA.

Vous aurez encor un Air nouveau que je ne puis me reſoudre à laiſſer vieillir. Il eſt de la compoſition de M. du Parc, & vous fera connoiſtre qu'il ſçait la Muſique à fond. C'eſt un Recit de Baſſe avec un Deſſus adjouſté. La conjoncture de la Paix & des Vendanges en rend les Paroles fort de ſaiſon.

AIR NOUVEAU.

Laissons-la les Flamans & le Prince d'Orange,
Bacchus nous apelle en Vendãge,
Pour entõner le Vin nouveau.
Amis, prenons le Verre & quittons la Rapiere,
C'est assez fait la guerre à ces Beuveurs de Biere,
Il la faut faire aux Beuveurs d'eau.

J'adjoûte icy quelques Pieces sur la Paix, à celles que je vous ay envoyées dans ma Lettre du dernier mois.

POUR LE ROY,

SONNET.

DEs Roys morts la valeur vivante
dans l'Histoire,
Les fait combatre encor, & forcer des
Ramparts ;
Et la Posterité, pour ces fameux ha-
zards,
Rend par son jugement justice à leur
memoire.

Mais par ses propres mains se couronner
de gloire,
Desarmer l'Ottoman, rétablir les Cé-
sars,
Venir, & voir, & vaincre ; estre enfin
comme un Mars,
Le maistre du Destin, qui donne la
victoire.

Ne s'ébranler de rien, seul regir ses
Etats,
Seul de tous ses conseils estre l'ame & le bras,
Seul répondre de tout, seul rendre ses Oracles.

Estre jeune, & des Roys le Modele achevé;
Où peut estre le Roy qui fait tous ces miracles?
Nos Peres le cherchoient, & nous l'avons trouvé.

AUTRE SONNET.

LA Victoire, grand Prince, à tes armes fidelle,
A toûjours couronné tes genereux projets;
Depuis qu'au Champ de Mars tu conduis tes Sujets,
Elle a favorisé ton courage & ton zele.

Il estoit juste aussi qu'à ton ardeur si
belle,
Qui ne se proposoit que d'illustres
objets,
La Fortune asservie au gré de tes sou-
haits,
De tes braves Guerriers secondant la
querelle.

Rien n'a pû resister à l'effort de ton
bras;
Ceux qui l'ont attendu, se sont veus
mettre à bas:
Mais par tout ta clemence a suivy tes
conquestes.

Tes Ennemis vaincus publiront tes
hauts faits,
Et qu'ayant terrassé tant de superbes
Testes,
Tu t'es comblé de gloire, en leur don-
nant la Paix.

DE DOUZE.

AU ROY.

LA Victoire pour toy n'a-t-elle plus de charmes?
Es-tu las du Triomphe, invincible Héros?
D'où vient que tu mets bas les armes,
Sur le point d'achever tes glorieux travaux?
De tes fiers Ennemis l'union confonduë,
Et le Lyon en fuite avec l'Aigle éperduë,
D'aucun retour heureux n'osoient plus se flater.
Tel estoit sous ton Nom le destin de la France.
Encor un peu de patience,
Et l'Europe à ton joug venoit se présenter.

Quel Conquérant jamais au sein de la Victoire

A des Peuples vaincus vit-on offrir
la Paix?
Et vous, ô Filles de Memoire,
Dans les Actes du Pinde avez-vous
de ces traits?
Vos Demy-Dieux, à qui l'on éleva
des Temples,
Et qu'aux Roys chaque Siecle a mar-
quez pour exemples,
S'abandonnoient sans honte à leurs
Exploits guerriers.
Dût-il du monde entier en coûter la
défaite,
Ils ne faisoient point la retraite,
Tant qu'ils pouvoient courir à de nou-
veaux Lauriers.

Encor si tes combats ensanglantoient
nos Plaines,
Si chez nous de la Guerre on ressentoit
les maux,
Grand Roy; si t'exposant ses peines,
La France à tes genoux t'invitoit au
repos,

On croiroit que cedant pour elle à tant
d'alarmes,
Tu quittes des Lauriers arrosez de ses
larmes,
Qu'en faveur de l'Etat tu retires ta
main.
Tu pourrois au besoin refuser des Cou-
ronnes.
Mais pour la Paix que tu nous dõnes,
A la raison d'Etat on a recours en
vain.

Il n'en est point, grand Prince, & tes
Sujets tranquiles
Sans raison pour la Paix auroient
formé des vœux;
L'Abondance regne en nos Villes;
Nous joüissons par tout d'un calme
bienheureux.
Dans le temps que l'Europe ouverte
à tes Conquestes,
Sur ses Peuples armez voit fondre les
tempestes,
Seuls, de l'effroy commun affranchis
par ton bras,

Et dessous tes Lauriers à l'abry du
Tonnerre,
Nous ne connoissons de la Guerre
Que le plaisir d'entendre à quel prix
tu combats.

La Science en crédit, les Muses floris-
santes,
Les beaux Arts à l'envy par tes soins
cultivez,
Tes Loix aujourd'huy triomphantes,
Des pompeux Monumens dãs la Guerre
élevez,
La Vertu sur le Trône, & toûjours
couronnée,
Sous l'Empire de Mars jadis infor-
tunée,
Les Spectacles charmans, les Ieux &
les Plaisirs;
Ces biens, de la Paix seule autrefois
l'apanage,
Sont devenus nostre partage,
Et par un sort heureux préviennent
nos desirs.

Quelle eſt donc cette Paix où ton ame
s'applique?
Seûr de vaincre toûjours, pourquoy la
donnes-tu?
Ton ſecret auguſte s'explique,
Grand Roy; c'eſt un effet de ta ſeule
vertu.
Elle ſeule en tes mains a ſuſpendu la
foudre;
Tout preſt à te vanger, tu ne peux t'y
réſoudre;
Tes Ennemis enfin te ſont devenus
chers,
Et renonçant pour eux au fruit de la
Victoire,
Tu vas mettre toute ta gloire
A donner deſormais le calme à l'Vnivers.

C'eſt là du plus grand cœur l'effort le
plus ſublime,
C'eſt par là qu'un Héros merite des
Autels.

Acheve, Prince magnanime,
Oüy, tu devois encor cet exemple aux Mortels.
Enseigne aux Conquérans à dompter leur courage,
A se borner ; c'est là, c'est là le grand ouvrage,
Et ce que devant toy l'on n'avoit pas compris.
Plus tes progrés sont seûrs, plus cet exemple est rare;
Et plus ta vertu se déclare,
Plus de ton Diadéme elle augmente le prix.

Rendez-vous, fiers Etats; Souverains, que la France
Contre elle en cette Guerre a veus se réünir,
Rompez, rompez vostre alliance;
Contre tant de vertus vous ne sçauriez tenir:
LOVIS par cet endroit ne donne point d'ombrage;

Du pouvoir qu'il vous rend, venez luy
faire hommage,
Et secondez enfin ses augustes projets.
Venez, pleins d'une noble & gene-
reuse envie,
Disputer le soin de sa vie,
Le soin de son Triomphe, à ses propres
Sujets.

Et toy, qu'un sort plus doux soûmet à
son Empire,
France trop fortunée, adore ses des-
seins,
Le Ciel avec LOVIS conspire.
Nous en avons icy des gages trop cer-
tains.
Attens tout de la Paix, sous de pareils
auspices.
Dans un Siecle de fer s'il a fait tes
delices,
Si du sein de Bellone il a pû te char-
mer,
Que ne sera-ce point, lors qu'en des
jours plus calmes,

Ce Prince, à l'ombre de ses Palmes,
N'aura plus d'autre soin que de se
faire aimer?

SONNET.

QVe l'Europe joüit d'un calme
prétieux!
Que le Ciel a d'éclat! que la Nature
est belle!
Qu'il croist de fleurs! d'où vient que
tout se renouvelle?
La Paix n'est-elle point de retour en
ces lieux?

L'aimable Deïté vient de quitter les
Cieux.
Elle ameine les Ris & les Ieux avec
elle;
Le doux Amour la suit, son Arc d'or
sur son aisle,
Et le Carquois tout plein de traits dé-
licieux.

O Monarque des Lys, à qui tout rend
les armes,
C'eſt vous qui ramenez ce repos & ces
charmes,
Voſtre extréme douceur remplit tous
les ſouhaits.

Vous n'eſtes plus celuy qui portant la
tempeſte,
Entaſſiez chaque jour Conqueſte ſur
Conqueſte,
Vous eſtes aujourd'huy le Héros de
la Paix.

FEÜILLET, Avocat à Chartres.

VIVE LA PAIX.

NE craignez plus, petits Oyſeaux,
Le tintamarre de la Guerre,
Vous n'entendrez plus ce Tonnerre
Qui vous chaſſoit de nos Ceſteaux.
La Paix rend à nos Bois les charmes
Qu'avoit bannis le bruit des Armes.

Venez revoir ces clairs Ruisseaux.
Leur doux murmure vous convie
A joindre vostre symphonie
A l'aimable bruit de leurs eaux.
Vous rendrez à nos Bois les charmes
Qu'avoit bannis le bruit des Armes.

Rassurez-vous, petits Moutons,
La Paix doit dissiper vos craintes.
Cessez, Bergers, vos tristes plaintes,
Et changez vos langoureux tons;
Nos Champs vont reprendre les charmes
Qu'avoit bannis le bruit des Armes.

Les Tambours sont enfin muets,
Plus de Fifres, plus de Trompetes,
On n'entend plus que des Musetes
Qu'animent de gais Menüets.
Que des chants si doux ont des charmes
Apres le bruit affreux des Armes!

DUHAMEL, de Cany en Caux.

SONNET.

APres tant de Combats ſuivis de la Victoire,
De Baſtions, de Forts, de Ramparts fracaſſez,
Tant de Peuples vaincus, d'Ennemis terraſſez,
Grand Roy, n'eſtes-vous point content de tant de gloire?

Où pouront trouver place en une ſeule Hiſtoire,
Tant d'beroïques Faits l'un ſur l'autre entaſſez?
Pres de LOÜIS LE GRAND, *Héros des temps paſſez,*
Que vous ſerez petits au Temple de Memoire!

Par tout vainqueur ſur Terre, & vainqueur ſur les Mers,
Il auroit bientoſt mis l'Europe dans les fers,

S'il n'eust choisy le calme où la Paix
le convie.

Content d'avoir montré la force de son
Bras,
Comme Pere du Peuple, il n'a plus
d'autre envie
Que de faire adorer son Regne en ses
Etats.

L'ABBE' D'ANGERVILLE,
de Caën.

LA Paix voyãt tous les yeux ebloüis
Du surprenant amas de gloire
Dont éclatoit le Cõquérant LOVIS,
En remportant Victoire sur Victoire:
Ialouse des fameux Exploits
Que du plus auguste des Roys
Avoient fait en tous lieux les armes,
Se montrant avec tous ses charmes,
Luy fait entendre ainsi sa voix.

Grand Roy, la merveille des Princes,
Redonne le repos à toutes les Provinces,
Et répondant à leurs souhaits,
Apres avoir esté sur la Mer, sur la Terre,
Le Maistre de la Guerre,
Rens-toy l'Arbitre de la Paix.

Ie vois en tes mains la Victoire
Qui te garde tous ses Lauriers,
Qui t'anime avec tes Guerriers
A former des dessein d'immortelle memoire;
Mais je me jette entre tes bras,
Fay-moy trouver, LOVIS, au Monde une retraite;
Quoy, n'ay-je point pour toy d'appas,
Et ne dira-t-on point, enfin, la Paix est faite?

Parmy tes miracles divers
Dont on remplira les Histoires,
Ne me fera-t-on point voir à tout l'Vnivers

Placée aupres de tes Victoires?
Ne regneray-je point à mon tour dans
le cœur
D'un Monarque toûjours vainqueur?

LOVIS interrompit le cours de ſes
merveilles,
Si toſt que cette voix eut frapé ſes
oreilles.
Ecoutons-la, dit-il, cette divine Paix,
Et ne la négligeons jamais.

Fille du Ciel, bonheur de la Terre &
de l'Onde,
Viens réjoüir le monde,
Et répandant par tout la douceur des
plaiſirs,
Seconde mes deſirs.

Porte à mes Ennemis le calme & l'a-
bondance,
Ils ont aſſez ſenty la force de mon
Bras;
Fais leur gouſter enfin les fruits de ma
préſence,

Tu le veux, ç'en eſt fait, je renonce aux
Combats.

Ce ne fut point l'ardeur de faire des
Conqueſtes,
Qui me fit exciter ces terribles tem-
peſtes,
Dont le Nord, le Midy, ſont encore
allarmez:
C'eſt, ô charmante Paix (je puis bien
te le dire)
A deſſein d'établir icy bas ton Empire,
Que nous ſommes armez.

Ie veux donc bien quitter les armes,
Faire ceſſer par tout le trouble & les
alarmes;
Ie vais chercher la Gloire au milieu de
la Paix.
I'ay merité le Nom de LOVIS l'In-
vincible;
Pour favoriſer tes ſouhaits,
Ie veux porter celuy de LOVIS le
Paiſible.

SONNET.

LOin de toy la Valeur qui cruelle & ſauvage
Ne reſpire que ſang, que trépas, & qu'horreur!
La tienne, grand Héros, te défend le carnage,
Lors que tes Ennemis te ſoûmettent la leur.

Aſſez, comme Céſar, tu regnes dans l'orage;
Tu dois comme un Auguſte arreſter ſa fureur;
Puis que Iule te cede en grandeur de courage,
Viens triompher d'Octave encor par la douceur.

Par le tranchant du Sabre, & de cent mille Epées,
On n'a veu tous les jours que des Teſtes coupées:

Tes Soldats & la Mort marchoient
d'un meſme pas.

Touché de ces malheurs, avec un trait
de plume,
Toy ſeul éteins un feu que ta vengeãce
alume,
Et fais dans un inſtant, plus que cent
mille Bras.

DE BONNECAMP, de
Quimpercorantin.

SONETO.

GRan Ré per ſecondar l'inclite impreſe
Onde il voſtro valor ſi chiaro ſplende:
S'aver poſte in oblio le fue vicende
Sembra, fatta fortuna oggi FRANCESE.

Schermo di Marte à le fatali offeſe
Se non hà fuor chi á voi vinto ſi rende;
Se il GERION ſaperbo alfin comprende
Quanto fragili ſian le ſue difeſe;

Dhe non piú ſtragi nò ſiami permeſſo
Come á nume di Pace offrirui il canto
Ch'á voi nume di guerra offrij ſi ſpeſſo.

E ſe vincere altrui lodaſi tanto
Vincer doppo i nemici anco ſè ſteſſo
Sia di LUIGI incomparabil vanto.

Del Dottore ALFONSO
PAJOLI, *Ferrareſe.*

LETTRE XXXII.

A MADAME DE ***

A Riom en Auvergne.

IE devrois, dites-vous, à l'exemple de beaucoup d'autres, compoſer quelque Ouvrage à la gloire de LOÜIS LE GRAND, ou de Monſeigneur

LE DAUPHIN. Ah, Madame, ou vous prétendez me railler, ou connoiſſant comme vous faites & cet invincible Monarque & cet aimable Prince, je dois croire que vous ne me connoiſſez pas. Pour des deſſeins ſi beaux, ſi relevez, il faut des Hommes extraordinaires. Je doute meſme qu'ils pûſſent s'en acquiter comme il faut.

Quelle voix aſſez éclatante
Peut châter dignement la valeur triomphante
D'un Roy dont les Exploits
Font trembler tant de Roys?
Pour moy je me contente
De les admirer mille fois.

Ce n'eſt pas à vous dire le vray, Madame, que ſouvent je ne ſois aſſez temeraire pour en-

treprendre de celebrer au moins quelques-unes de ſes immortelles actions.

Cent fois dans l'excés de mon zele,
L'eſprit tout plein de ſes hauts faits,
Ie voudrois tracer quelques traits
De ſa gloire immortelle;
Mais dans tous ſes deſſeins
Ie voy toûjours tant d'excellence,
Que toutes les fois que j'y penſe,
Le Pinceau me tombe des mains.

La meſme choſe pouroit bien arriver à d'autres qu'à moy ; & je puis dire, ſans qu'on ait lieu de s'en offencer, que perſonne ne dira jamais rien que de foible & que de fort au deſſous des grandes, des ſurprenantes qualitez de ce Héros.

En vain la plus noble éloquence
Etale la magnificence

De ſes plus ſuperbes tréſors;
En vain les grands Eſprits font leurs
plus grands efforts;
Quand le but eſt trop haut, on n'y ſçau-
roit atteindre.
Les yeux ſont ébloüis à force de trop
voir,
Et l'on ne ſçauroit bien dépeindre
Ce qu'on ne ſçauroit concevoir.

Quant à Monſeigneur LE DAUPHIN, il s'éleve tellement chaque jour, que bientoſt il ſera auſſi trop élevé pour nous.

Haſtez-vous donc, fameux Apelles,
D'achever vos Portraits,
Donnez les derniers traits
Et les qualitez immortelles;
Contemplez bien cet Aſtre ſans pareil,
Tandis que vous pouvez le contempler
encore,
Car bientoſt cette Aurore
Se va changer en un Soleil.

Deja meſme il jette tant d'éclat, que dans le Mercure Galant (que vous liſez, dites-vous, avec un plaiſir extréme, & avec un attachement qui me ſurprendroit) il y a de bons yeux qui ne ſçauroient le regarder fixement. Ainſi on ſe contente de parler de ſon Fleuret & de ſes Chevaux. Une autre fois, Madame, quand vous voudrez eſtre obeïe, ſongez à me commander des choſes poſſibles. Alors je quitteray tout pour vous faire connoiſtre combien je ſuis voſtre, &c.

CHABROL.

LETTRE XXXIII.

LE bien que j'ay de vous écrire, Monſieur, n'en eſt pas moins ſolide, pour eſtre aujourd'huy l'effet d'un Songe. Je vous trace le recit de ce Songe à l'inſtant & à l'endroit que je l'ay eu, c'eſt à dire au fond d'un Bois, où aſſis au bord d'une Fontaine, & appuyé contre un Arbre, je me ſuis mis à reſver ſur ce que vous propoſez dans voſtre dernier Extraordinaire. Comme j'y reſvois avec plaiſir, inſenſiblement le murmure de l'eau, & le bruit des feüilles qu'un doux Zéphire agitoit, m'ont incité à dormir.

A peine ay je eu les yeux fermez, que mon imagination m'a representé l'Amour assez loin de moy, qui apres avoir essuyé une de ses Fleches, la remettoit dans son Carquois, & qui en suite s'estant approché, me renoit ce discours. *I'ay percé le cœur de cette Insensible que tu adores; tu ne soûpireras plus en vain, & un mesme feu consumera vos deux cœurs;* & puis jettant les yeux sur vostre Livre (car alors il n'avoit point son Bandeau) il se récrioit sur les galans Ouvrages qui le compo-sent. Apparemment, adjoûtoit-il, tu en estois sur la Question de la confidence que fait la Princesse de Cleves à son Mary, & sur ce qu'on laisse à

inventer touchant l'origine des Mouches galantes, puis que l'Extraordinaire eſt ouvert en ces deux endroits. Si cela eſt, je viens tout à propos te tirer d'affaire. Lors que l'Hymen unit deux cœurs, dont il y en a un que je n'ay point formé pour l'autre, & que ce Dieu l'engage par des motifs de devoir, d'eſtime & d'amitié, je remarque qu'on s'imagine quelquefois que le plus ſeûr eſt de déclarer à un Mary, que l'on a toûjours aimé éperduëment un Amant; que l'amour que cauſe cet Amant eſt invincible, & qu'on ne répondroit pas de ne luy eſtre point complaiſante, ſi l'on avoit à ſe rencontrer ſouvent avec luy, parce qu'on ſoûtient

que ce procedé ſincere convainc ce Mary de la fidelité de ſa Femme, & l'oblige à en avoir une réciproque ; ce qui ſemble ne devoir produire qu'un tres-bon effet. Il y a d'autres Gens qui croyent qu'il vaut mieux voir cet Amant combatre & ſoufrir, que d'en venir à une ſemblable déclaration. Ils ſe perſuadent qu'elle eſt capable d'inſpirer une tres-forte jalouſie à un Mary, qui ſe mettra en teſte que ſa Femme, quoy qu'éloignée de celuy qu'elle aime, n'en ſera pas moins à redouter; Qu'elle ne s'eſt réſoluë à luy faire un aveu ſi extraordinaire, que pour le mieux ébloüir; Qu'elle ne montre des ſentimens ſi nobles, qu'afin de n'eſ-

tre pas ſoupçonnée d'entretenir de ſecretes correſpondances avec ſon Amant ; Que l'ambition & l'intereſt ſeuls ont contracté ſon Mariage ; Que le bonheur de l'Amant eſt préferable au ſien ; & qu'enfin le beau Sexe reſiſtant rarement à une galanterie, des yeux d'Argus auroient peine à découvrir juſqu'où ſa Femme pouſſera la ſienne. Ils concluënt de là qu'une confidence de cette nature ne peut cauſer que du trouble & du divorce. Voila ce que j'ay à t'apprendre ſur cette Queſtion, me dit l'Amour. Je ne te la décideray point, puis que je ne conclurois pas à mon avantage.

Quant à l'origine des Mou-

ches, tu es heureux de ce que je la ſçay mieux que perſonne du monde. N'as-tu jamais leu que Pſyché fut d'une beauté achevée, qu'elle s'attira une partie du culte qu'on rendoit à Vénus ma Mere, & de l'encens qu'on luy offroit; que ma Mere en fut indignée, & que comme il n'y a pas loin de l'indignation à la colere, elle la chercha par par tout, afin de l'immoler à ſa jalouſie, pendant le temps que tout amour que je ſuis, j'eſtois tout amour pour cette Pſyché, & que m'eſtant bleſſé de mes propres traits, j'entretenois cette Belle dans un Palais enchanté? Ce fut durant cette recherche qu'une Mouche piqua ma Mere au viſage. Elle

porta auſſitoſt ſa main un peu rudement ſur cette Mouche. Cela fut cauſe qu'il y en reſta une aiſle que la ſueur y attacha, parce que l'Eté n'avoit point encor eu de jours ſi chauds. Dans le meſme inſtant les Graces qui n'abandonnent jamais Vénus, tomberent d'accord que cette aiſle donnoit un nouvel ornement à ſa beauté, c'eſt pourquoy elle la laiſſa juſqu'à ce qu'apres s'eſtre vangée de Pſyché, Jupiter accompagné d'autres Divinitez, immortaliſa cette belle Nymphe. Tous les yeux de ces Divinitez eſtant attachez ſur ma Mere plus que de coûtume, elle jugea que la noirceur de cette aiſle rehauſſoit la blancheur de ſon teint.

Jupiter

Jupiter la confirma luy-meſme dans cette penſée, & luy dit, *Ie veux croire, ma Fille, que tu n'as inventé cet agrément qu'afin de montrer aux Mortels qu'ils ont eu tort de mettre Pſyché en comparaiſon avec toy. Ils reconnoiſtront ſans-doute l'erreur où ils ſont tombez, quand ils te verront de retour dans l'Iſle de Chypre, où ils ſont ſur le point de celebrer une grande Feſte.* Il eſt vray que ma Mere n'a jamais eſté tant admirée qu'elle le fut dans la Feſte dont Jupiter luy parla. Tout ce qu'il y avoit de Jeuneſſe galante dans le monde s'eſtoit aſſemblé pour la celébrer. Les Belles ſurpriſes du nouvel éclat de la Deeſſe, la voulurent imiter, & ſe ſervirent de petits morceaux

de Taffetas à peu pres de la longueur de cette aiſle, auſquels elles donnerent le nom de Mouche, ayant ſçeu des Graces ce qui s'eſtoit paſſé en la perſonne de Vénus. A peine l'Amour achevoit-il ces derniers mots, qu'une Mouche eſt venuë me piquer & me réveiller. Il ſemble qu'il y ait eu du deſſein, & je me perſuade que ce Dieu l'a ordonné ainſi, afin que je n'oubliaſſe aucune circonſtance du Songe, & que je ne perdiſſe point de temps à vous l'écrire. Je ſuis voſtre, &c.

DE LA SALLE, *S^r de Leſtang.*

On a pris tant de plaiſir à faire des Fictions ſur cette origine des Mouches galantes, que je ne doute

point qu'on ne se divertisse également à chercher celle de l'Horloge de Sable. La version que j'ay veu d'une Epigramme Latine, pourra servir d'idée à inventer quelque chose d'agreable sur ce sujet. La voicy.

ALcippe dont le cœur fut autrefois
si tendre,
Compte icy les Heures du Iour.
Il fut consumé de l'Amour
Qui reduisit son corps en cendre.
Son continuel mouvement
Fait voir qu'on n'a jamais de repos en aimant.

FESTES GALANTES PROPOSEES.

AV lieu de proposer une nouvelle Question, vous voulez bien, Madame, que j'invite ceux

qui liront cette Lettre, à nous donner quelque Galanterie sur la Paix. Comme elle va estre aussi favorable à l'Amour, qu'elle est contraire au Dieu de la Guerre (car ils ne sont jamais puissans l'un & l'autre dans le mesme temps) on peut feindre que le premier pour marquer sa joye, donne une Feste où Mars chagrin refuse de se trouver, & dans laquelle on fera connoistre tous les avantages que nous allons tirer de la Paix. La description de cette Feste pourra estre meslée de Vers, selon qu'on se sentira le génie disposé à la Poësie. Comme tout ce qui regarde l'Amour porte l'esprit à estre galant, je ne doute point que ce qu'on inventera sur cette matiere, n'ait tous les agrémens qui luy sont propres. La ma-

niere de convier, le choix des Assistans, l'ornement du lieu, aussi-bien que les divertissemens, doivent marquer celuy qui donne la Feste. Elle pourra se passer dans des lieux champestres, dans des Palais enchantez, ou dans le Ciel mesme. L'Amour estant le Maistre des Dieux & des Hommes, tient son Empire par tout. Si quelqu'un envoye des Desseins de ces Festes bien dessinez, on pourra les faire graver. Ie n'en donne icy qu'une tres-imparfaite idée, sur laquelle chacun peut s'abandonner à son imagination. Ceux qui sont de Province, pourront faire passer leurs Festes dans le plus beau lieu de leur Canton, nommer les belles Personnes qui y font bruit, aussi-bien que ceux qui s'y distinguent

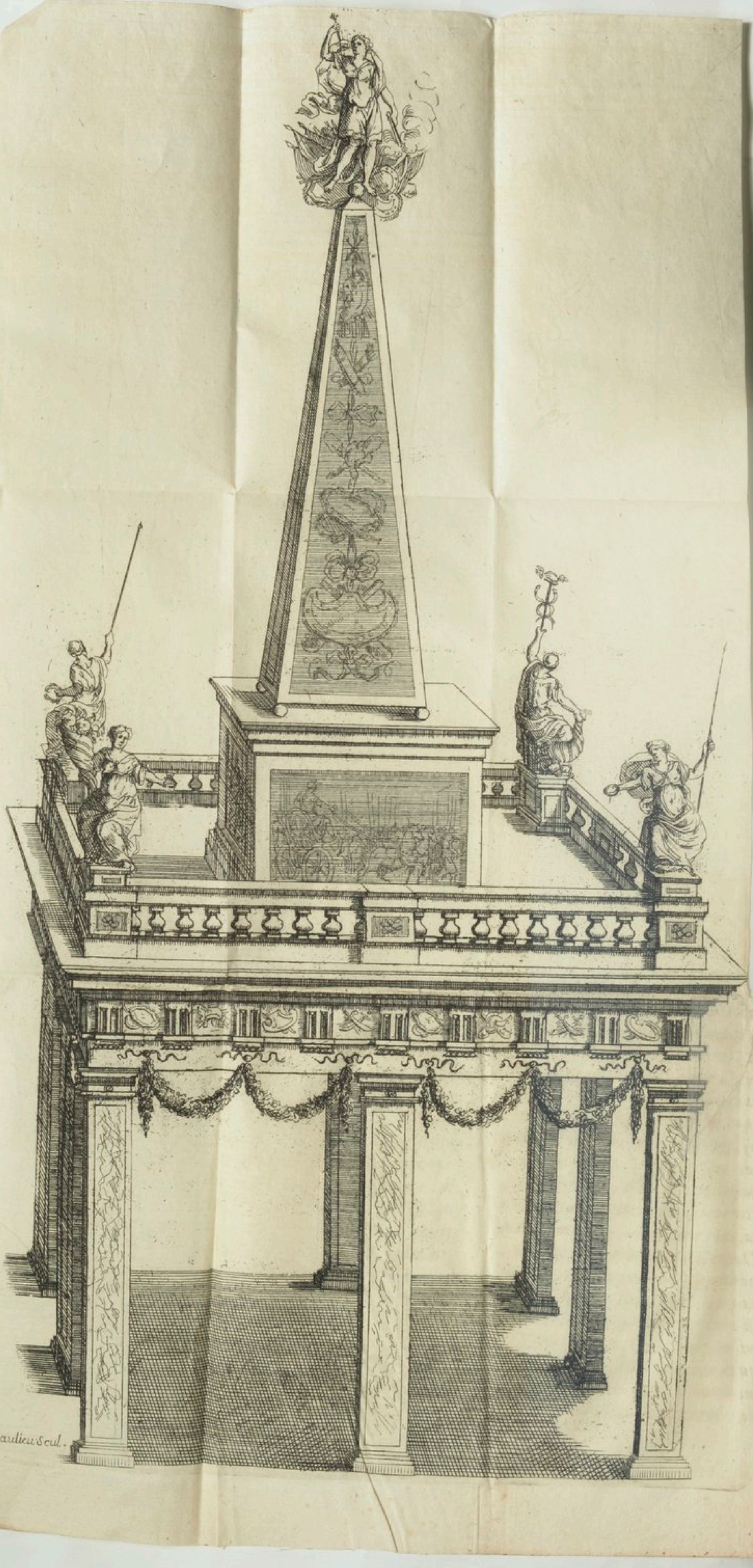
par quelques avantages particuliers, & rendre justice au merite des uns & des autres, par la part qu'ils leur donneront dans ces sortes de Galanteries.

Ie croy estre obligé de vous avertir que dans l'Article où je vous ay parlé de la Tour de Porcelaine, je ne me suis pas assez assujety aux termes de l'Art, & ay mesme oublié de vous marqner plusieurs ornemens. Ie vous ay dit que les Fenestres de cette Tour estoient rondes, suivant l'usage ordinaire qui nous fait appeller ronde une Porte qui l'est par le haut, quoy qu'elle soit quarrée dans tout le reste. Cependant on ne peut dire qu'une chose soit ronde, si elle ne forme un cercle parfait. Il faut seulement dire qu'elle est ceintrée,

comme le ſont les Feneſtres de la Tour de Porcelaine. Au deſſus des ceintres de ces Feneſtres il y a d'autres ceintres formez d'ornemens. I'ay encor oublié de vous marquer que les dix toits de la Tour de Porcelaine ſont faits autrement que ceux de ce Païs-cy. Les noſtres ſont tous baiſſez, & ceux-là ſont relevez par les bords, échancrez en aiſles de Chauve-ſouris, & bordez d'un ornement fait en maniere de dentelle. Les ſolivaux qui ſortent de ces toits ſont auſſi reveſtus d'ornemens, & les bouts en finiſſent en teſtes de Dragon, ou ſi vous voulez, en ce que les Chinois appellent Chimeres. Ces teſtes de Dragon tiennent les Chaînes où pendent les Clochetes dont je vous ay déja parlé, ſans vous avoir dit

qu'elles ont toutes un ſon diférent, en ſorte que ces Clochetes eſtant accordées enſemble, ſelon la diverſité de leur ſon, elles rendent toute l'harmonie d'un Inſtrument fort agreable, lors qu'elles ſont agitées du vent. On voit ſur le haut de cette Tour une Branche d'or tournante à viz autour d'une tige, du bout de laquelle tige ſort une Pomme de Pin d'or. Cette deſcription eſtant faite dans les veritables termes de l'Art, ſera plus intelligible, du moins aux Connoiſſeurs. Apres vous avoir appris ce qui s'eſt fait en la Chine il y a plus de huit Siecles, apprenez ce qui s'eſt fait icy il y a quelques jours en réjoüiſſance de la Paix ratifiée entre la France & les Etats Generaux. Le Te-Deum a eſté chanté par




de beaulieu Scul.

ordre du Roy, & les Cours Souverai-
nes & le Corps de Ville y assisterent.
On a allumé des Feux dans toutes
les Ruës, & l'on en a fait un
devant l'Hostel de Ville, dont
vous pouvez voir le Dessein icy
gravé. Cette Planche vous doit
tenir lieu d'un long discours ;
c'est pourquoy je vous diray seule-
ment que les Figures que vous voyez
aux quatre coins, marquent la Jus-
tice, la Ioye publique, l'Abon-
dance, & la Felicité. Ces quatre
Déesses accompagnent ordinaire-
ment la Paix, & se reconnoissent
par leur symbole. La Figure qui
est sur la pointe de la Pyramide du
milieu, represente cette derniere
qui brusle des Trophées d'Ar-
mes. Ie ne vous parleray point
des Chifres, Devises, & au-

tres choſes de cette nature qui ſervent d'ornemens à cette Machine; ce que vous voyez icy gravé vous les repreſente, mais il ne vous fait pas voir la joye des Peuples, & ne vous montre qu'une partie de la dépenſe que la Ville fit ce jour là. Les Modes nouvelles devroient avoir icy place, mais les beaux jours nous ont duré ſi longtemps, que je ſuis obligé de remettre cet Article à la fin du Mois. Vous le trouverez dans ma premiere Lettre, avec les Figures gravées à l'ordinaire. Vos Amies n'auront pas ſujet de ſe plaindre, puis que je ne difere à tenir parole que de quinze jours. Ie remets quantité de Pieces Galantes au premier Extraordinaire, pour ne pas trop groſſir celuy cy. Comme il y en a

qui ſont bonnes en tout temps, il y en a d'autres qui ſont beaucoup meilleures dans leur ſaiſon ; & c'eſt par là que dans ma premiere Lettre ordinaire, vous en trouverez deux qui n'ont pû avoir place dans celle-cy. Elles ſont ſur la Queſtion propoſée touchant Madame de Cleves. Le tour en eſt ſi particulier, que vous n'y verrez rien qui ne ſoit tres-diférent de tout ce que je vous envoye aujourd'huy ſur ce ſujet. Tant d'Ouvrages ſi agreablement diverſifiez ſur une meſme matiere, font connoiſtre que la France n'a jamais eſté ſi féconde en beaux Eſprits.

Permettez-moy, Madame, de propoſer icy des Deſſeins d'Ouvrages d'une autre nature. Ce que j'ay à dire là-deſſus ne déplaira

pas à ceux qui ſont zelez pour la gloire de noſtre Auguſte Monarque.

DESSEINS PROPOSEZ d'Arcs de Triomphe, Pyramydes & Medailles à la gloire du Roy, le tout embelly de Figures, Bas-reliefs, Deviſes, Inſcriptions & autres Ornemens.

ON peut envoyer des Deſſeins de toutes ces choſes, faits par de bons Peintres, ſans qu'il ſoit neceſſaire de les accompagner d'aucun diſcours, ſi ce n'eſt qu'on y veüille joindre quelque Ouvrage qui donne lieu de faire la deſcription de ces Monumens. Les Arts en peuvent élever de magnifiques pour reconnoiſtre ce que pen-

dant la Guerre meſme, ce grand Prince n'a pas ceſſé de faire pour eux. Chaque Deſſein ne doit pas eſtre plus grand qu'une page de cet Extraordinaire, à cauſe du temps qui pourroit manquer aux Graveurs. Ceux des Arcs de Triomphe peuvent eſtre de la grandeur de deux pages. Quant aux Medailles, on doit auſſi envoyer le Deſſein du Revers. Elles ne doivent eſtre guére plus grandes qu'une Piece de Trente ſols, afin qu'en mettant le Revers à coſté, l'un & l'autre puiſſent eſtre dans la largeur d'une page. Les Deſſeins qui viendront plus-tard que dans deux mois, ne pourront eſtre gravez faute de temps.

A Paris ce 14. d'Octobre 1678.

I'allois fermer mon Paquet, lors que j'en ay reçeu un de Lyon qui contenoit trois Lettres. Ie ne puis m'empeſcher de vous envoyer la premiere, & de vous dire que vous aurez les deux autres dans celle que vous attendez de moy le dernier jour de ce Mois. Elles ſont remplies de choſes ſi ſçavantes & ſi curieuſes touchant l'origine des Cadrans, & la diviſion des Iours & des Heures, qu'elles meritent l'impatience où vous allez eſtre de les recevoir.

LETTRE.

VOus avez ouvert une Carriere où l'on peut entrer en lice, de quelque âge, & de

quelque Païs que l'on ſoit, pour peu qu'on ait de bon gouſt, & d'amour pour les belles choſes. Vous n'avez ny borné le nombre, ny fixé les années de ceux qui peuvent vous écrire. Tout ce qui ſe meſle de Literature vous doit tribut, & j'ay crû puis qu'on devoit vous le payer tôt ou tard, qu'il valoit autant que je commençaſſe aujourd'huy. J'ay quelquefois deviné vos Enigmes; mais ſans parler des paſſez, je croy que ceux du mois d'Aouſt ſont le *Claveſſin* & le *Tournebroche*. Je ſuis ſi novice à ce métier & je voy tant d'habiles Gens s'y tromper, que je n'oſerois me répondre d'avoir penſé juſte. Voſtre Mercure de Septembre

m'aprendra ce qui en eſt. Ie me flate auſſi d'avoir rencontré l'explication de voſtre Enigme en Figure. Deux Lettres que j'écrivis là-deſſus il y a quelques jours à un de mes Amis, & qu'on veut que je vous envoye, vous aprendront ma penſée. Ie les garde pour la fin. Voulez-vous bien en attendant que je vous faſſe part de ce qui ſe dit hier au ſoir dans une petite compagnie de Perſonnes choiſies, où je me trouvay par bonheur? Vous n'ignorez pas que vous faites ſouvent le ſujet des converſations. Preſque toutes les Perſonnes qui compoſoient noſtre Troupe avoient leu le Mercure d'Aouſt & l'Extraordinaire depuis peu de jours; ainſi

tout roula là dessus. La nouvelle invention de l'Ordre de la Liberté des Cœurs eût ses Defenseurs & ses Partisans : d'autres prétendoient qu'elle estoit inutile.

Que l'on se targue en vain de cette
Liberté,
Que tôt ou tard il faut se rendre,
Que la plus altiere Fierté
Ne sert de rien contre un Cœur
tendre;
Et que le Cœur qui n'a pour se de-
fendre
Qu'un si maigre secours, est bien-tôt
emporté.

Cette Liberté, ajoûtoient-ils, n'est qu'une fâcheuse indolence qui passe toûjours tôt ou tard; le plûtost qu'on s'en defait c'est le meilleur ; & un Capitaine

qui ſe meſle d'enrôler des Gens ſous les Enſeignes de la Liberté, s'expoſe au hazard de voir bientôt tous ſes Soldats devenir autant de Transfuges & de Deſerteurs ; en un mot c'eſt un entrepriſe pernicieuſe, c'eſt vouloir bannir toute la douceur de la vie, & vivre dans une eſpece d'inſenſibilité qui n'eſt bonne qu'aux Pierres & aux Statuës. Ie vous ennuyerois ſi je vous rapportois tout ce qu'on dit là deſſus, & ſur les autres Pieces du Mercure. On parla beaucoup du ſcrupule de l'Autheur de l'Epiſtre. On s'étonna qu'il en puſt reſter à un Homme qui faiſoit auſſi-bien des Vers que celuy-là. Si les Gens de qualité, diſoit-on, doivent avoir de la

peine à se déterminer, c'est lors qu'ils ne font que des Vers mediocres, parce qu'au fonds leur élevation ne les met jamais hors des atteintes de la Censure; & si l'on n'a pas toute la severité de ce Poëte trop farouche qui aimoit mieux se faire mener en prison, que de loüer les Vers de Denys le Tyran, du moins se reserve-t-on toûjours une liberté de penſée qui ne fait pas plus de grace au Noble qu'au Roturier: mais lors qu'on les fait aussibien tournez que ce galant Homme, le rang ne sert qu'à en relever le prix, & la qualité de Poëte n'a pas semblé de mauvais gouſt aux plus grands Hommes de l'Antiquité. Nostre Siecle est trop raisonnable pour

avoir changé de ſentiment. Nous avons veu & voyons encor de nos jours des Gens élevez par leur Naiſſance, qui ne dédaignent pas de joindre le Titre de Poëte à tant d'autres belles qualitez, & de rares avantages qu'ils poſſedent. Paſſons à l'Extraordinaire. Il ne ſe trouva perſonne parmy nous qui eut deviné la Lettre en Chiffres. On ne pût pas même bien s'accorder ſur la Queſtion propoſée, ſoit parce qu'on la trouva trop délicate, ſoit parce que ny les Hommes ny les Femmes n'ont intereſt que ces confidences s'établiſſent. Elles ſont d'une trop dangereuſe conſequence pour tous les deux. Les Hommes ſur tout, qui ſemblent d'abord

devoir ſouhaiter leur établiſſement, parce qu'une confidence de cette nature eſt un garãt bien fort de la vertu d'une Femme, ont d'un autre coſté tant de maux à craindre de cet aveu, & il en couſta ſi cher à Monſieur de Cleves luy-même, qu'une tranquille ignorance eſt à préferer pour leur repos à une connoiſſance ſi perilleuſe. Mais à regarder la choſe en ſoy, de la maniere dont vous avez poſé la Queſtion, une Femme n'ayant que ce moyen pour éviter un Ennemy trop dangereux, doit de deux grands maux choiſir le moindre, & préferer la conſervation de ſa vertu, & de la tranquilité de ſon cœur qui eſt ſon premier bien, & ſon premier

devoir, aux égards qu'elle pourroit avoir pour la conservation du repos & de la confiance de son Mary. Au reste, il faut bien poser les circonstances, car s'il en manquoit la moindre, la prudence iroit à ne s'engager pas à cet aveu; & il est certain pour l'usage que toutes ces circonstances ensemble se trouvent si peu, qu'il est presque impossible de voir de semblables confidences. Ce seroit mal vous faire ma cour, que de vous conter le reste de la Conversation. Elle roula toute sur les Mouches du visage. On en voulut tirer l'origine du raport qu'on prétendit qu'il y avoit entre les Dames & les Mouches veritables. Ce fut une

petite ſatire des Femmes qui finit pourtant aſſez galamment. Mais vous ne goûteriez pas celle-là, vous qui avez tant d'égards pour le beau Sexe. On voulut obliger quelqu'un à faire quelque choſe ſur l'origine de ces Mouches ; mais on eut beau dire qu'on le pourroit faire à l'imitation des Poëtes, qui ont dit de la Mouche veritable que ç'avoit eſté une Muſicienne amoureuſe d'Endymion que Diane avoit metamorphoſée par jalouſie, perſonne ne s'en voulut charger. La Converſation finit là. J'y finiray auſſi ma Lettre. Elle eſt déja trop longue, & je devrois vous avoir dit bien plûtoſt que je ſuis avec toute l'eſtime que je dois, &c.

FIN.

BIBLIOTHEQUE IMPERIALE